

James Hadley

CHASE

**Pas de vie
sans fric**



Gallimard

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

475, boulevard De Maisonneuve Est

Montréal (Québec) H2L 5C4

180

James Hadley

CHASE

Pas de vie sans fric

Traduit de l'anglais par J. Hérisson

Al Barney, une outre à bière qui mange comme quatre, mérite bien son titre « d'homme à l'affût », car il est au courant du moindre potin qui circule à Paradise City, ce lieu de séjour enchanteur pour gros richards sur la côte de Floride. Le dernier scandale en date, il me l'a raconté. Don Elliot, une vedette de cinéma en perte de vitesse, s'acoquine avec Joey Luck, sa fille Cindy, des petits voleurs à l'étalage, et Vin Pinna, un arcan des barrières. Et c'est avec une pareille équipe qu'il va tenter de faucher une série de timbres russes qui vaut... un million de dollars. Bien sûr, il y a de quoi devenir timbré. Mais pour les cloches, on donne aussi le glas...

Bibliothèque et Archives nationales du Québec



3 2002 5116 5723 9

Illustration de

Jean-Claude Claeys (*Magnum Song*, 1981)

Texte intégral de la SÉRIE NOIRE



9 782070 496792



97-III A 49679 ISBN 2-07-049679-1 catégorie 2

COLLECTION JAMES HADLEY CHASE

Parutions du mois

22. PAS DE VIE SANS FRIC

23. LES POISSONS ROUGES
N'ONT PAS DE SECRET

JAMES HADLEY CHASE

*Pas de vie
sans fric*

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JANINE HÉRISSON

nrf

GALLIMARD

CHAPITRE PREMIER

Par ce froid de canard et vu la neige qui s'amoncelait sur les trottoirs, j'en avais par-dessus la tête de New York. J'avais envie de soleil. Comme ça faisait deux ans que je n'avais pas mis les pieds à Paradise City, je rêvais de me détendre dans le luxe et le confort de l'hôtel Spanish Bay, le meilleur établissement de la Côte de Floride.

J'avais vendu deux nouvelles au *New Yorker* et mon dernier roman venait en troisième position sur la liste des succès de librairie depuis six mois, je n'avais donc pas de problèmes financiers. La contemplation par ma fenêtre du ciel gris, de la neige et des gens qui se déplaçaient, telles des fourmis tout en bas, dans un vent glacé me poussèrent soudain à décrocher le téléphone.

Le téléphone peut être un instrument d'une miraculeuse commodité. Une idée vous traverse la tête et le téléphone transforme cette idée en réalité... à condition d'avoir l'argent nécessaire, bien entendu. J'avais de l'argent et au bout de quelques minutes, je parlais donc à Jean Dulac qui dirige l'hôtel Spanish Bay à Paradise City. Quelques minutes encore, et une chambre avec balcon ensoleillé dix heures par jour et donnant sur la mer m'était réservée.

Titre original :

YOU'RE DEAD WITHOUT MONEY

© James Hadley Chase, 1971.

© Éditions Gallimard, 1972, pour la traduction française.

Trente-six heures plus tard, je débarquai à l'aéroport de Paradise City où m'attendait une étincelante Cadillac blanche qui m'amena à ce fabuleux hôtel. L'établissement ne recevait jamais plus de cinquante clients à la fois, où chacun était traité comme un hôte de marque.

Je passai ma première semaine à lézarder au soleil, à bavarder avec les minettes et à trop manger, puis je me rappelai Al Barney. J'avais, deux ans auparavant, fait la connaissance de ce rôdeur de plage bedonnant, bouffi par la bière, et il m'avait donné l'idée d'un livre¹. Barney se décrivait lui-même comme un homme ayant perpétuellement une oreille à la traîne. La ville n'avait pas de secrets pour lui ; il en connaissait tous les tenants et aboutissants, les crimes qui s'y commettaient, la vie sexuelle de ses habitants, la boue qui s'y remuait.

Je demandai à Dulac si Barney était toujours dans les parages.

— Bien sûr, fit-il avec un sourire. Paradise City sans Al Barney, ça serait Paris sans la Tour Eiffel. Vous le trouverez, comme d'habitude, devant la Taverne Neptune, ou à l'intérieur.

Après un excellent dîner, je descendis donc vers le front de mer avec sa foule de touristes bardés d'appareils photo, ses marins et ses bateaux de pêche ; un des spectacles les plus pittoresques de la Côte de Floride.

Je trouvai Al Barney assis sur une bitte d'amarage devant la Taverne Neptune, toujours aussi délabrée. Il portait encore le maillot de corps crasseux et déchiré et le pantalon graisseux que je lui avais vus lors de notre première rencontre. Quel-

1. L'homme à l'affût. Carré noir n° 29.

qu'un — lui sans doute — avait raccommodé son maillot, et ça n'était pas très réussi comme ouvrage d'aiguille. Une boîte de bière vide dans son énorme pogne, il avait l'air d'une grosse méduse échouée au milieu des touristes qui déambulaient autour de lui.

Affirmer que Al Barney avait connu des jours meilleurs serait bien peu dire. Il suffisait de le regarder pour savoir qu'il avait forcément vécu des périodes plus fastes. Dulac m'avait dit un jour qu'Al Barney avait autrefois dirigé une école de plongée sous-marine et avait même été un champion de ce sport. A le voir assis sur cette bitte d'amarrage, on avait du mal à le croire. La bière avait opéré chez lui des ravages. Enorme, bouffi, le visage presque noir à force d'avoir vécu pendant des années sous le soleil de Floride, avec son crâne chauve et ses petites yeux bleus sans cesse en train de fureter à la recherche d'un dollar facilement gagné, il me faisait penser à un vautour cherchant un pigeon à plumer.

Il m'aperçut alors que je me dirigeais vers lui.

En le voyant se raidir, essayer de rentrer sa gigantesque panse et jeter sa boîte vide dans la mer, je compris qu'il se souvenait de moi. Il m'observait comme un homme perdu dans le désert regarderait une oasis qu'il cherche depuis longtemps.

— Salut, Barney, dis-je en m'approchant de lui. Vous vous souvenez de moi ?

— Oui... bien sûr. J'ai une bonne mémoire, moi. (Son regard s'était fait scrutateur.) Vous êtes M. Campbell... l'écrivain.

— C'est presque ça. Ecrivain, en effet... mais je m'appelle Cameron.

— Mais oui... Cameron... ça me revient. Moi, je suis doué pour me rappeler la figure des gens.

Autrefois, je vous ai donné des tuyaux sur les diamants Esmaldi... c'est bien ça ?

— C'est ça, en effet.

Il se mit à gratter un de ses bras velus.

— Vous avez écrit un livre là-dessus ?

Je n'étais pas naïf à ce point. Je secouai la tête.

— Pourtant, c'était une bonne histoire. (Il recommença à se gratter, puis jeta un coup d'œil vers la porte qui donnait accès à la Taverne Neptune.) Je suis un gars qui a toujours une oreille à la traîne. Vous voulez savoir quelque chose de nouveau ?

Je répondis que j'étais toujours prêt à entendre du nouveau.

— Vous voulez que je vous parle des timbres Larrimore ? insista-t-il en me dévisageant d'un regard scrutateur.

— Des timbres... à première vue, ça ne peut rien avoir de très passionnant, hein ? je m'enquis.

— Tiens... voilà une bonne question. (Glissant une main sous son maillot, il se gratta le ventre.) Vous vous y connaissez un peu en timbres, mon vieux ?

J'avouai que mon ignorance était totale en la matière.

Il opina du bonnet et retira sa main de dessous son maillot.

— Moi, j'y connaissais rien non plus jusqu'au jour où j'ai entendu parler des timbres Larrimore. J'ai toujours une oreille à la traîne. J'ai des relations ; j'ai des amis ; des journalistes qui parlent. Les flics eux-mêmes parlent et moi j'écoute. (Il passa sur ses lèvres molles le dos de sa main.) Vous voulez que je vous raconte ?

Je lui répondis que les timbres ne m'intéressaient pas.

Il hocha la tête.

— C'est possible. Moi non plus, ça ne m'intéressait pas, mais ça, c'est spécial. Allons boire une bière. (Il se remit lourdement sur pied.) Il n'y a que moi qui connaisse l'histoire en entier et je l'ai apprise en gardant une oreille à la traîne et ma gueule fermée. Allons causer.

Il se mit à fendre la foule tel un bulldozer. Sur son passage, les gens s'écartaient ou étaient refoulés par sa masse comme s'ils avaient été heurtés par un camion. Je le suivis, sachant qu'il pensait à la bière qu'il allait boire et quand Al Barney pensait à la bière, il n'avait de considération que pour le gars qui réglait son ardoise.

Sam, le barman noir, essuyait nonchalamment un verre lorsque nous pénétrâmes dans la Taverne Neptune et dès qu'il m'aperçut, son regard s'éclaira. Il me reconnaissait, mais savait également que, pendant quelques heures, il allait servir des flots de bière, qu'il serait payé pour ce faire et recevrait en outre un bon pourboire.

— Bonsoir, monsieur Cameron, dit-il, le visage épanoui. Ça fait une paye... Bien content de vous revoir par ici, monsieur. Qu'est-ce que je vous donne ?

— Deux bières, répondis-je, et comme ce genre de civilités a cours à Paradise City, je lui serrai la main.

Barney s'était déjà installé sur un banc près de la fenêtre et avait posé les coudes sur la table graisseuse. Sam servit deux bières et les apporta à notre table. Je m'assis en face de Barney. Je connaissais le processus. Pas de précipitation. Avant de parler, Barney devait d'abord apaiser sa soif. Il but son demi à gorgées lentes, régulières et n'écarta le verre

de ses lèvres que lorsqu'il fut vide. Il le posa alors sur la table, s'essuya la bouche sur l'avant-bras, puis poussa un long soupir.

Je n'eus pas à faire signe à Sam. Il arrivait déjà avec un autre demi.

— Vous savez, mon vieux, quand on arrive à mon âge, déclara Barney, la bière procure de grandes consolations. Il y avait une époque où je m'emballais sur les femmes. Maintenant, les femmes ne m'intéressent plus, mais j'ai la bière qui me soutient. (Il tripota un instant son nez aplati qui s'étalait sur près de la moitié de son visage.) Sans les femmes, j'aurais pas un blair comme ça. Le mari de l'une d'elles nous a surpris et c'était un sacré cogneur. (Il secoua la tête et tendit la main vers son verre.) J'ai eu de la chance qu'il se pète les jointures sur mon tarin... sinon, il m'aurait sûrement laissé sur le carreau.

Je bus une gorgée de bière, puis allumai une cigarette. Une pause s'ensuivit tandis que j'essayais de me représenter Barney au temps de sa splendeur ; mais c'était difficile à imaginer.

— Comment va M. Dulac ? s'enquit Barney. Ça fait des semaines que je l'ai pas vu.

— Il va bien. Il m'a dit que cette ville, sans vous, ce serait comme Paris sans la tour Eiffel.

Barney eut un petit sourire satisfait.

— C'est un gentleman... Voilà un mot que je prononce pas souvent... la plupart des riches connards qui vivent par ici ne sauraient pas ce que ça veut dire. (Il vida son verre à demi, puis leva sur moi un regard pensif.) Vous voulez que je vous parle des timbres russes de Larrimore, mon vieux ?

— Qu'est-ce qu'ils ont de tellement intéressant ?

— Un truc qui vaut un million de dollars est forcément intéressant, répliqua Barney avec fer-

meté. Quant à savoir pourquoi des bouts de papier avec des dessins dessus peuvent avoir une telle valeur, là franchement, ça me dépasse. C'est seulement quand j'ai eu tous les tuyaux sur ces timbres que je me suis rendu compte de l'intérêt que certains y portaient. (Il se pencha en avant et pointa sur moi un doigt épais comme une banane.) Vous saviez que derrière le Rideau de fer, y a des gens qui se constituent un pécule en timbres-poste avant de filer ? Ou qui investissent leur fric en timbres pour payer moins d'impôts ? Ou d'autres encore qui s'en servent comme monnaie d'échange ?

Je répondis que j'avais entendu parler de ces méthodes et demandai ce que venait faire là-dedans le nommé Larrimore.

— C'est une longue histoire, répondit Barney. Je peux vous refiler tous les tuyaux aux mêmes conditions que la dernière fois... si ça vous intéresse, bien sûr.

Je jouai l'indifférence. Les timbres, déclarai-je, ça ne m'intéressait pas.

Il vida sa bière et tapa sur la table. Il n'eut aucun problème pour attirer l'attention de Sam qui, accoudé au comptoir, surveillait chacune des gorgées de Barney. Il contourna le bar, posa une autre bière sur la table et repartit en emportant le verre vide.

— Oui, je vois, dit Barney. Vous ne vous intéressez pas aux timbres parce que vous n'y connaissez rien. Cette histoire, vous pourriez en tirer un bouquin. Je vais vous dire une chose : si je savais écrire, je vous en ferais pas cadeau, de ce sujet. Je l'écrirais moi même, mais comme je suis pas écrivain, je vous propose un marché. Qu'est-ce que vous en dites ?

Je répondis qu'étant en vacances et sans rien d'autre à faire, j'étais prêt à écouter.

Une lueur calculatrice passa dans ses petits yeux.

— Mêmes conditions que la dernière fois ?

— Comment ça ? Quelles conditions ?

Il n'hésita pas un instant. Il avait peut-être oublié mon nom, mais il se rappelait fort bien la somme qu'il m'avait soutirée pour sa dernière histoire.

— Toute la bière que je veux, un peu de nourriture et quelques dollars pour me dédommager de mon temps.

— D'accord, dis-je, et je me séparerai d'un billet de vingt dollars.

Il le glissa dans sa poche revolver tout en faisant signe à Sam.

— Vous serez pas déçu, mon vieux. Vous avez faim ?

Je répondis que non.

Il secoua la tête, l'air désapprobateur.

— Quand on a l'occasion de manger, mon vieux il faut manger. On sait jamais quand on aura la possibilité de remettre les pieds sous la table.

Je répondis qu'il y avait là, en effet, matière à réflexion.

Une pause s'ensuivit, puis Sam apporta un hamburger à trois étages ruisselant de graisse. Il le posa devant Barney qui l'examina avec un petit sourire satisfait. Quant à moi, je le trouvais à peu près aussi appétissant qu'un chat noyé.

Barney se mit à mâcher pendant que j'attendais. Il prenait son temps. Après avoir liquidé le deuxième étage du hamburger et vidé son demi, il redressa le buste, et s'essuya les lèvres sur l'avant-bras, prêt à parler cette fois.

— Il y a eu des tas de gens impliqués dans cette

affaire de timbres, commença-t-il. Pour vous donner une idée du tableau, je vais commencer avec Joey Luck et sa fille, Cindy. Ensuite, je vous parlerai de Don Elliot. (Il se tut un instant pour me dévisager.) Vous vous rappelez Don Elliot ?

— L'acteur de cinéma ?

Barney acquiesça.

— Lui-même. Vous avez vu certains de ses films ?

— Je ne raffole pas. Est-ce qu'il n'a pas chaussé les bottes d'Errol Flynn... le genre uniquement d'estoc et de taille ?

— Si on veut, oui, mais il avait ses admirateurs. Il a tourné six films et ils ont tous rapporté de l'or.

— Ça fait quelques années que je n'ai pas entendu parler de lui. Qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Chaque chose en son temps, mon vieux, je reviendrai à lui plus tard. Je veux que cette histoire vous apparaisse dans son déroulement exact. (Barney jeta un regard anxieux à Sam qui était en train de servir une autre bière.) Pas à pas... une chose à la fois. Pour que vous compreniez le topo, il faut que je vous raconte tout ça à ma manière.

Je lui déclarai que je n'y voyais aucun inconvénient et lui demandai s'il voulait bien commencer son récit.

— Je débiterai donc par Joey Luck et sa fille, Cindy, diminutif de Lucinda, parce qu'ils jouent un rôle important dans le vol des timbres Larrimore. (Il me gratifia d'un regard rusé.) Vous ne saviez même pas que ces timbres, qui valent un million, avaient été volés, je parie ?

Je lui répondis que si je l'avais su, ça m'aurait laissé de glace.

Barney fronça les sourcils. Il voulait ainsi créer

une atmosphère dramatique sans obtenir de moi les réactions qu'il espérait.

— J'en arriverai au vol en temps voulu.

Il se tut pour attaquer le troisième étage de son hamburger qui était devenu un magma innommable de graisse figée. Après avoir mastiqué un moment, il se carra sur le banc, posa ses énormes mains sur la table et se pencha en avant. Je voyais bien qu'il était enfin prêt à attaquer pour de bon son récit.

— Joey Luck... tout ce qu'il avait de chanceux, Joey, c'était son nom, commença-t-il. C'était un pégriot. (Il observa une pause.) Vous savez ce que c'est, mon vieux, un pégriot ?

Je répondis que c'était un homme qui glissait la main dans les poches d'autrui et volait ce qu'il y trouvait.

— Exactement. Joey, c'était un gagne-petit. Quand il se faisait cent dollars par semaine, ce qui était bien rare, il se prenait pour Henry Ford. Joey n'avait jamais eu la moindre envergure, ni dans ses pensées ni dans ses actes, mais c'est ce qui faisait sa force ; du fait même de son insignifiance, il n'a jamais été repéré par les flics. Il y a des tas de pickpockets qui font les marioles et ils se retrouvent en cabane, mais pas Joey. Il avait même un casier vierge. Je voudrais que vous compreniez bien, monsieur Campbell, que Joey...

Je décidai qu'il valait mieux mettre les choses au point une fois pour toutes et l'interrompis donc pour lui rappeler que je m'appelais Cameron.

— Ah oui, c'est vrai... Cameron... (Il se gratta le bout du nez, changea de position sur le banc et reprit le cours de son histoire :) Je disais donc que Joey n'était pas un mauvais cheval. En fait, on pourrait même dire que c'était le bon gars. Je m'entendais

bien avec lui. Quand il avait un peu de fric d'avance, ce qui n'arrivait pas souvent, il me payait une bière. Je voudrais vous faire une description de Joey : grand et maigre avec une tignasse grisonnante. Il avait une gueule insignifiante comme on en voit tous les jours dans la rue ; une figure qu'on ne se rappelle pas, qu'on ne regarde pas deux fois. Il portait toujours un complet gris minable et un canotier cabossé. Il avait une cinquantaine d'années. Il s'était marié jeune et sa femme était morte en donnant naissance à une petite fille qu'il a appelée Lucinda. Il paraîtrait que Joey ne s'était jamais bien entendu avec sa femme, et sa disparition ne l'a guère éprouvé. En revanche, il était fou de Cindy. Il l'a élevée correctement et ne lui a jamais caché ses activités. Cindy adorait son père et aussitôt après avoir quitté l'école, elle est devenue son associée. Il lui a lui-même appris tous ses trucs et à l'âge de dix-huit ans, elle était déjà aussi fortiche que lui, ce qui n'est pas peu dire. Pendant les mois d'été, ils travaillaient à New York, mais quand venait l'hiver, ils descendaient ici. Le travail ne manquait pas dans le secteur, mais ils continuaient à opérer sur une petite échelle ; ils vivaient bien, mais leur ambition n'était pas de devenir riches. (Il s'interrompt un instant, l'œil braqué sur le fond de son verre.) Je vais vous décrire Cindy. A vingt ans, elle était sensationnelle. De mon temps, j'en ai vu, des filles de son âge, mais pas une qui arrivait à la cheville de Cindy. Tout comme son vieux, elle était grande. C'était une belle blonde, avec un châssis à faire loucher les feux rouges et des jambes à provoquer des accidents de voitures. Ça inquiétait Joey, qu'elle soit si belle. Il savait qu'un homme viendrait tôt ou tard et la lui prendrait. Cette idée tournait au cauchemar pour

Joey. Il ne pouvait pas imaginer la vie sans elle. Jusqu'à l'âge de vingt ans, Cindy ne s'est pas intéressée aux hommes. Elle n'aurait eu que l'embarras du choix, mais elle était sérieuse. Elle semblait satisfaite de sortir avec Joey, de faire son boulot de pickpocket, de tenir leur ménage. Joey priait le ciel que ça dure, mais il savait bien qu'il se berçait d'illusions.

Pour vous faire un portrait d'eux plus précis, je vais vous donner un bref aperçu de ce qu'était une de leurs journées types. Ils se levaient tard et tout en buvant du café, ils mettaient au point le menu de la journée. Ils tenaient à manger correctement, mais aux frais des différents self-services du quartier. Joey avait mis au point une technique géniale qui leur permettait de se procurer toute la nourriture, toutes les boissons dont ils avaient besoin, et ça, sans le moindre risque. Il avait fabriqué un panier ovale très léger ouvert sur le dessus et que Cindy se fixait autour de la taille. Par-dessus, elle portait une robe de grossesse. Appuyée au bras de son père et grâce à un maquillage pâle, elle avait tout de la petite femme courageuse qui va bientôt donner naissance à son premier enfant. Ils ne faisaient la queue nulle part, et en plus n'éveillaient jamais les moindres soupçons pendant que Cindy emmagasinait dans son panier les meilleurs morceaux de viande et les différentes denrées nécessaires à un bon repas, protégée des regards indiscrets par la maigre carcasse de Joey. C'était une bonne petite combine qui leur fournissait gratis de la nourriture de premier choix. Ils retournaient ensuite chez eux et pendant que Cindy préparait le déjeuner, Joey lisait à haute voix dans le journal les informations qu'il jugeait intéressantes. Après le repas, ils se séparaient.

Cindy opérait dans les magasins et Joey dans les autobus. Ils se retrouvaient vers cinq heures, ayant raflé suffisamment d'argent pour aller dîner au restaurant et en mettre un peu de côté pour les mauvais jours. Ils rentraient ensuite à leur appartement, regardaient la télévision jusqu'à l'heure du coucher et la journée du lendemain s'écoulait exactement comme celle de la veille. On ne peut pas dire que c'était une vie bien palpitante, mais elle leur convenait. (D'un signe de tête, Barney remercia Sam qui venait de poser un autre demi devant lui.) Le moment est venu pour eux de descendre s'installer ici. Ils avaient loué un petit pavillon, avec un bail de cinq ans, sur Seaview Boulevard. Rien de bien sensationnel, mais comme je l'ai déjà dit, c'étaient des gens sans ambitions et cette bicoque leur plaisait. Ils se sont donc installés et ont recommencé à mener la même existence qu'à New York. (Barney se tut, le temps de boire une gorgée de bière.) Mais cette fois leur séjour à Paradise City allait être chamboulé. La chance avait tourné pour Joey. Ce qu'il redoutait le plus est arrivé : Cindy est tombée amoureuse.

Barney passa le doigt tout autour de son assiette pour ramasser la graisse, puis le porta à sa bouche.

Je lui demandai s'il voulait un second hamburger.

— Pas tout de suite, merci, mais plus tard, je ne dis pas non... Bref, Cindy est tombée amoureuse, ce qui nous amène à Vin Pinna. Pinna n'avait que vingt-six ans, mais c'était déjà un malfrat chevronné. Il se spécialisait dans le cambriolage de maisons et il n'y avait guère de serrures, de systèmes d'alarme ou de gardiens qui lui résistent. Il gagnait bien sa vie, roulait en Jaguar, voyageait beaucoup sans se fixer nulle part, si bien que la police de différents états

n'arrivait pas à lui mettre la main dessus. L'ennui, avec Vin, c'est que l'argent lui brûlait les doigts. Dès qu'il avait été payé par un fourgue, il claquait aussitôt tout son fric à se fringuer, à mener la grande vie et à entretenir des minettes. Dans son genre, c'était plutôt un beau gosse : grand, une belle gueule, l'air vachard. Il avait les cheveux longs comme c'est la mode aujourd'hui et il dépensait beaucoup de pognon à s'acheter des frusques complètement dingues que les jeunes aiment porter de nos jours. Il était venu jeter un coup d'œil sur Paradise City. Ce n'est un secret pour personne que ce patelin est bourré de gens qui ont plus d'argent que de bon sens et que les villas qui s'étagent sur la colline sont remplies jusqu'au plafond d'objets de valeur.

Avant de venir à Paradise City, Vin avait opéré à Miami. Il sortait un jour d'une chambre d'un hôtel avec le coffre à bijoux d'une vieille douairière sous le bras quand il a eu la malchance de tomber sur le détective de la boîte. Il a réussi à filer, après avoir assommé le privé, mais au cours de la bagarre, il a laissé tomber le coffret à bijoux. Et comme il savait que l'autre donnerait de lui un signalement précis aux flics, il a décidé de filer et c'est ici qu'il est venu.

Cindy le repéra alors qu'il était en train de s'acheter une cravate dans le meilleur magasin de la ville. Elle le trouva drôlement beau gosse, mais ça ne l'empêcha pas de lui piquer son portefeuille. Seulement Cindy, sans doute troublée par Vin, ne se concentra pas assez, puisqu'il sentit les doigts de la fille qui se glissaient dans sa poche revolver.

Il se retourna et lui sourit. Ils se dévisagèrent et ce précipité chimique qu'on appelle l'amour se déclencha en elle. Elle lui rendit son portefeuille en s'excusant gentiment et quand il lui proposa d'aller

boire un verre, elle accepta. Ils bavardèrent tout le reste de l'après-midi. Puis soudain Cindy se rendit compte qu'elle aurait déjà dû être rentrée depuis une heure. Du coup, elle fut prise de panique. Elle bavardait en compagnie de ce beau gars depuis des heures mais de plus elle avait négligé son travail de l'après-midi et n'avait pas gagné d'argent. Elle expliqua tout ça à Vin qui se mit à rire et lui donna vingt dollars en lui disant qu'il voulait la revoir le lendemain après-midi.

Question filles, Vin était plutôt blasé mais Cindy lui plaisait. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'il était plus amoureux qu'elle, mais enfin elle l'attirait davantage que les autres gonzesses qu'il avait connues et il voulait la revoir.

Cindy accepta de le retrouver au Lido où ils pourraient nager et bavarder. Elle n'avait pas fait de mystère sur le métier qu'elle et son père exerçaient. Vin, franchement amusé, avait laissé entendre qu'il était lui-même du même bord, mais sans entrer dans les détails. Cindy avait été impressionnée en le voyant démarrer dans sa Jaguar. Il était beau, amusant et sexy, songeait-elle en rentrant chez elle, et en plus il était riche.

Au retour de Cindy, Joey comprit rapidement qu'il s'était passé quelque chose. Elle avait ce regard lointain qu'ont les filles quand elles en pincent pour un gars. (Barney se tut un instant et poussa un profond soupir.) Si je vous disais le nombre de fois, quand j'étais jeune, où j'ai vu cette expression dans les yeux d'une fille, vous en seriez épaté. Tout comme moi, Joey reconnaissait les symptômes, et il s'est brusquement senti glacé, mais il a été assez malin pour ne pas poser de questions.

Pendant les six jours qui ont suivi, Cindy et Vin se

sont retrouvés tous les jours et ils étaient devenus fous l'un de l'autre.

Cindy décida alors qu'il était temps d'annoncer la nouvelle à Joey. Cette idée la terrifiait, mais il fallait le faire. Elle mit Vin au courant et lui demanda de bien vouloir faire la connaissance de son père. Vin commença par refuser, mais devant l'insistance de Cindy, pour lui faire plaisir, il finit par accepter avec un haussement d'épaule.

— Sois gentil avec lui, lui dit Cindy. Il a toujours été un père merveilleux pour moi. Viens demain vers midi. Ça me donnera le temps de lui annoncer la nouvelle et de le préparer.

— D'accord... d'accord, dit Vin d'un air détaché. Je viendrai. Je ferais ça pour aucune autre nénéte, mais pour toi, je ferai une exception.

A la nervosité que manifestait Cindy en rentrant, Joey comprit qu'elle allait enfin parler. Le père avait eu six jours pour s'habituer à l'idée que, finalement, Cindy était tombée amoureuse. Il n'avait cessé de se répéter que c'était inévitable et il savait à présent que s'il ne voulait pas perdre Cindy il lui faudrait jouer serré. Il pouvait s'agir d'une simple amourette, une passade, mais en fait, il en doutait. Il décida qu'il n'y avait qu'une chose à faire : se montrer compréhensif, feindre d'être heureux à l'annonce de cette nouvelle et espérer que le gars serait à la hauteur et ne laisserait pas tomber Cindy. L'idée de passer le reste de ses jours seul le déprimait, mais il savait qu'il devait accepter cette perspective. Il essaierait de persuader Cindy de ne pas faire un mariage précipité, mais en usant de douceur.

Après le dîner, Joey au lieu d'allumer la télévision, demanda gentiment :

— Qu'est-ce qui te préoccupe, mon petit ? Tu veux me parler de quelque chose ?

Et Cindy lui raconta donc tout.

Joey opina du bonnet.

— Ça arrive à tout le monde ; ça devait forcément t'arriver. Si tu es heureuse, alors je suis heureux aussi, mais es-tu bien sûre de toi ?

Cindy se précipita vers lui et le prit dans ses bras.

— Je n'osais pas te le dire. Je croyais que tu serais furieux.

— Pourquoi veux-tu que je sois furieux ? Une fille comme toi doit se marier. (Joey se força à sourire.) D'ailleurs, je voudrais bien être grand-père. J'adore les gosses. C'est pour quand, le mariage ?

Cindy ouvrit de grands yeux.

— Mais on ne songe pas à se marier pour le moment. On veut simplement être ensemble, prendre du bon temps... on ne veut pas avoir de gosses, grands dieux... pas tout de suite, en tout cas.

Joey étouffa un soupir de soulagement.

— Mais, dis-moi, mon petit, vous avez quand même l'intention de vous marier.

— On n'en a pas discuté. (Cindy fronça les sourcils.) On veut simplement se payer du bon temps.

Joey acquiesça.

— Eh bien, parle-moi de lui.

Il écouta le panégyrique de Cindy, la mort dans l'âme et le visage éclairé par un intérêt feint.

— C'est pas un petit truand, conclut-elle. Il ne m'a pas dit exactement en quoi consistent ses activités, mais c'est sûrement important. Il s'habille de façon terrible, il a une grosse Jaguar et il dépense plein d'argent. Tu en seras fou, papa. Je suis sûre.

Joey répondit qu'il l'espérait. Après une pause, il demanda si Vin avait un casier judiciaire.

— Un casier ? Comment ça ? répliqua Cindy, déjà raidie.

— Enfin, tu vois bien... est-ce que les flics le connaissent... est-ce qu'il a déjà été au trou ?

— Je suis sûre que non ! Tu penses, Vin est bien trop intelligent pour avoir un casier !

— Tant mieux. (Joey hésita un instant avant de poursuivre :) Il faut qu'on soit prudents, mon petit. Jusqu'à présent, on n'a jamais eu affaire aux flics. Plus un gars a de la classe dans ce métier-là, plus il est dangereux.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire !

Cindy n'avait jamais parlé aussi sèchement à son père et Joey tiqua intérieurement.

— Rien de spécial, mon petit. J'ai dit simplement qu'il fallait nous montrer prudents.

— Mais on est très prudents. Je ne vois pas ce que Vin vient faire là-dedans. Je te répète... il est très astucieux.

Une longue expérience dans sa modeste spécialité avait appris à Joey que c'étaient précisément les types les plus astucieux qui se faisaient prendre à coup sûr, mais il ne répondit pas. Tout ce qu'il pouvait espérer maintenant, c'était que cette aventure ne dure pas.

Quand Cindy a annoncé que Vin venait déjeuner le lendemain, Joey lui a répondu qu'il en était ravi.

Barney se pencha en avant pour regarder Sam. Il indiqua d'un geste son énorme panse et se mit à froncer les sourcils.

— Si ça ne vous fait rien, mon vieux, dit-il, je prendrais bien un autre hamburger.

La rencontre de Jory et de Vin se passa mieux que l'un et l'autre ne le craignaient. Joey se mit en quatre pour se montrer agréable, sachant que Cindy écoutait chaque mot qu'il prononçait et épiait chacune de ses expressions. Il y avait chez Vin quelque chose qui impressionna le père : son assurance, le regard décidé de ses yeux gris, et une certaine dureté sous-jacente faisaient comprendre à Joey que cet homme n'était pas un truand à la petite semaine. Il se rendait compte également que Vin semblait sincèrement épris de Cindy, et cela lui faisait plaisir ; au moins, sa fille qu'il adorait ne se ferait pas emmener en balançoire.

Vin découvrit avec une certaine surprise qu'il était facile de parler avec Joey, que ce dernier avait l'esprit vif et n'avait rien du père enquiquinant.

Le déjeuner, qui était raffiné, fut des plus réussis. Après le repas, Vin emmena le père et la fille dans sa Jag en haut des collines, loin de la plage noire de monde et il se donna un mal de chien pour que Joey ne se sente pas de trop.

Vers quatre heures, Joey qui avait pris plaisir à parler de son passé et à raconter à Vin ses diverses expériences, annonça qu'il était temps pour lui d'aller travailler.

— Prends donc ton après-midi, mon petit, dit-il à Cindy. Allez vous amuser un peu, tous les deux.

Ils regagnèrent la ville et déposèrent Joey à la gare des autobus. Alors qu'ils s'éloignaient, Cindy jeta à Vin un regard inquiet.

— Il est chouette, ce vieux, dit-il. Sans enver-gure... mais il me plaît bien. (Il posa une main sur

celle de Cindy.) On va très bien s'entendre, tous les trois.

Et c'est ce qui arriva. Au bout d'une semaine, Joey suggéra que Vin devrait venir vivre avec eux dans le bungalow. Après avoir réfléchi à la question, le père avait estimé qu'il verrait davantage Cindy si Vin s'installait chez eux et, de plus, il s'était aperçu qu'il aimait bien bavarder avec lui. Il se rendait compte seulement maintenant que la conversation entre hommes lui avait manqué.

Après avoir hésité, Vin finit par accepter. Sa situation financière commençait à l'inquiéter un peu. Il était descendu dans un hôtel modeste, mais à Paradise City les prix pratiqués même par un établissement de troisième ordre sont prohibitifs. Il lui faudrait bientôt réaliser un coup, se disait-il. Jusqu'à là, il s'était contenté de profiter de la présence de Cindy. Il refusa de s'avouer que sa rencontre avec le privé de l'hôtel de Miami lui avait ébranlé les nerfs. Il décida qu'il allait fuir les hôtels comme la peste. Il s'attaquerait à une de ces villas dont il avait tellement entendu parler. Et quand Joey lui proposa de prendre une des chambres d'amis et de donner vingt dollars par semaine comme participation aux frais, Vin, après avoir vérifié le contenu de son portefeuille et constaté qu'il en était à ses cinq cents derniers dollars, accepta.

Bien que ses problèmes financiers fussent de ce fait moins aigus, Vin se dit qu'il lui fallait néanmoins se mettre au boulot. Etranger à Paradise City, il n'y avait aucune relation, ce qui lui compliquait la tâche. Il savait que Joey et Cindy venaient là depuis trois ans et il décida de toucher un mot au vieux pour voir s'il pouvait lui indiquer un coup.

Un matin, alors que Cindy préparait le déjeuner

et que les deux hommes bavardaient à l'ombre d'un arbre dans le petit jardin, Vin demanda donc à Joey, mine de rien, s'il connaissait un fourgue digne de confiance en ville.

— Un fourgue ? Il y en a plusieurs. (Joey secoua la tête.) Je ne dirais pas qu'ils sont dignes de confiance. Le meilleur, c'est Claude Kendrick. Il tient un grand magasin d'antiquités dans un quartier chic, mais les broutilles, ça ne l'intéresse pas. Il fournit en meubles anciens et en objets d'art moderne tous les grands pontes qui habitent par ici et il s'en met plein les poches, mais il s'occupe aussi d'écouler des trucs volés. Ça dépend, bien sûr, de ce qu'on lui offre. Si on lui apporte un machin de premier choix, il le prend, mais la camelote, pas question. Abe Levi qui tient une boutique de brocante pour touristes accepte n'importe quelle bricole, mais il paye mal. Je crois quand même que c'est Abe qu'il te faut. (Joey observa Vin d'un regard pensif.) Tu penses à faire un coup ?

— Mes fonds sont en baisse, répondit Vin. Oui, il faut que je fasse quelque chose.

Cette nouvelle provoqua un choc chez Joey qui prit soin néanmoins de ne pas le montrer. Après ce que lui avait dit Cindy, il était resté sous l'impression que Vin était bourré de fric et apprendre qu'il était fauché le déprimait.

— Dis donc, Vin, commença-t-il, ne fais rien au petit bonheur. Je...

Il s'interrompit net en voyant Vin froncer brusquement les sourcils. Pour la première fois, Joey entrevoyait le vilain côté de la nature de Vin et cette révélation était également un choc pour lui.

— Au petit bonheur ? Je ne te suis pas, répliqua

sèchement Vin. Quand j'entreprends un boulot, je l'exécute correctement.

— J'en suis sûr, dit précipitamment Joey, mais tu es à Paradise City. C'est une ville un peu spéciale. Un peu comme une boutique fermée, si tu vois ce que je veux dire.

Vin le dévisagea.

— Comme... quoi ?

— Ici, les gars sont très bien organisés, expliqua Joey, d'un ton d'excuse. Les outsiders ne sont guère encouragés.

Vin se raidit et son regard lança des éclairs.

— Ah vraiment ? Je suis donc un outsider ?

Joey agita ses mains fines.

— Sûrement, Vin. Les gars verront ça d'un mauvais œil si tu te mets à opérer dans le secteur.

— Et qu'est-ce qu'ils feront dans ce cas ?

Joey passa les doigts dans ses épais cheveux gris.

— D'après ce que je sais, ils rancarderont les flics et, ne t'y trompe pas, Vin, les flics par ici, c'est de la dynamite. Leur boulot, c'est de protéger les richards qui vivent dans le coin et crois-moi, ils s'y emploient.

Vin alluma une autre cigarette. Il réfléchit un long moment, puis demanda d'une voix radoucie :

— Alors comment faire pour être dans le coup, Joey ?

Joey avait l'air malheureux.

— C'est délicat, mais adresse-toi à Abe. Dis-lui que tu es du métier et demande-lui poliment ce qu'il peut faire pour toi. C'est la seule façon, Vin. Si Abe t'envoie sur les roses, c'est terminé. Tu ne dois pas opérer dans cette ville. Si tu le fais sans l'accord d'Abe, tu es sûr de te faire ramasser par les flics.

— A Miami, je n'ai jamais eu ce genre d'ennui,

répliqua Vin avec irritation. Qu'est-ce qu'elle a donc, cette foutue ville ?

— Ecoute le conseil d'un aîné, répondit Joey. Habite ici et travaille à Miami. Ça n'est pas si loin après tout. Tu peux passer un ou deux jours là-bas, faire un coup et revenir ici.

Vin secoua la tête.

— Trop de fumée pour moi en ce moment à Miami, dit-il d'un ton morose. Il faut que je travaille ici ou pas du tout.

Joey, mal à l'aise, s'agita sur sa chaise.

— Tu n'as pas d'ennuis ?

— Des ennuis ? Non, mais les flics de Miami ont mon signalement. Pas question d'y retourner. (Vin se mit à contempler le ciel bleu.) Je vais te dire une chose, Joey. J'en ai marre de la vie que je mène. Dès que j'ai du fric, ou je le perds ou je le dépense. Je veux faire une bonne fois un coup sérieux qui me dépannera pour trois ou quatre ans... Je veux épouser Cindy. J'ai l'intention d'acheter sur cette côte un bungalow où on s'installera tous les trois. Toi et moi, on pourra aller à la pêche et causer ensemble. Cindy et moi, on s'amusera bien et tu resterais avec nous parce que tu me bottes, Joey. Je ne voudrais pas que tu nous quittes. On en a parlé ensemble. Quand Cindy et moi on aura envie d'être seuls, je te ferai signe et comme tu es astucieux, tu nous laisseras tranquilles. Comme ça, on pourrait tous habiter ensemble et avoir la bonne vie.

Joey n'en croyait pas ses oreilles. C'était exactement ce qu'il avait espéré et demandé dans ses prières. Les larmes lui montèrent aux yeux et il dut sortir son mouchoir et faire mine d'étouffer un éternuement.

— Mais d'abord, il faut que je fasse un gros coup,

poursuivit Vin sans remarquer l'émotion de Joey. Quelque chose qui en vaille la peine. Cinquante mille dollars, ça ferait l'affaire. Seulement bon Dieu, comment trouver un boulot qui me rapporte autant de pognon ?

Cinquante mille dollars.

Affolé, Joey se redressa sur sa chaise.

— Ecoute, Vin, tu parles comme un gamin ! Cinquante tickets ! Ils pourraient te mettre à l'ombre pour quinze ans. Tu vas me faire le plaisir de te sortir cette idée de la tête ! Tu t'imagines que je veux voir mon gendre bouclé pendant quinze ans ?

Vin le dévisagea, le regard voilé et lointain. Il n'avait pas besoin d'exprimer par des mots l'idée qui lui venait à l'esprit. Joey savait que le garçon éprouvait pour lui un mépris amical et Vin savait qu'il regardait un homme dont la vie et les ambitions étaient modestes et le resteraient toujours.

Cindy les appela du seuil du living-room.

— C'est prêt, venez manger ! lança-t-elle.

Comme les deux hommes se levaient, Vin demanda :

— Où est-ce que je peux trouver Abe Levi ?

*

La boutique de brocante d'Abe Levi était située sur les quais près de l'endroit où s'amarrèrent les chalutiers pêchant l'éponge et les langoustines. Le magasin était pour les touristes l'une des attractions de la ville. On y trouvait tout ce qu'on voulait, depuis le serpent empaillé jusqu'au peigne écaille, les faux diamants, les objets folkloriques fabriqués par les Indiens du coin, un canoë ainsi qu'un fusil qui se chargeait par la gueule ; cette arme avait tué un

quelconque général durant les guerres contre les Indiens. On pouvait demander n'importe quoi, Abe l'avait.

Dans la vaste boutique mal éclairée et bourrée d'objets, quatre jolies filles séminole, en costume indigène, accueillaient les clients. Levi restait dans les coulisses, retranché dans son petit bureau sordide. Bien que son commerce de brocante lui rapportât des revenus substantiels et réguliers, Abe gagnait plus d'argent encore en écoulant la camelote que lui apportaient les voleurs du cru et sur laquelle il réalisait des bénéfices beaucoup plus importants.

Grand et maigre, Abe Levi avait un crâne chauve, un nez busqué et des yeux aussi impersonnels que des capsules de bouteille.

Il observait Vin qui s'était assis près du vieux bureau à cylindre et son examen ne lui annonçait rien de bon. Il n'aimait pas les hommes beaux. Il avait en général affaire au menu fretin parmi les voleurs de la ville, des êtres invariablement moches et minables. Cet homme de haute taille, bronzé et arrogant, vêtu d'un complet impeccable, et arborant une cravate insensée, éveillait chez Abe une hostilité instinctive.

Vin lui avait expliqué qui il était et avait précisé qu'il cherchait un coup à faire. Abe écoutait en caressant son nez busqué de ses maigres doigts osseux, et de temps en temps il gratifiait Vin d'un regard rapide avant de détourner les yeux.

— Si je trouve quelque chose, conclut Vin, êtes-vous acheteur ?

Abe n'eut pas l'ombre d'une hésitation.

— Non.

Le ton catégorique et l'expression hostile de Levi firent monter à la tête de Vin une bouffée de fureur.

— Comment ça, non ? aboya-t-il. Vous êtes pourtant du métier, nom de Dieu ?

Abe fixait Vin de ses yeux-capsules.

— Je suis du métier, mais pas pour les gars d'ailleurs. Il n'y a rien pour vous dans cette ville. Essayez Miami. Ils acceptent les outsiders. Nous pas.

— Ah vraiment ? (Vin se pencha en avant, les poings serrés.) Si vous ne me voulez pas comme client, il y en a bien d'autres qui me prendront.

Abe continuait à se caresser le nez.

— Ne faites pas ça, jeune homme, dit-il. Cette ville est une boutique fermée. Nous avons suffisamment à faire sans les outsiders. Allez à Miami, mais n'essayez pas d'opérer ici.

— Merci du conseil. Moi je veux opérer ici, répliqua Vin, qui avait rougi de fureur sous son hâle. Qui va m'en empêcher ?

— Les flics. Les flics savent qu'il existe obligatoirement une certaine dose de délinquance dans la ville. Ça, ils l'acceptent, mais ils n'accepteront pas un étranger. Quelqu'un les préviendra qu'une nouvelle tête est arrivée et que le propriétaire de cette nouvelle tête a des idées. En l'espace de quelques jours, le gars sera chassé de la ville ou alors il aboutira en taule. Ecoutez mon conseil : il n'y a rien à faire pour vous ici. Allez à Miami. C'est un très bon coin pour un jeune comme vous... mais n'essayez pas d'opérer ici.

Vin, pendant un long moment, regarda fixement ce grand Juif maigre et l'idée lui vint finalement que ce vieux tentait de l'aider à sa façon, si étrange fût-elle. Il haussa les épaules et se leva.

— Bon, bien, merci... fit-il. Je vais y réfléchir.

Et, tournant les talons, il retraversa la boutique,

sans prêter attention aux jeunes Indiennes qui lui faisaient les yeux doux, et émergea sous le soleil brûlant.

Pour la première fois de sa vie, sa confiance en lui l'avait abandonné et il éprouvait une peur lancinante à l'idée qu'il serait bientôt démuné d'argent. Il n'avait pas envie de quitter Paradise City. Il voulait rester auprès de Cindy. Mais qu'allait-il faire ? Il savait tenir compte d'un avertissement quand il en recevait un, et Abe Levi l'avait mis en garde.

A pas lents, il regagna sa Jaguar.

CHAPITRE II

Une femme entre deux âges, grasse et blonde, suivie d'un homme qui aurait pu être son mari, entra dans le bar. Ils se hissèrent sur des tabourets et commandèrent des whiskies on the rocks. L'homme, un grand type efflanqué dont le crâne se dégarnissait, vêtu d'un blouson de chasse et d'un pantalon kaki froissé enleva les deux luxueux appareils photo qui pendaient à son cou. Il jeta sur la salle un regard circulaire et ses yeux se fixèrent finalement sur Barney qui était en train de liquider le troisième étage de son deuxième hamburger.

L'efflanqué flanqua un coup de coude à la grosse blonde qui tourna la tête pour examiner Barney de ses yeux bleu pâle et globuleux. La femme avait réussi à caser sa croupe de jument dans un short orange. J'avais l'impression qu'au moindre geste inconsidéré, elle allait faire craquer les coutures. Sa poitrine opulente était moulée par un léger sweater orné de cercles oranges sur fond blanc.

— Une des vedettes locales, Tim, déclara-t-elle en un chuchotement bruyant. J'adore cette ville. On ne peut pas faire un mètre sans trouver quelque chose d'excitant à regarder.

Barney avait un petit air content de lui.

— Vous savez, monsieur Campbell, les gens me remarquent, dit-il. M. Dulac a raison. Je suis une attraction pour les touristes. (Il pointa sur ma poitrine son index épais.) Je vous parie un *nickel*¹ qu'avant que ces deux-là s'en aillent, ce connard va vouloir prendre une photo de moi.

Pari tenu, répondis-je, mais s'il continuait son histoire ?

Barney acquiesça.

— Ouais... eh bien, vous savez à peu près tout sur Joey, Cindy et Vin. On va les abandonner pour le moment, avec un avenir plutôt sombre pour Vin. Il aurait pu, évidemment, filer à Jacksonville et y tenter sa chance, mais il s'était fourré en tête de réaliser un gros coup pour pouvoir s'installer avec Joey et Cindy et vivre tranquillement pendant deux ans avant de chercher un autre boulot, et il savait que Paradise City était à peu près la seule ville en dehors de Miami où on pouvait en une seule fois rafler pour cinquante mille dollars de butin.

Voyant que la grosse blonde continuait à le dévisager, Barney remua ses sourcils broussailleux et la gratifia d'un sourire salace. La femme détourna vivement les yeux et, penchée vers son mari, commença à lui chuchoter à l'oreille.

— Elle est un peu timide, dit Barney. Attendez un peu. Ils vont rappliquer pour prendre ma photo. (Comme je ne disais rien, il reprit son récit :) Je vais vous parler maintenant de Don Elliot. Vous avez sûrement vu des tas de photos de lui : un beau gars bien bâti, grand, brun, le côté tombeur auquel la plupart des femmes ne savent pas résister.

Quand Errol Flynn a cassé sa pipe, il y avait donc

1. Cinq cents.

une place à prendre pour un acteur. Pacific Pictures avait Elliot sous contrat et ils se sont rendu compte que s'ils le bichonnaient un peu, ils pouvaient le lancer sur les traces de Flynn. Ce qu'ils ont fait et ça a très bien marché. Ses trois premiers films ont eu du succès et ont rapporté plein de pognon. C'était un mélange de Flynn et de Fairbanks père. Comme vous le dites vous-même, ça n'était pas un acteur, mais pour l'estoc et la taille, il ne craignait personne. Son imprésario, Sol Lewishon, a été assez astucieux pour lui obtenir un pourcentage après son troisième film et Elliot s'est mis à ramasser du fric à la pelle. Comme la plupart des vedettes de cinéma, il jetait l'argent par les fenêtres. (Barney se tut un instant, le temps d'avaler le reste de son hamburger.) Ils sont bizarres, ces gens de cinéma. Ils ont un complexe d'infériorité. Vous voyez ce que je veux dire ? (Il me fixait de ses petits yeux au regard calculateur.) Ils croient que s'ils ne mènent pas la vie à grandes guides, le reste du monde va les prendre pour des minables. Il faut qu'ils aient des grosses bagnoles, des bonnes femmes qui en jettent, des maisons gigantesques, des piscines. Elliot était comme ça. Il est venu à Paradise City et il s'est fait construire une villa tout en haut de la colline, une villa, monsieur Campbell, qui avait tout ce qu'on peut imaginer. Il paraît qu'elle a coûté un demi-million de dollars. C'est peut-être exagéré, mais pas forcément. Elle n'était pas tellement grande, mais il y avait tout. Un de mes copains journalistes a écrit un article à ce sujet et m'a montré des photos. (Barney respira à fond.) Elle était équipée de tous les trucs possibles et imaginables. Quatre chambres à coucher, quatre salles de bains, un living-room où on pouvait se tenir à deux cents sans se marcher sur les pieds, une

grande salle à manger, une piscine, une salle de jeux, plusieurs saunas, un barbecue, — absolument tout ce qu'on peut imaginer, Elliot l'avait. Il avait même son propre cinéma.

Il possédait trois voitures, une Rolls, une Alfa et un bolide Porsch. C'était un gars très sociable que tout le monde aimait bien. Les richards qui vivent par ici le recevaient et réciproquement. Ses films rapportaient de l'or. Son avenir semblait donc assuré, mais, comme ça arrive bien souvent, la chance a tourné.

A ce moment-là, la grosse blonde et son mari efflanqué, ayant fini leurs verres, se levèrent de leurs tabourets. Barney m'adressa un clin d'œil, puis bomba le torse et se mit en position, après avoir lissé quelques faux plis sur son maillot de corps. La grosse bonne femme et son mari sortirent du bar sans même le regarder et se perdirent dans la foule qui déambulait sur le port. Un long silence s'ensuivit, puis je déclarai avec douceur qu'il me devait un *nickel*.

Barney, qui n'en revenait pas, secoua la tête.

— Mais ça n'est jamais arrivé. Si je vous disais le nombre de fois où j'ai été photographié par ces abrutis de touristes, vous ne le croiriez pas.

— *Un nickel*, répétai-je.

D'un geste de la main, Barney m'envoya promener.

— Revenons-en à Don Elliot, déclara-t-il avec fermeté et il tapa sur la table avec son verre. (Il attendit que Sam l'ait resservi avant de poursuivre :) Comme je disais, la chance a abandonné Elliot. Il avait tourné six films et Pacific Pictures était en train de mettre sur pied un nouveau contrat qui lui accorderait vingt pour cent des bénéfices du produc-

teur, ce qui, d'après ce qu'on m'a dit, lui aurait rapporté un million de dollars, plus tous ses frais payés et ainsi de suite. Le contrat, finalement, n'avait plus qu'à être signé et Lewishon, son imprésario, lui a téléphoné d'Hollywood pour lui demander de venir. A ce moment-là, Elliot s'était dégoté une autre nénéte dont il se croyait amoureux. Je l'ai vue : une belle môme, si on les aime maigres ; blonde, bien entendu, avec des yeux verts pleins de feu et des nichons qu'il aurait fallu museler. Ils sont partis d'ici tous les deux pour Hollywood avec la Porsch. A mi-chemin d'Hollywood, la fille a voulu conduire. Et comme Elliot était fou d'elle, il a accepté. Elle ne savait pas plus que moi conduire un bolide. A cent soixante à l'heure, elle a percuté un camion. La ceinture de sécurité a sauvé Elliot, mais elle a eu tout le thorax défoncé par le volant. Quand Elliot est revenu à lui dans une luxueuse clinique privée, il a trouvé Sol Lewishon et le président des Pacific Pictures à son chevet. (Barney but un peu de bière et s'efforça de prendre l'air triste.) Vous avez peut-être lu tout ça dans les journaux ? demanda-t-il.

Je lui répondis que cet accident avait dû m'échapper. Je n'avais guère le temps de lire les journaux et les nouvelles d'Hollywood m'intéressaient rarement.

Barney opina du bonnet.

— La môme avait été tuée sur le coup, bien sûr, et ils ont eu un mal de chien à extirper Elliot de ce qui restait de sa voiture. Pour le sortir, il a fallu lui couper le pied gauche qui était coincé dans les débris de la carrosserie.

Le président des Pacific Pictures, un nommé Meyer, lui a dit de ne pas s'en faire, de récupérer, puis de venir le voir. Et il est parti. Il n'était venu que pour s'assurer qu'Elliot avait été amputé d'un

pied. Il n'arrivait pas à y croire quand on lui avait appris la nouvelle. Il avait disposé d'une mécanique à rapporter la grosse galette qui sautait, courait, montait à cheval, nageait, grimpaît, se battait, accomplissait tous les exploits que Flynn avait faits, et il n'avait plus maintenant qu'un tas de belle bidoche avec un pied en moins.

Barney se pencha en arrière et m'observa.

— Vous voyez d'ici le tableau, mon vieux ? Un gars qui aurait pu gagner un million de dollars et à qui brusquement il manquait un pied. Incroyable, non ?

J'acquiesçai.

— Elliot était sous sédatifs et n'avait aucune idée qu'il avait perdu un pied. Lewishon savait que la poule qui lui avait pondu des œufs en or était maintenant fichue. Il lui faudrait dégoter ailleurs un autre tas de belle bidoche et persuader Meyer de recommencer la même opération de bichonnage, et il savait qu'il ne pouvait se permettre de perdre son temps avec Elliot. Il a annoncé à Elliot qu'il avait été amputé d'un pied, lui a dit qu'ils devraient se voir quand Elliot sortirait de clinique, a ajouté qu'il parlerait à Meyer et s'est taillé.

Un mois plus tard, Elliot était de retour à Paradise City. Mais il avait beaucoup changé ; il était devenu dur, amer, cynique. Il ne voyait plus ses prétendus amis. Il restait seul chez lui. Deux mois après, on lui a fixé un pied artificiel en aluminium. Il a eu vraiment beaucoup de cran et s'est exercé à marcher avec cette prothèse. A force de persévérance, il a fini par supprimer dans sa démarche toute trace de boiterie, mais il n'était plus question de courir, de sauter, de se battre et ainsi de suite. En plus, son pied en aluminium lui donnait un complexe. Avant

son accident, il passait son temps à nager avec des minettes dans sa piscine, mais on ne peut pas se baigner avec un pied artificiel.

En plus, Elliot s'envoyait une fille trois ou quatre fois par semaine, mais c'est plutôt gênant de se mettre au plumard avec une gonzesse quand on n'a plus qu'un moignon rouge à la place du pied. Pourtant ça n'était là qu'une petite partie de ses ennuis. Dès qu'il a réussi à marcher normalement, il a pris l'avion pour Hollywood et est allé voir Lewishon. Quand il est entré dans le bureau de son imprésario, Lewishon a failli tomber à la renverse. Il avait fait une croix sur Elliot, mais en voyant ce beau type bronzé s'amener exactement comme avant, Lewishon a senti renaître ses espoirs de ramasser de nouveau du fric.

Il a immédiatement contacté Meyer, mais Meyer savait qu'Elliot ne présentait plus aucun intérêt. Car il n'avait aucun talent de comédien. Pour lui, un héros de films de cape et d'épée affligé d'un pied artificiel était aussi inutilisable qu'une capote anglaise pour un eunuque. Il a dit qu'il regrettait, mais que la carrière d'Elliot était terminée. Lewishon avait fait de son mieux, il faut bien le reconnaître, mais quand Meyer disait non, c'était non.

Quand Lewishon lui annonça la nouvelle, Elliot le regarda fixement, le visage soudain blême.

— Alors de quoi je vais vivre, bon Dieu ? demanda-t-il.

Lewishon était déconcerté de voir Elliot prendre si mal la chose.

— Pourquoi vous inquiéter ? répliqua-t-il avec impatience. Vous avez des droits à toucher sur trois films. Vous pouvez compter sur au moins 30 000 dollars par an pour les cinq années à venir et un peu

moins pour cinq autres encore. Vous n'allez donc pas crever de faim et qui sait ce qui peut se passer d'ici dix ans... On sera peut-être tous morts.

Elliot crispa les poings.

— Je dois de l'argent partout, dit-il. 30 000 dollars, c'est de la rigolade. Je comptais sur ce nouveau contrat pour me remettre à flot.

Lewishon haussa les épaules.

— Vendez la villa. Vous pourriez en tirer un demi-million.

— Elle n'est même pas à moi, nom de Dieu ! Elle est couverte d'hypothèques !

— Ecoutez, Don, regardons les choses en face. Combien devez-vous ?

Elliot leva les bras au ciel.

— Je ne sais pas, mais beaucoup... dans les deux cent mille... peut-être davantage.

Lewishon réfléchit un moment. Et comme c'était un malin, il vit là l'occasion de faire un bon investissement. Les six films d'Elliot pouvaient rapporter un revenu annuel de 30 000 dollars pendant les cinq années à venir et au bout de cinq ans, risquaient de rapporter encore quelque chose. Il annonça qu'il pourrait peut-être trouver quelqu'un (à savoir, lui-même) pour acheter les droits et verser en échange 100 000 dollars cash à Elliot.

Elliot essaya d'obtenir 150 000 et Lewishon répondit qu'il verrait ce qu'il pouvait faire. Elliot retourna à Paradise City et attendit.

Finalement, Lewishon réussit à le persuader d'accepter les 100 000 dollars et Elliot, qui avait le dos au mur, céda. Il toucha l'argent, mais à partir de ce moment-là, sa situation devenait vraiment critique.

L'argent a servi à régler une partie de ses dettes. Elliot était la proie d'une sorte de fatalité. Il ne

pouvait pas s'empêcher de claquer du fric. Il aurait dû renoncer à sa villa et s'installer dans un petit appartement. Il aurait dû se débarrasser des membres de son personnel qu'il payait bien et qui se gobergeaient. Il n'aurait pas dû commander la nouvelle Rolls, qui coûtait près de 30 000 dollars, en promettant de payer plus tard.

Il savait qu'il courait à la catastrophe, mais semblait incapable de l'éviter.

Tout au fond de lui rôdait l'idée du suicide. Quand la catastrophe se produirait enfin, se disait-il, il avalerait tout un flacon de somnifères et on n'en parlerait plus.

Et s'il devait finir ainsi, décida-t-il, autant se donner du bon temps pendant que le soleil brillait encore. Il se remit à recevoir. Ses soirées n'étaient pas aussi réussies qu'autrefois, parce qu'il n'était plus le même homme. Son attitude caustique, sa dureté, son cynisme déconcertaient les gens. Personne ne se doutait qu'il était sans argent. Tout le monde savait qu'il avait à présent un pied en aluminium et que sa carrière cinématographique était terminée, mais on croyait qu'il en avait suffisamment mis à gauche du temps de sa splendeur pour être encore un homme riche.

Puis un jour il reçut un coup de téléphone du directeur de sa banque, lui demandant de passer le voir. Elliot savait ce que ça voulait dire. Il alla donc le voir. Il avait un découvert de vingt mille dollars et le directeur, qui jouait souvent au golf avec lui, lui annonça avec regret qu'il ne pouvait plus lui faire crédit.

— La maison mère me tanne pour que ce trou soit en partie comblé, dit-il. Qu'est-ce que vous pouvez faire, Don ?

— Ne vous inquiétez pas, je vais arranger ça, assura Elliot tout en sachant qu'il n'avait pas le moindre espoir d'arranger quoi que ce soit. Qu'est-ce qui se passe dans votre boîte, Jack ? Vingt mille dollars, c'est de la brouille.

Le directeur de la banque était bien d'accord, mais répéta que la maison mère n'arrêtait pas de le relancer à ce sujet.

— Alors versez la moitié, Don.

Elliot affirma qu'il allait régler ce problème et s'en alla.

Le coupé Rolls lui avait été livré la semaine précédente ; c'était la seule voiture de cette espèce dans toute la ville. Le concessionnaire l'avait proposée à Elliot en premier et il n'avait pas pu résister, sachant qu'on ne lui mettrait pas le couteau sur la gorge pour la payer. Il constata d'ailleurs que ce magnifique véhicule jouait un rôle très efficace pour redonner de la vigueur à son crédit défaillant. Il lui suffisait de s'amener dans cette voiture chez son tailleur ou dans un magasin pour qu'on lui accorde immédiatement les délais de règlement qu'il demandait.

Là-dessus un jour, son majordome japonais lui annonça que son stock de whisky et de gin était presque épuisé et lui rappela qu'il donnait un grand cocktail le lendemain soir. Elliot eut un choc lorsque Fred Bailey, qui tenait le magasin de spiritueux, lui demanda de régler son arriéré.

— Ça fait maintenant six mois, monsieur Elliot, expliqua Bailey d'un ton d'excuse. La facture se monte à six mille dollars. Est-ce que je peux vous demander...

Elliot, sidéré, le dévisagea. Il ne savait même pas

que les parasites qu'il recevait lui avaient sifflé pour six mille dollars d'alcool sur une période de six mois.

— Je vais vous envoyer un chèque, répondit-il d'un ton désinvolte. Pour le moment, Fred, je veux quatre caisses de Scotch, cinq de gin, comme d'habitude. Faites-moi livrer cet après-midi, d'accord ?

Bailey hésita. Puis jetant un coup d'œil à la Rolls par la vitrine, il acquiesça à contrecœur. Un homme qui possédait une pareille voiture, essayait-il de se persuader, ne pouvait pas être à court d'argent.

— D'accord, monsieur Elliot, mais n'oubliez pas le chèque. La direction le réclame.

Elliot se rendit compte alors qu'il ne pourrait pas bluffer beaucoup plus longtemps. De retour à la villa, il sortit toutes les factures en souffrance et passa un sombre après-midi à faire des comptes. Il arriva à la conclusion qu'il devait en gros dans les 70 000 dollars, et cette somme ne comprenait même pas la Rolls.

Inquiet, il releva la tête et jeta un coup d'œil sur le living-room somptueusement meublé. A l'époque où il gagnait des sommes fabuleuses, il avait acheté des tableaux d'art moderne, des sculptures de prix ainsi qu'une collection de jades qui lui avait coûté dans les 25 000 dollars. Il avait acheté tout ça à Claude Kendrick dont j'ai déjà parlé. (Barney se tut pour vider sa bière, puis me dévisagea, les yeux plissés.) Vous vous rappelez que j'ai parlé de Claude Kendrick ?

Je répondis que je me le rappelais et que d'après Joey Luck, Kendrick était un des meilleurs fourgues de la ville.

Barney eut un hochement de tête approbateur.

— C'est exact. Je suis content que vous me suiviez aussi attentivement, monsieur Campbell.

Vous voulez que je vous dise ? Il n'y a rien de plus décourageant pour un gars qui a toujours une oreille à la traîne que de parler à quelqu'un qui ne l'écoute pas.

Cela me paraissait évident, déclarai-je.

Un silence s'ensuivit pendant que Sam apportait une autre bière, puis Barney se remit à parler.

— C'est le moment de faire intervenir Claude Kendrick dans le tableau parce qu'il a joué un rôle dans le vol des timbres Larrimore. (Barney se pencha en avant.) Laissez-moi vous décrire Kendrick. C'était un pédé grand et massif d'une soixantaine d'années ; il portait une perruque orange mal ajustée et se mettait du rouge à lèvres rose pâle. Comme il était chauve comme un œuf, il se collait cette perruque sur la tête pour s'amuser. Quand il rencontrait une de ses clientes, il soulevait sa perruque exactement comme on soulève un chapeau ; vraiment un numéro, comprenez-vous, monsieur Campbell. Il était gras. (Barney assena une claque sur son énorme bedaine.) Pas de la même façon que moi, voyez. Ma graisse, c'est du bon lard solide, mais chez lui, c'était de la graisse molle, ce qui n'a jamais valu rien de bon à personne. Il avait un long nez charnu et des petits yeux et avec toute cette graisse qui lui envahissait la figure et ce long blair, il ressemblait à un dauphin, mais sans cette bonne expression qu'ont ces animaux. Malgré son allure et sa conduite comiques, c'était un remarquable expert en meubles anciens, en bijoux et en peinture moderne. Sa galerie était bourrée d'objets d'art d'une qualité exceptionnelle et des collectionneurs y venaient du monde entier dans l'espoir de faire une bonne affaire. (Barney sourit.) Ils trouvaient ce

qu'ils voulaient, mais ça n'était jamais une bonne affaire.

En plus de ce commerce florissant, Kendrick était également un fourgue. Il l'était devenu par la force des circonstances, pourrait-on dire. Des clients importants sont venus le trouver parce qu'ils voulaient se procurer un trésor artistique qui n'était pas à vendre. Ils ont offert une telle somme d'argent que Kendrick n'a pas pu résister. Il a trouvé deux types à la coule qui ont volé l'objet en question que les collectionneurs ont payé pour le mettre ensuite dans leur musée personnel où eux seuls pouvaient l'admirer. Certains des vols qu'a organisés Kendrick vous feraient dresser les cheveux sur la tête. Il a une fois réussi à faire faucher au British Museum un vase Ming d'une valeur inestimable et ça a failli lui attirer de véritables ennuis, mais ça c'est une autre histoire, et je ne vais pas vous la raconter. Je veux simplement vous faire un topo de la façon dont opérait Kendrick.

En plus de ses fructueuses activités de receleur, il fournissait aux richards qui habitent ici des œuvres d'art de grande valeur. Son attitude envers eux leur inspirait confiance. Ils ricanaient et se moquaient de sa perruque orange et de son maquillage, mais ils venaient le trouver et étaient contents d'obtenir son avis. Il avait une équipe de beaux garçons qui étaient d'excellents décorateurs et il passait son temps à installer et à réinstaller les maisons de ses clients.

Quand Elliot avait fait construire sa villa, il s'était adressé à Kendrick qui s'était chargé de la décoration et lui avait refilé quantité d'œuvres d'art — si on peut dire — sans compter cette collection de jades, et un tas d'autres trucs à des prix effarants.

Elliot décida qu'il pouvait se passer des jades et

aussi bien de tous les tableaux atroces qui couvraient les murs de son living-room. Il avait désespérément besoin de liquide — non pas pour régler ses factures ; ce serait pour plus tard — mais pour payer son personnel et pour vivre, tout simplement, et il lui semblait que c'était la façon la plus évidente de s'en procurer.

Après avoir légèrement hésité, sachant que lorsqu'on essayait de vendre quelque chose, le bruit courait vite qu'on avait des problèmes financiers, il se rendit à la galerie de Kendrick.

*

Louis de Marney, le premier vendeur de Kendrick, s'avança en voyant Elliot pénétrer dans la galerie.

Louis avait une silhouette mince et ondulante et il aurait pu avoir n'importe quel âge, entre vingt-cinq et quarante ans. Il avait d'épais cheveux noirs qu'il portait longs et son visage maigre, ses yeux rapprochés, sa bouche presque sans lèvres lui conféraient l'expression d'un rat soupçonneux.

— Ah, monsieur Elliot... heureux de vous revoir ! s'exclama-t-il avec effusion. Vous sentez-vous mieux ? Tant mieux... tant mieux. J'ai été absolument bouleversé quand j'ai appris votre accident. Avez-vous reçu ma lettre?... Je vous ai écrit... comme tout le monde, n'est-ce pas ? Mais vous avez une mine superbe ! C'est extraordinaire !

— Claude est là ? demanda Elliot d'un ton brusque.

Il détestait les effusions de ce genre, en particulier de la part d'un pédé.

— Oui, bien sûr... pas mal occupé : Vous savez ce

que c'est. Ce cher Claude se crève à la tâche. Est-ce que je peux faire quelque chose... vous montrer quelque chose, monsieur Elliot ?

Les petits yeux étaient aux aguets, la bouche mince se retroussait sur des dents pointues en un sourire qui n'atteignait pas les yeux.

— Je veux voir Claude, dit Elliot. Dépêchons-nous, Louis. Je suis très occupé moi aussi.

— Bien sûr... un tout petit moment.

Elliot le regarda s'engager d'une démarche gracieuse dans la longue allée qui conduisait au salon de réception de Kendrick. Kendrick refusait d'appeler bureau cette pièce où il traitait ses affaires les plus importantes. C'était une vaste salle avec une grande baie donnant sur la mer, somptueusement meublée avec de véritables pièces de collection ; les murs tendus de soie étaient décorés de tableaux de très grand prix.

Impatient, Elliot circulait nerveusement dans la vaste galerie, tout en examinant les différents objets d'art habilement exposés dans des vitrines. Pendant les trois minutes que dura son attente, il repéra plusieurs objets qu'il eut très envie d'acheter, mais il savait que Kendrick ne faisait jamais crédit, même à ses meilleurs clients.

Louis revint de sa démarche maniérée.

— Venez, je vous en prie... Claude est ravi ! Vous savez, monsieur Elliot, vous nous oubliez. Ça fait bien quatre mois que vous n'êtes pas venu nous voir.

— Oui.

Elliot suivit le dos mince de Louis jusqu'à la porte de Kendrick et entra dans le salon de réception.

Claude Kendrick qui se tenait à la fenêtre contemplait la mer. Il se retourna au moment où Elliot entra et sa large face se plissa en un sourire.

« Quel monstre ! pensa Elliot. Cette perruque atroce ! Il est plus gras que jamais ! »

— Cher, cher Don ! s'exclama Kendrick en prenant à deux mains celle de l'acteur. (Elliot eut l'impression que sa pogne s'enfonçait dans une boule de pâte, chaude et légèrement humide.) Je suis si heureux de vous revoir. Vous êtes un vilain de m'avoir ainsi laissé tomber. Comment va le pauvre pied... le pauvre chéri ?

— Aucune idée, répondit Elliot. Ils l'ont balancé dans la chaudière, je crois. (Il s'écarta de l'écrasante masse de Kendrick et s'effondra sur un canapé Louis XVI.) Et pour vous, comment ça marche ?

— Pas mal... Disons que nous n'avons pas à nous plaindre. Nous devons être contents de notre sort. Et vous, cher Don, comment ça va ? (Kendrick se tut, pencha la tête de côté et une expression rusée passa dans ses petits yeux.) J'ai entendu parler de cet épouvantable Meyer... Quel affreux bonhomme ! J'ai appris qu'il ne voulait pas renouveler votre contrat. Le sale type ! Je ne voudrais pas lui vendre un seul des objets de ma merveilleuse galerie. Il est venu me trouver une fois. Il a vraiment essayé de marchander avec moi. Il y a des gens avec qui je peux avoir affaire et d'autres pas. Meyer fait partie de ceux-ci. Vous me comprenez... mais oui, bien sûr ! Alors, c'est vrai qu'il refuse de renouveler votre contrat ?

— Il faudrait qu'il soit fou pour le renouveler, répondit Elliot. Meyer n'est pas si mal. Il fait ce métier pour gagner de l'argent, comme vous ou moi. J'ai un pied artificiel, Claude, et du coup, mon racket est terminé. Je n'en veux pas à Meyer. A sa place, j'en aurais fait autant.

— Il n'y a pas de place pour la pitié dans ce

monde horrible, commenta Kendrick avec une grimace. Mais où ai-je la tête? Un peu de champagne... un whisky? Prenez donc quelque chose.

— Non, merci.

Un silence s'ensuivit pendant que Kendrick installait son énorme masse dans un fauteuil spécial qu'il avait dessiné lui-même : une bergère imitant à la perfection un meuble ancien, mais renforcé par des tiges d'acier, et recouvert d'une tapisserie des Gobelins qui était, en réalité, une excellente copie.

— Louis me dit que vous êtes débordé, je ne veux donc pas vous déranger trop longtemps, enchaîna Elliot. Vous vous rappelez la collection de jades que vous m'avez vendue?

— Les jades? Bien sûr. (Le regard de Kendrick était devenu attentif.) Un ensemble merveilleux. Vous voulez les faire nettoyer, cher Don? Il faut nettoyer le jade de temps en temps. On a si facilement tendance à négliger ses propres trésors.

— Je ne veux pas les faire nettoyer... je veux les vendre.

Kendrick enleva sa perruque, essuya son crâne chauve avec un mouchoir en soie, puis remit la moumoute en place, légèrement de travers.

— Vous êtes grotesque avec cette sacrée perruque! s'exclama Elliot dans un brusque accès d'irritation.

— Elle a sur moi un effet psychologique, rétorqua Barney. Quand j'ai perdu tous mes cheveux, j'étais au désespoir. Vous ne pouvez pas savoir, chéri, ce que j'ai souffert. J'ai toujours méprisé les imbéciles qui portaient perruque pour se rajeunir. J'ai donc acheté cette horreur et ça m'amuse de la porter, et comme ça, je ne me balade pas le crâne dégarni.

C'est important pour moi, ça amuse mes amis et ça fait un sujet de conversation.

Elliot haussa les épaules.

— Alors, au fait ? Vous êtes acheteur, pour les jades ?

— Chéri ! je n'arrive pas à croire que vous vouliez vous débarrasser de cette ravissante collection ! Vous ne vous rendez peut-être pas compte... mais on en parle. Les gens vous l'envient ! Elle a été mentionnée trois fois déjà dans *Le Monde de l'Art*...

— Je veux la vendre, insista Elliot, le visage fermé. Combien vaut-elle, Claude ?

Le regard de Kendrick se fit soudain opaque ; cette expression lui venait chaque fois que, de vendeur, il devenait acheteur.

— Combien ? (Il haussa ses épaules massives.) Ça dépend qui la veut. J'en apprécie la beauté... vous aussi. C'est une collection d'objets rares et ravissants, mais après tout, c'est assez spécial. On ne trouve pas tous les jours des amateurs qui s'intéressent à une importante collection de jades. (Il s'interrompit pour examiner Elliot d'un regard inquisiteur.) Vous comptez l'échanger contre autre chose, mon petit Donny ? Vous avez vu dans ma merveilleuse galerie un objet qui vous a plu ? Cette collection de porcelaine de Spode, par exemple...

— Je veux la vendre contre du liquide, coupa Elliot, et bon Dieu, ne m'appellez pas mon petit Donny !

— Excusez-moi. Du liquide ? (Kendrick fit la grimace, ressemblant d'un coup à un dauphin qui vient d'avaler un hameçon.) Ah, voilà qui pose un problème. Si vous aviez voulu l'échanger contre quelque chose d'autre, j'aurais pu vous faire une

proposition intéressante, mais si vous voulez de l'argent...

— Combien ?

— Il faudrait d'abord que je revoie la collection, bien entendu. Les gens sont si maladroits... il pourrait y avoir des pièces abîmées, mais si tout est en parfaite condition — comme je vous l'ai vendue — je pourrais sans doute vous offrir... disons, six mille. Oui, je pourrais aller jusqu'à six mille parce que vous êtes un ami.

Elliot sentit le sang lui monter à la tête.

— Mais qu'est-ce qui vous prend, bon Dieu ? Vous m'avez soulagé de vingt-cinq mille six cents dollars !

Kendrick leva ses mains boudinées et les laissa retomber en un geste de désespoir sur ses genoux grassouillets.

— Mais ça remonte à quatre ans, cher Don. Les prix ont baissé, surtout pour le jade. Les gens ne collectionnent plus de jades. De la porcelaine de qualité, oui : Spode... Wedgewood... ça a une valeur marchande, mais pas le jade, pas en ce moment. (Il parut hésiter un instant avant de poursuivre :) Mais si vous voulez vraiment de l'argent et vite et parce que vous êtes mon ami, je veux bien prendre un risque et vous donner dix. Mais c'est vraiment le maximum et je le regretterai peut-être.

Elliott secoua la tête.

— Non. Je vais essayer à Miami. Il y a là-bas un ou deux marchands qui pourraient offrir davantage. Très bien, Claude... n'en parlons plus.

— Vous ne pensez pas à Morris Hervey et Winston Ackland, n'est-ce pas, chéri ? demanda Kendrick avec un sourire apitoyé. Ne traitez pas avec eux. Ce sont des gens épouvantables, et en plus, des

jades, ils ne savent plus où les mettre. J'ai eu affaire à eux il y a trois mois, juste avant que le marché du jade s'écroule. Ils vous offriraient quatre mille dollars.

Elliot se sentait aux abois. Il lui fallait de l'argent. Dix mille dollars, c'était mieux que rien. La collection de jades ne présentait plus aucun intérêt pour lui maintenant. En fait, elle l'encombrait.

— Il y a tous les autres trucs que vous m'avez vendus, Claude, dit-il. Je ne veux rien garder. Pour le moment, je veux de l'argent. Si vous repreniez le tout ?

Kendrick se leva et se dirigea vers une armoire à liqueurs, un meuble magnifique incrusté de nacre et d'écaïlle. Il servit deux whiskies bien tassés, y ajouta de la glace prise dans un réfrigérateur encastré dans le mur et posa un des verres près d'Elliot. Puis il se rassit et observa Elliot avec une bienveillance qui paraissait sincère.

— Pourquoi ne pas vous confier à moi, cher Don ? Les temps sont durs ? Vous avez des dettes ? Vous avez trop bien vécu ? On vous talonne ?

Elliot réagit comme s'il venait de recevoir un coup de fouet.

— Ça ne vous regarde pas, bon Dieu, et je n'en veux pas, de votre whisky ! Je suis ici pour parler affaires... parlons donc affaires !

— Je suis votre ami, répliqua Kendrick avec douceur. Ne l'oubliez pas, je vous en prie. Ce que vous pourriez me dire resterait entre nous. Je pourrais vous aider, chéri, mais naturellement, j'estime que j'ai le droit de savoir où en est votre situation.

Son ton calme et son regard assuré firent soudain comprendre à Elliot qu'en ce moment même, il

n'avait pas d'amis. Si ce gros pédé affligé d'une perruque ridicule était sincère, il aurait été fou de repousser son aide.

Après avoir hésité un moment, il déclara :

— D'accord, Claude, je vais vous expliquer. Le fait est que je suis fauché et couvert de dettes. Cette foutue Rolls n'est même pas payée. Je ne possède vraiment que ce que vous m'avez vendu.

Kendrick but une gorgée de whisky.

— Rien en vue ?

— Non. Comme vedette de cinéma, je suis liquidé. Je n'ai aucun talent. Non... franchement, je n'ai rien en vue.

— Il ne faut pas considérer la situation sous son jour le plus sombre, fit Kendrick en caressant son gros nez. Je ne perdrai pas mon temps à vous dire à quel point je suis désolé pour vous, bien que je le sois. Vos perspectives d'avenir étaient brillantes, mais vous avez joué de malheur. Nous pouvons tous connaître des revers. Mais au moins, contrairement à bien des gens qui jouent de malchance, vous avez jusqu'à présent menée joyeuse vie. Ce qu'il vous faut, c'est une aide immédiate. Je pourrais envoyer Louis chez vous dresser un inventaire de vos collections. Il y a déjà un moment que vous ne m'avez rien acheté et j'ai un peu oublié ce que vous aviez.

Elliot acquiesça d'un signe de tête.

— D'accord, mais je ne veux pas que Louis aille raconter ça partout. Si le bruit court que j'ai des problèmes, tous mes créanciers me tomberont dessus. Il me faut un bon paquet de fric d'ici la fin du mois... disons trois semaines.

— Qu'entendez-vous par un gros paquet ?

— Pour parler franc, j'ai besoin d'au moins cent

cinquante mille dollars. Sinon, je suis en faillite et alors, plus personne ne touchera quoi que ce soit.

Kendrick fit la moue.

— Ça fait une belle somme, en effet, mais ne désespérez pas. Voyons d'abord ce qu'on peut faire. Louis passera chez vous demain à dix heures. Quand il aura fait un inventaire, nous aurons un nouvel entretien.

— Il y a le Chagall que vous m'avez refilé. Il doit valoir un prix considérable.

Kendrick prit un air affligé.

— Ce n'est pas un tableau de tout premier ordre, si je me souviens bien. A cette époque, les gens étaient fous de Chagall, mais bien entendu, il a une certaine valeur. Faites-moi confiance. Je ferai de mon mieux pour vous être utile.

Elliot se leva. Il n'avait guère d'espoir. Il sentait d'instinct que, dans l'affaire qu'il risquait de conclure, il y laisserait des plumes alors que cette grosse tante se remplirait les poches.

— D'accord, Claude, à vous de jouer, alors.

— D'accord. (Kendrick caressa un instant sa joue rasée de près avant de reprendre la parole d'un ton négligent.) Vous connaissez Paul Larrimore, je crois ?

Surpris, Elliot le dévisagea.

— Je le connais... Pourquoi ?

— Un homme difficile à aborder, reprit Kendrick d'un air navré. Il vit en reclus, n'est-ce pas ?

— Il ne sort pas beaucoup, si c'est ce que vous voulez dire. Je ne le considère pas comme un reclus. Pourquoi parler de lui ?

— Vous êtes assez amis, ai-je cru comprendre.

— Je suppose, oui. De quoi s'agit-il donc ?

— J'aimerais énormément le contacter, mais il

refuse de me voir. Je trouve ça un peu grossier de sa part et je me demandais si vous ne pourriez pas m'introduire auprès de lui.

— Larrimore est bizarre, répondit Elliot qui secoua la tête. Il n'est pas très liant. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Une histoire de timbres, fit Kendrick en souriant. Je songeais à me lancer dans le commerce des timbres rares. Larrimore est un des plus grands philatélistes du monde. Je serais très heureux de l'avoir comme conseiller.

Elliot le regarda fixement comme s'il n'en croyait pas ses oreilles.

— Larrimore ? Votre conseiller ? Mais enfin, Claude, vous êtes dingue ! Il n'y a pas le moindre espoir...

— C'est à ce point ? (Kendrick secoua tristement la tête.) Enfin, vous devez savoir ce que vous dites. (Un silence s'ensuivit.) Au fait, comment êtes-vous devenu ami avec Larrimore ?

— Outre sa manie de collectionner les timbres, il joue au golf. Pas très bien, mais comme la plupart des joueurs médiocres, il adore ça. Il vient au club une fois par semaine et je jouais avec lui de temps en temps. Il faisait des moulinets terribles et comme je l'ai guéri de cette fâcheuse habitude, on est devenus très amis. Mais je ne le vois plus maintenant. Fini pour moi le golf, avec ma patte folle.

— Comme c'est curieux. Des moulinets, vous dites ? Les choses arrivent de si curieuse façon. (Kendrick liquida son whisky.) Même si vous ne l'avez pas vu récemment, vous pourriez quand même passer chez lui ?

— Ecoutez, Claude, je vous dis de ne plus y songer, répondit Elliot avec impatience. Larrimore

refuserait de vous aider. (Il se dirigea vers la porte.)
Louis vient donc demain à dix heures ?

— Oui. (Kendrick sourit.) Ne vous faites pas trop de bile, chéri. Il fait toujours plus sombre juste avant l'aurore.

— J'ai l'impression d'avoir déjà entendu ça quelque part, répliqua Elliot et il sortit.

*

— J'espère, monsieur Campbell, déclara Barney, que vous admirez la façon dont je noue tous les fils de *mon histoire*, comme si je tissais un tapis. C'est seulement parce que je fais des fautes d'orthographe et que mon écriture est plutôt moche que je n'exerce pas le même racket que vous. La technique, je la possède, mais le reste, évidemment...

Je lui répondis que nous ne pouvions pas tous aspirer à atteindre des sommets et lui demandai s'il voulait un autre hamburger.

— C'est peut-être pas une mauvaise idée, répondit Barney qui, d'un mouvement de sourcils, fit signe à Sam. En nourrissant le corps, on nourrit l'esprit, pas vrai ?

Je répondis que c'était un fait reconnu.

— Alors voyons un peu... j'ai maintenant mis en scène Joey, Cindy, Vin, Elliot et Kendrick. Le moment est venu de les faire se rencontrer et je vais, pour ce faire, procéder pas à pas. (Barney attendit que Sam ait apporté son hamburger, l'examina et eut un hochement de tête approuvateur avant de poursuivre :) Joey ne pouvait s'offrir le luxe de laisser Cindy traîner à la maison à faire les yeux doux à Vin puisqu'il savait Vin fauché. Comme le vieux était lui-même toujours à court d'argent, il envoya

Cindy opérer dans les magasins le matin et non pas l'après-midi et il alla de son côté travailler dans les autobus, laissant Vin à la maison en train de rêver au Grand Coup.

Alors que Cindy descendait par hasard la rue principale pour se rendre dans un magasin, elle remarqua la Rolls d'Elliot garée le long du trottoir. A la vue de cette voiture, elle s'arrêta net. La plupart des badauds s'attardaient un moment à contempler le véhicule, mais Cindy, elle, était hypnotisée. C'était la bagnole de ses rêves et elle était plantée là, à dévorer la Rolls des yeux, en T-shirt blanc et pantalon moulant comme un gant lorsqu'Elliot sortit de la galerie de Kendrick.

Ce qui attira l'œil d'Elliot en premier, ce furent les longues jambes fuselées de Cindy, puis son petit derrière rond, et enfin ses nichons. Ces trois attributs féminins exerçaient une grande fascination sur Elliot et du coup, il oublia momentanément ses ennuis et même son pied artificiel. Voyant Cindy en admiration devant sa voiture, il s'approcha d'elle et, de sa voix de jeune premier qui faisait passer des frissons dans le dos de ses admiratrices, il déclara :

— Elle est aussi belle que vous, n'est-ce pas ?

Cindy, gênée, pivota sur elle-même, puis éclata de rire.

— Beaucoup plus belle ! Mince ! Quelle merveilleuse bagnole !

C'est alors seulement qu'elle reconnut Elliot.

Cindy était une fan d'Elliot. Lorsqu'elle était plus jeune, elle avait adoré Errol Flynn. A la mort de l'acteur, elle reporta son admiration sur Elliot. Se trouver si près de son idole lui fit complètement perdre les pédales. Elle joignit les mains en le fixant d'un regard éperdu ; elle avait tout l'air d'un croise-

ment entre une brebis et une vache quand elle s'écria :

— C'est Don Elliot !

Depuis longtemps, Elliot n'avait pas vu chez une fille cet œil larmoyant et il y fut sensible.

— Bonjour, dit-il en la gratifiant de ce sourire enjôleur dont il ne s'était pas servi depuis son accident. Vous me connaissez, mais je ne vous connais pas. Qui êtes-vous ?

Cindy se ressaisit.

— Une fille sans importance, monsieur Elliot. Je passais simplement, j'ai vu cette merveilleuse voiture, je me suis arrêtée et vous êtes arrivé.

— C'est la mienne, dit Elliot et, pour la première fois, il ne regretta pas d'avoir contracté une dette aussi monstrueuse. Vous voulez faire un tour ?

— Vous plaisantez, monsieur Elliot, sûrement !

Elliot se mit à rire, ouvrit la portière et lui fit signe de monter.

Une expression de ravissement sur le visage, Cindy s'installa à la place du passager, les mains serrées contre sa poitrine. Elliot démarra, roulant lentement au milieu d'une circulation intense, sans dire un mot. Un rapide coup d'œil au visage de cette fille l'avait incité à la laisser tranquille, à la laisser vivre son rêve et s'abandonner au mouvement silencieux de la Rolls. Une fois sur Seaview Boulevard où les voitures étaient moins nombreuses, il accéléra légèrement et se dirigea vers les collines. Il conduisit à une allure moyenne jusqu'à ce qu'il ait atteint une longue étendue de route déserte. Il écrasa alors le champignon pour que Cindy fasse l'expérience de cette brusque envolée, de ce pouvoir silencieux qui les emportait maintenant à plus de cent cinquante à l'heure. Comme la route arrivait à

la jonction de l'autoroute pour Miami, il ralentit et se gara sur le bas-côté.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda-t-il. Vous avez peut-être envie de la conduire avant de vous décider ?

Cindy le regarda sans comprendre, encore un peu hébétée par la vitesse.

— Me décider ? A quel sujet ?

— Vous n'avez pas l'intention de l'acheter ? demanda Elliot avec un sourire. Il s'agissait bien d'un essai, pas vrai ?

— Ah oui ? (Elle poussa un grand soupir.) Je voudrais bien. Je souhaiterais avoir l'argent. Je voudrais bien qu'elle soit à moi.

Il y avait quelque chose chez Cindy qui séduisit Elliot. Il était tellement habitué aux filles blasées, qui savaient tout et ne songeaient qu'à sauter dans son lit, que Cindy lui fit une forte impression.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il en allumant une cigarette.

Voilà bien une chose que Cindy n'avait pas l'intention de lui dire.

— Cindy Luck, répondit-elle. Autant dire n'importe qui... juste une fille qui se débrouille.

— Et comment vous débrouillez-vous ?

— Oh... un bureau... une machine à écrire... et moi..., enfin vous voyez.

— Cindy... c'est un joli nom. Vous avez de la chance ?

— Oh oui ! D'être dans cette voiture ? Et comment !

Il éclata de rire.

— Vous avez vu certains de mes films ?

— Je les ai tous vus ! Ils sont comme vous... merveilleux !

Pas d'enthousiasme de commande en l'occurrence, pensa Elliot. Cela venait du cœur.

— Vous êtes en vacances ?

— C'est ça.

— Toute seule ?

— Je suis avec mon père.

Elliot consulta son bracelet-montre.

— J'ai faim. Vous voulez déjeuner avec moi ou bien est-ce que votre père vous attend ?

Joey et Vin, bien entendu, l'attendaient, mais elle n'hésita pas. Il y avait un poulet froid dans le réfrigérateur et ils pouvaient bien se débrouiller sans elle.

— J'en serais ravie.

Il l'emmena à sa villa.

*

Barney attaqua le deuxième étage de son hamburger.

— Je veux faire progresser mon histoire, monsieur Campbell, dit-il, la bouche pleine. Il y a des épisodes que je peux sauter, mais d'autres sont indispensables... pour que vous compreniez bien l'atmosphère. Alors ne vous imaginez surtout pas que je parle pour le plaisir.

Je lui affirmai que j'étais tout ouïe.

— Eh bien, la villa d'Elliot produisit un effet foudroyant sur Cindy. Elle n'arrivait pas à croire qu'on puisse vivre dans un tel luxe. Ils déjeunèrent sur la terrasse dominant la mer et le port, et bordée de plates-bandes de buissons en fleur et d'orchidées. Le repas fut aussi impeccable que le service : crevettes, saupoudrées de poivre et servies chaudes, filets de sole normande et une coupe de fruits. Le

tout arrosé de champagne qui fit légèrement tourner la tête à Cindy.

Comme elle semblait fascinée par les splendeurs qu'elle découvrait, Elliot lui fit visiter toute la villa. Elle marchait à son côté, les mains jointes, les yeux ronds, le souffle court et irrégulier. Tout ce qu'elle voyait la plongeait dans le ravissement.

Quand il la ramena enfin au living-room, elle trouva les mots les plus gentils qu'on lui eût jamais dits.

— C'est la plus merveilleuse maison que j'aie jamais vue, déclara-t-elle, et vous la méritez bien, parce que vous avez apporté tant de bonheur et de plaisir à tant de gens.

Elliot, qui la regardait et appréciait sa beauté, sentit monter en lui une bouffée de désir comme il n'en avait pas éprouvé depuis des mois. Il avait envie de l'emmener dans sa chambre à coucher, de la déshabiller avec douceur, de l'étendre sur son lit. Il voulait la posséder comme lui seul savait posséder une femme, lentement, savamment, jusqu'à la jouissance finale.

Pendant un bref instant, il eut la certitude qu'elle se donnerait à lui, puis il se rappela avec amertume son pied artificiel et son désir l'abandonna.

Et alors qu'il la regardait encore, une douleur lancinante se réveilla dans ce pied qui n'était plus que cendres dans la chaudière d'une clinique de luxe.

Tout ce qu'il voulait à présent, c'était se débarrasser de Cindy. Il venait de passer quelques heures délicieuses, mais il souffrait de nouveau et avait en outre retrouvé tous ses soucis.

— Votre père doit se demander où vous êtes, dit-

il d'une voix soudain sèche. Je vais vous faire raccompagner.

Surprise par le brusque changement qui s'était opéré en lui et légèrement déçue, Cindy commença à le remercier, mais d'un geste, il coupa court.

— J'ai été très heureux de vous recevoir, dit-il. Toyo va arriver dans un instant... Excusez-moi, je vous prie, j'ai des choses à faire. Au revoir.

Et il la planta là. Les trois heures qu'elle avait passées avec lui étaient soudain gâchées par la brusquerie avec laquelle il la renvoyait. Elle avait l'impression d'avoir reçu une douche froide.

Le chauffeur japonais la ramena à Seaview Boulevard sur l'Alfa. Elle refusa de se laisser reconduire jusqu'au bungalow. Elle éprouvait également un certain dépit à ne pas être reconduite dans la Rolls. Elle n'arrivait pas à comprendre ce qui s'était passé ; elle savait seulement qu'il s'était passé quelque chose.

Barney sirota sa bière un instant, puis délogea du bout du doigt un filament de viande qui s'était coincé entre deux dents.

— Elle retrouva Vin dans le jardin. Joey était parti travailler dans les autobus.

— D'où viens-tu, bon Dieu ? lui demanda Vin. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Cindy le lui dit. Et tandis qu'elle parlait, décrivant la Rolls et la villa, une idée germa soudain dans la cervelle de Vin.

— Il doit être plein aux as, ce mec, fit-il.

— Sûrement. C'est une grande vedette de cinéma. Ça doit être merveilleux d'avoir tout cet argent et de vivre comme ça, non ? (Cindy poussa un soupir.) Et cette Rolls !

— Tu parles ! (Les yeux de Vin s'étrécirent.) Je me demande combien il vaut.

— Des millions, sûrement. Il faut être millionnaire pour pouvoir vivre comme ça.

— Tu dois le revoir ?

— Non... Il est devenu très bizarre brusquement...

Et Cindy raconta à Vin comment elle et Elliot s'étaient séparés.

— La plupart des vedettes de cinéma sont cinglées, décréta Vin. Il a pas essayé de te faire du gringue ?

Cindy rougit.

— Non, bien sûr !

— Il est pas normal, alors, fit Vin. Pourquoi, dans ce cas, il t'a offert une balade et un repas ?

— Tous les hommes ne sont pas comme toi, rétorqua sèchement Cindy et elle entra dans le bungalow.

Joey rentra du boulot un peu après cinq heures. Comme il n'avait pas obtenu de bien bons résultats, il était inquiet. Il avait fauché cinq portefeuilles qui lui avaient rapportés en tout quarante dollars.

— Où est Cindy ? demanda-t-il en s'asseyant sur une chaise de jardin à côté de Vin. (Il enleva son chapeau et s'épongea le front.) Elle a ramassé quelque chose ? Je n'ai fait que quarante dollars.

— Elle est en train de se laver les cheveux, je crois, déclara Vin. Oui, elle a quelque chose, Joey ! Je crois même que c'est le gros coup !

Joey se raidit et le regarda fixement.

— Le gros coup ? Comment ça ?

— Tu te rappelles que je voulais trouver un boulot qui me rapporte cinquante mille tickets pour qu'on puisse partir d'ici, acheter un bungalow sur la

côte où on s'installerait tous les trois, et moi j'épouserai Cindy ?

Joey observait Vin d'un regard inquiet.

— Oui... mais c'était histoire de parler, pas vrai ?

— Eh bien, on va ramasser cinquante mille tickets, tous les trois, poursuivit Vin, les yeux étincelants. Ça sera pas plus difficile que de faucher un sou dans la sébille d'un aveugle !

— Mais comment ? demanda Joey dont le cœur s'était mis à cogner dans sa poitrine.

Cinquante mille dollars ! pensa-t-il. La grosse affaire, en effet... une combine qu'il avait toujours pris soin d'éviter.

— Du calme et écoute-moi, dit Vin. (Il lui raconta alors la rencontre de Cindy et de Don Elliot.) Tu te rappelles qui c'est ? Une super vedette, il y a pas si longtemps. Cindy prétend qu'il est bourré de pognon. Il a une Rolls. Rien que ça, ça a dû lui coûter 30 000 dollars. Sa villa est pleine de trucs superbes.

Joey passa la langue sur ses lèvres sèches.

— Tu comptes faire une descente chez lui ?

— Dis pas de conneries ! répliqua sèchement Vin. Qui me prendrait la camelote ? D'ailleurs, il me faudrait un camion pour déménager tout ça. Non, Joey, on va piquer le gars et on va lui demander une rançon.

Joey faillit en tomber de sa chaise.

— Oh non ! Un kidnapping, ça peut te valoir la chambre à gaz ! (Joey avait les yeux ronds de terreur.) Pas moi... ni Cindy ! Le kidnapping, pas question !

— Mais ça ne serait même pas un kidnapping, rétorqua Vin avec impatience. On capture ce gars et on lui dit qu'on veut cinquante mille tickets. Qu'est-

ce que c'est, pour lui, cinquante mille?... Une misère! On le garde jusqu'à ce qu'il ait payé. Personne ne saura même que c'est nous qui l'avons. T'en fais pas, j'ai tout combiné.

— Non! (Joey se leva. Il était dans un tel état d'agitation qu'il se mit à trembler.) Je me fiche de ce que tu peux dire. Je ne marche pas!

Vin le dévisagea un moment d'un regard méprisant, puis haussa les épaules.

— Très bien, Joey, si c'est comme ça que tu le prends. On peut très bien se débrouiller sans toi. Je peux même réussir sans Cindy. Quand j'aurai le fric, Cindy et moi on te plaquera. C'est aussi simple que ça.

— Cindy ne marchera pas non plus dans cette combine! Elle refusera!

— Tiens, la voilà. Demandons-lui, dit Vin alors que Cindy traversait la petite pelouse pour les rejoindre.

— Me demander quoi? s'enquit-elle. Qu'est-ce qu'il y a, papa? Tu as l'air dans tous tes états.

— Il veut kidnapper l'acteur de cinéma! s'écria Joey. Il est fou! Je lui ai dit que tu ne marcherais pas!

Cindy tourna vivement la tête du côté de Vin.

— Le kidnapper? Oh, Vin!

— Et alors? (Vin tendit devant lui ses longues jambes.) On lui fera pas de mal. Il est plein aux as, ce mec. On veut simplement le garder ici sous clef jusqu'à ce qu'il crache cinquante mille dollars. Simple comme bonjour. Et une fois qu'on aura le fric, on partira tous les trois; toi et moi, on se mariera et on pourra passer trois ans ou plus à se la couler douce. Qu'est-ce que tu en dis, bébé? Tu es avec moi?

Cindy regarda fixement Vin, puis Joey, et reporta enfin son regard sur Vin.

— Mais tu es devenu fou, Vin, dit-elle. Non... je refuse.

— Je ne vois pas où est la folie, insista Vin, essayant de contrôler son impatience. Tu dis toi-même que ce gars est bourré de fric. Bon, alors cinquante mille dollars, qu'est-ce que c'est pour lui ? Il paiera, ça ne fait pas un pli. Tu nous imagines, tous les trois, à la tête de cinquante mille dollars !

Cindy hésita. Si Elliot ne l'avait pas envoyée promener comme il l'avait fait, elle n'aurait pas hésité, mais songeant en effet à ce que représentaient cinquante mille dollars pour eux, elle se sentait faiblir.

— Mais s'il refuse de payer ?

Joey se raidit.

— Cindy ! Ecoute-moi...

Puis il se tut, en voyant qu'elle ne l'écoutait pas.

— Tu veux m'épouser, oui ou non ? demanda Vin. Tu veux t'amuser un peu ? De cette façon, on pourrait faire tout ce qu'on veut. Allez, Cindy, dis-moi que tu vas m'aider.

Cindy en avait assez de la vie qu'elle menait avec Joey. Elle ne s'était jamais plainte, mais cette petite existence étriquée lui était devenue insupportable depuis qu'elle avait rencontré Vin. Elle réfléchit de nouveau à tout ce que cet argent pourrait signifier pour eux et elle se décida alors.

— D'accord, Vin. Je t'aiderai.

Vin tourna la tête vers Joey.

— Il semble qu'on ait la majorité, Joey. Tu veux être dans le coup ou bien est-ce qu'on se sépare ?

— Cindy... (Joey posa une main sur le bras de sa fille.) Un kidnapping, c'est dangereux. On aura les

fédés après nous. On pourrait être condamnés à perpète. On pourrait même passer à la chambre à gaz. Ne fais pas ça, mon petit.

— Cinquante mille tickets, déclara doucement Vin. Fini le mégotage. Plus besoin de prendre des risques dans les self-services. Une jolie petite maison... et moi ; mais fais comme tu voudras, Cindy. Je ferai le coup avec toi et Joey ou tout seul... à ton bon cœur.

— Je t'ai dit que j'en étais, Vin, répliqua Cindy calmement.

Vin jeta un coup d'œil à Joey.

— Tu changes d'avis ou on se sépare ?

— Tu crois vraiment que ça peut marcher ? demanda Joey d'une voix éteinte.

— Tu me prends pour un dingue ? Naturellement, ça va marcher !

Joey hésita. A l'expression obstinée qu'il lisait sur les traits de Cindy, il savait qu'il n'arriverait pas à la dissuader. Et il savait aussi que sa seule chance de ne pas perdre Cindy, c'était de se plier aux volontés de Vin.

— D'accord, Vin, dit-il enfin... j'en suis.

CHAPITRE III

Le lendemain matin, me raconta Barney, Elliot, assis au soleil dans son patio, attendait avec impatience que Louis de Marney ait terminé l'inventaire de ses biens.

Louis vint enfin le rejoindre et Elliot, dissimulant sa hâte de connaître le verdict, lui offrit un verre.

— Pas question, merci. Pas d'alcool... pas de féculents. Je n'arriverais jamais à garder ma ligne si je me relâchais un seul instant. (Louis reluqua Elliot.) Vous pourtant, vous êtes dans une forme superbe.

Torse nu, Elliot, en pantalon, chaussettes et sandales, haussa les épaules. Il détestait porter des chaussettes, mais s'il n'en mettait pas, la vue de son pied en aluminium étincelant au soleil le déprimait.

— Ça va, oui. Asseyez-vous donc. (Il se tut un court instant.) Alors, quel est le verdict ?

— Vous possédez de très jolies choses, monsieur Elliot, déclara Louis en s'asseyant. Un peu spécialisées, mais très jolies.

— Je sais ce que j'ai, rétorqua Elliot avec impatience. Ce que je veux savoir, c'est ce que ça vaut.

— Oui, bien sûr. (Louis agita les mains.) Je ne peux pas vous donner de chiffre définitif, monsieur

Elliot. Vous comprendrez qu'il me faut consulter Claude, mais je dirais aux environs de soixante-quinze mille.

Elliot se raidit soudain et son visage s'empourpra. Il n'avait pas espéré de Louis qu'il se montre généreux, mais le chiffre proposé relevait du vol pur et simple.

— Vous plaisantez, non ? fit-il avec fureur. C'est moins d'un quart de la somme que j'ai payée à l'origine !

Louis avait l'air fort contrit.

— Ce prix vous paraît dérisoire, n'est-ce pas ? En ce moment, monsieur Elliot, les affaires sont extrêmement ralenties. Si vous pouviez attendre... (Il se mordilla la lèvre inférieure et fronça les sourcils, comme s'il réfléchissait intensément.) Claude accepterait peut-être de prendre les jades et le Chagall en dépôt et de les exposer dans la galerie. Peut-être obtiendriez-vous ainsi un meilleur prix, mais bien entendu, cela prendrait du temps.

— Ce serait nettement plus avantageux ?

— Je ne peux pas vous donner de réponse précise. Il faudrait que Claude fixe un chiffre.

— Et combien de temps devrais-je attendre... deux ou trois mois ?

Louis secoua la tête : on aurait juré qu'il était sur le point d'éclater en sanglots.

— Oh non, monsieur Elliot, ça pourrait prendre deux ans. Le jade, voyez-vous... je suis sûr que le jade reviendra à la mode et atteindra des prix élevés, mais pas avant un an ou deux.

Elliot abattit son poing fermé sur son genou.

— Je ne peux pas attendre tout ce temps-là ! Claude peut se le permettre, lui. Parlez-lui, Louis. Dites-lui qu'il peut avoir les jades et le Chagall, mais

qu'il me faut du liquide tout de suite et des prix corrects... pas cette offre minable de soixante-quinze mille dollars.

Louis examina ses ongles admirablement manucurés.

— D'accord, je lui parlerai, bien sûr. (Un court silence s'ensuivit.) Claude m'a en effet prévenu que vous vous vouliez de l'argent rapidement, monsieur Elliot. Tout ceci reste strictement entre vous, Claude et moi-même. Nous pourrions vous faire une proposition intéressante, puisque vous avez tellement besoin d'argent. Une somme assez rondelette, dans les deux cent mille dollars. Plus, évidemment, les soixante-quinze mille que nous vous donnerions pour vos objets, ce qui en tout vous faciliterait grandement l'existence.

Elliot le dévisagea.

— Deux cent mille ? (Il se redressa sur son fauteuil.) Et c'est quoi, cette proposition intéressante ?

— Vous êtes un ami de M. Larrimore, le philatéliste ?

Les yeux d'Elliot s'étrécirent.

— Cette proposition a quelque chose à voir avec Larrimore ?

Les petits yeux de Louis s'attardèrent un instant sur Elliot, puis se détournèrent.

— En effet.

— Claude et moi avons déjà parlé de Larrimore. Je lui ai dit que c'était sans espoir.

— Claude a beaucoup réfléchi depuis l'entretien que vous avez eu tous les deux, déclara Louis avec toute la circonspection d'un homme s'aventurant sur une mince pellicule de glace. Il est prêt à vous offrir deux cent mille dollars si vous voulez bien coopérer.

Elliot respira à fond. Il pensait à ce que cette somme représentait pour lui dans sa situation.

— Coopérer ? Ecoutez, Louis, cessez donc de parler comme un politicien, bon sang, et expliquez-moi où vous voulez en venir.

— M. Larrimore possède des timbres russes d'une grande valeur, dit Louis qui s'était remis à examiner ses ongles. Claude a un client qui veut les acquérir. Nous avons déjà écrit à M. Larrimore pour lui proposer d'acheter ces timbres, mais il n'a même pas répondu à nos lettres. Si vous pouviez nous obtenir ces timbres, Claude vous verserait une commission de deux cent mille dollars.

— Bonté divine ! Combien valent-ils donc ?

— Pour vous ou pour moi... pas grand-chose, mais beaucoup pour un collectionneur avisé.

— Combien ?

— Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'entrer dans ce genre de détails, monsieur Elliot, répondit Louis avec un sourire ambigu. Le problème dont nous discutons, c'est que ces timbres, si vous pouviez nous les procurer, vous rapporteraient deux cent mille dollars.

Elliot se pencha de nouveau en arrière dans son fauteuil. C'était peut-être une façon de régler ses difficultés actuelles, songeait-il, mais comment arriverait-il à persuader Larrimore de vendre ?

— Si je dois en parler à Larrimore, dit-il, il faut bien que j'aie un chiffre à lui proposer. C'est évident, non ? Il faut que je lui dise quelle somme vous êtes prêts à payer. Sinon, comment puis-je le convaincre de vendre ?

Louis passa les doigts dans sa chevelure noire.

— Je ne pense pas que vous obtiendrez jamais l'accord de Larrimore, quelle que soit la somme que

vous proposez. Notre client lui a déjà écrit et il refuse de vendre. Non, contacter M. Larrimore ne pourrait conduire qu'à un désastre.

Elliot fronça les sourcils.

— Où voulez-vous en venir exactement ?

De nouveau, Louis examinait ses ongles comme s'il trouvait ce spectacle fascinant.

— Nous pensions que puisque vous êtes un ami de M. Larrimore et avez accès à sa maison, vous pourriez peut-être trouver un moyen de vous procurer ces timbres. Auquel cas, nous vous verserions immédiatement deux cent mille dollars. (Louis se leva alors qu'Elliot le dévisageait avec stupeur, n'en croyant pas ses oreilles manifestement.) Et, bien entendu, personne ne poserait la moindre question.

Elliot demeura un long moment immobile, puis demanda d'une voix grinçante :

— Insinuez-vous que je devrais voler ces timbres pour Claude ?

Louis agita les mains, sans regarder Elliot.

— Nous n'insinuons rien du tout, monsieur Elliot. Vous avez la possibilité de vous procurer ces timbres — par quel procédé, cela ne nous regarde pas — nous les accepterons de votre main sans poser la moindre question et nous vous donnerons deux cent mille dollars.

Elliot se leva. En voyant l'expression de son regard, Louis recula précipitamment d'un pas.

— Sortez ! (Devant la colère de l'acteur, Louis continua à battre en retraite.) Dites à Claude que je ne traite pas avec des escrocs ! Je trouverai quelqu'un d'autre à qui vendre mes affaires ! Dites-lui que je ne veux plus jamais le revoir !

Louis eut un haussement d'épaules résigné.

— Je l'avais bien prévenu que vous ne seriez

probablement pas d'accord, mais Claude est d'un tel optimisme... Sans rancune, monsieur Elliot. Et bien entendu, la proposition reste valable au cas où vous changeriez d'avis.

— Sortez d'ici !

Louis poussa un soupir, puis se détournant, s'engagea le long de l'allée conduisant au parking. Il regagna la galerie et alla directement trouver Claude.

— Ce salopard ne veut rien savoir, dit-il en refermant la porte. Il t'a traité d'escroc et a dit qu'il ne voulait jamais plus te revoir. Je t'avais prévenu, Claude. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

Kendrick enleva sa perruque et la posa sur le bureau, tout en réfléchissant.

— C'était un risque à courir et rien ne prouve d'ailleurs que ce soit fichu. Je vais m'arranger pour faire un peu pression sur ce cher Don. (L'air songeur, il ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit un carnet d'adresses relié en cuir.) A ton avis, quel est le plus gros créancier d'Elliot ?

— Luce & Fremlin, répondit Louis sans hésiter. Il a couvert de bijoux toutes les traînées avec qui il a couché. La dernière a eu une bague ornée de diamants et de rubis qui a dû coûter une fortune.

Kendrick consulta son livre, puis appela Luce & Fremlin, les plus grands joailliers de la ville.

Il demanda qu'on lui passe M. Fremlin, le plus jeune des associés de la firme et homosexuel jusqu'à la racine des cheveux.

— Sydney, mon bel hibiscus, ici ton dévoué Claude... Comment je vais ? Oh, pas mal, j'essaie de joindre les deux bouts. (Il eut un petit gloussement.) Et toi ? ah, tant mieux. (Une pause.) Dis-moi, Sydney, un petit mot confidentiel. Je ne sais pas si

Don Elliot vous doit quelque chose... Oui, l'ancienne vedette de cinéma. Ah oui, justement ? C'est bien ce que je pensais. Je m'inquiète à son sujet. Il me doit de l'argent, à moi aussi. J'ai envoyé Louis le voir ce matin. Tu sais que je suis toujours plein de tact. Louis a essayé d'obtenir un chèque de lui, mais Elliot s'est montré fort désagréable. Nous avons bien l'impression qu'il n'est pas en mesure de payer. C'est navrant, n'est-ce pas ? Evidemment, ce pauvre garçon est maintenant bien handicapé avec un pied en moins et sans travail, mais je pensais quand même qu'il était solvable. Il vous doit beaucoup ? (Claude écouta un instant, puis haussa les sourcils et laissa échapper un long sifflement.) Mon pauvre chéri ! Cinquante mille ? Mais c'est énorme ! J'y suis de ma poche de cinq mille seulement. (Il prêta encore l'oreille.) Eh bien, à ta place, je ferais vite. Je crois qu'il ne vous rapportera plus grand-chose maintenant. Il n'a pas eu de fille depuis son accident. C'est bien triste, vraiment. J'ai pensé qu'il valait mieux te mettre en garde... D'accord, à un de ces jours. Au revoir.

Comme il raccrochait, Louis déclara :

— Voilà qui devrait donner des résultats.

— Pauvre Sydney... un peu idiot, mais je l'aime bien. Voyons, ne perdons pas de temps. Les notes d'Elliot chez son marchand de gnôle, son traiteur et son tailleur doivent être impressionnantes. (Kendrick remit sa perruque en place.) Un mot glissé à l'oreille de ces petits chéris serait peut-être un acte charitable...

Et de nouveau, il décrocha le téléphone.

*

Toyo, le chauffeur d'Elliot, alla chercher Winston Ackland à l'aéroport de Paradise City et l'amena à la villa d'Elliot. Ackland était arrivé dans son avion léger personnel, venant de Miami à la demande pressante d'Elliot.

Petit, gras et débordant d'énergie, Ackland était un des plus éminents experts en antiquités et objets d'art de Miami et il était toujours à la recherche d'une bonne occasion. Lorsque Elliot lui avait annoncé qu'il avait un Chagall à vendre, ainsi qu'une collection de jades, Ackland avait répondu qu'il passerait l'après-midi même.

Elliot l'observait pendant qu'il examinait le Chagall. Le visage empâté d'Ackland était vide de toute expression. Le marchand se détourna enfin du tableau.

— Ça pourrait être un Emile Houry, mais en tout cas pas un Chagall, dit-il. Un faux habile. J'espère que vous ne l'avez pas payé trop cher, monsieur Elliot.

— Cent mille, répondit Elliot d'une voix enrouée. Vous êtes sûr que c'est un faux ?

— On ne peut jamais être absolument sûr, mais c'est en tout cas mon opinion, répondit Ackland d'un ton tranquille. Je suppose que c'est Kendrick qui vous l'a vendu ?

— Oui.

— Kendrick n'est pas aussi expert dans ce domaine qu'il se l'imagine, dit Ackland. On l'a peut-être fourré dedans. Les plus grands experts ont été trompés par Houry, mais il se trouve que je suis un spécialiste de Chagall et je suis sûr que cette toile n'est pas de lui... enfin, à peu près sûr.

Elliot sentit une sueur froide perler à son front.

— Et les jades... ne me dites pas qu'ils sont faux, eux aussi.

— Oh non. Vous avez là une très belle collection. Je vous en offre vingt mille.

— Pour le Chagall, vous pouvez me donner quelque chose ?

Ackland secoua la tête.

— Je ne suis pas preneur. C'est une toile qui ne peut qu'attirer des ennuis à un marchand.

— Et le reste ?

— Rien de bien sensationnel, mais si vous voulez vous débarrasser des tableaux, je vous en propose dix mille. Je suis désolé de vous offrir si peu, mais ces toiles n'ont qu'une valeur décorative.

Elliot, après un instant d'hésitation, haussa les épaules.

— Bon... Faites-moi un chèque de trente mille dollars et tout ça est à vous.

Ackland lui signa un chèque. Après son départ, Elliot réfléchit un moment. Claude ignorait peut-être, songea-t-il, que le Chagall était un faux. Il hésita longtemps, puis appela la galerie de Kendrick.

Ce fut Louis qui répondit.

— Passez-moi Claude, dit Elliot.

— C'est monsieur Elliot ?

— Oui.

— Un instant.

Kendrick vint au bout du fil.

— Si vous voulez le Chagall, il est à vous, déclara Elliot.

— Mon cher ami... quelle bonne surprise. D'après ce que m'avait dit Louis, je vous croyais fâché contre moi, dit Kendrick, dérouté par ce coup de fil.

— La question n'est pas là. Combien me donnez-

vous pour le Chagall avant que je le propose à Winston Ackland ?

— Ackland ! Ne faites pas ça, mon cher enfant ! Il vous donnerait des clopinettes ! Il vous dirait probablement que c'est un faux. Ackland est un type infect.

— Qu'est-ce que vous proposez ?

— Je préférerais prendre une commission, cher Don. Je pourrais vous obtenir...

— Je veux du liquide... tout de suite, vous vous rappelez ? Combien ?

— Trente mille.

— Je l'ai payé cent mille.

— Je sais, mais les temps sont durs.

— Je vous le laisse pour quarante-cinq ; payables rubis sur l'ongle.

— Quarante, mon cher enfant. C'est vraiment le maximum.

— Envoyez Louis avec un chèque et il pourra l'emmener, dit Elliot et il raccrocha.

— Ce pauvre cher crétin vient de nous vendre le Chagall pour quarante mille. Tu te rends compte ! Cette idiote de Mme Johnson meurt d'envie d'avoir un Chagall. Si je ne lui soutire pas cent mille dollars, je mange ma perruque !

— Fais attention, Claude, dit Louis. Elle pourrait le faire expertiser.

— Mais non, bien sûr, pas plus qu'Elliot ne l'a fait expertiser. (Kendrick se pencha en arrière, ses grosses joues plissées par un large sourire.) Ma parole leur tient lieu d'expertise.

*

A trois heures cet après-midi-là, Elliot disposait de soixante-dix mille dollars en liquide. Il avait

touché le chèque d'Ackland et celui de Kendrick dans une autre banque que la sienne. Il savait que s'il les présentait aux guichets de sa propre banque, on évoquerait le triste problème de son découvert.

Quand il boucla le fric dans un tiroir de son bureau, il eut l'impression qu'il venait d'obtenir un léger sursis. Il pouvait ainsi payer son personnel et dépenser le reste de l'argent pour vivre pendant quelques mois encore comme à l'accoutumée. Pour la première fois depuis des semaines, il se sentit détendu.

Là-dessus, la sonnerie du téléphone retentit.

Fronçant les sourcils, Elliot décrocha. C'était Larry Kaufman, le concessionnaire de Rolls Royce.

— Monsieur Elliot ? (La voix de Kaufman était sèche et hostile.) Je vous demande de régler la Rolls. Mon directeur réclame cet argent. Ça fait plus de deux mois maintenant que vous avez la voiture. Ils insistent pour qu'elle soit payée immédiatement.

Elliot hésita, mais un instant seulement. Il avait toujours l'Alfa qui, elle, était entièrement réglée, et il aurait fallu qu'il soit fou pour se démunir de trente mille dollars, même s'il raffolait de la Rolls. Il savait qu'il lui fallait maintenant se cramponner au peu d'argent dont il disposait.

— Vous pouvez la reprendre, Larry. J'ai changé d'avis. Je n'en veux plus.

— Vous n'en voulez plus ? s'écria Kaufman dont la voix avait monté de plusieurs tons.

— C'est bien ça.

— Mais je ne peux pas la reprendre comme ça... bon Dieu ! C'est une voiture d'occasion maintenant !

— Eh bien, reprenez-la comme voiture d'occasion. Qu'est-ce que vous en donnez ?

— Vous êtes vraiment décidé, monsieur Elliot ?

— Que m'offrez-vous ?

— Je vous proposerai un marché honnête, car je sais que je peux la revendre dès que je l'aurai récupérée. Supposons que vous me donniez trois mille dollars ?

— Vous trouvez ça honnête ?

— Parfaitement, et vous savez que ça l'est, monsieur Elliot.

— Bon, bon. Venez la chercher. Je vous prépare un chèque.

Elliot s'efforçait de prendre la chose à la légère, mais ça lui fit mal au cœur de voir Kaufman s'éloigner au volant de la Rolls, avec en plus un chèque de trois mille dollars dans sa poche. Elliot se demanda si le chèque n'allait pas être refusé. Il espérait que sa banque accepterait de l'honorer, malgré le découvert. De toute façon, ça valait le coup d'essayer.

Après le déjeuner, alors qu'il s'installait dans le patio pour y faire la sieste, il reçut un coup de fil du directeur de sa banque.

— Ecoutez, Don... Kaufman vient de passer à la banque et de présenter votre chèque de trois mille dollars. Je l'ai honoré parce que vous et moi sommes bons amis, mais c'est la dernière fois. Il faut absolument combler ce découvert. Fini, les chèques. Vous comprenez, Don ?

— Oui, oui, bien sûr... Je vais vendre quelques actions, répondit Elliot sans se démonter. J'aurai réglé tout ça d'ici la fin de la semaine.

Les vautours se rapprochent, songea-t-il. Enfin, il avait soixante-dix mille dollars en liquide dans un tiroir de son bureau, c'était déjà ça. Peut-être avait-il intérêt à monter dans son Alfa, à rouler jusqu'à

Hollywood et à s'installer dans un motel pendant une quinzaine de jours, laissant ses créanciers à leurs problèmes. Plus il y pensait, plus cette idée le tentait, mais décidément, c'était un mauvais jour pour lui. Au moment où il se levait avec l'intention d'aller faire ses bagages et de filer, son majordome apparut dans le patio.

— Il y a là un monsieur...

Un grand type au visage dur, un porte-documents sous le bras, contourna le majordome et s'approcha d'Elliot.

— Je m'appelle Stan Jarrold, monsieur Elliot, dit-il. J'ai reçu des instructions de Luce & Fremlin ainsi que de la maison Hancock & Ellison pour venir me faire régler en leurs noms deux dettes importantes. Je dois lancer une assignation qui sera présentée devant le tribunal à la fin du mois si je n'obtiens pas immédiatement un chèque certifié.

— Ah vraiment ? (Elliot se força à sourire. A la première assignation lancée, la meute de ses autres créanciers se déchaînerait.) Je dois combien ?

— Soixante et un mille dollars.

Ce chiffre plongea Elliot dans la consternation, mais son sourire ne vacilla pas pour autant.

— Tant que ça ? (Il savait qu'il ne pouvait se permettre d'être poursuivi.) Je vais vous donner du liquide.

Dix minutes plus tard, Jarrold s'en alla, son porte-documents bourré de billets. Quant au magot d'Elliot, il s'était brusquement réduit à neuf mille dollars.

Il alluma une cigarette et, étendu dans son fauteuil de jardin, réfléchit à son avenir qui paraissait plus sombre que jamais. Il savait que le bruit allait maintenant circuler qu'il réglait ses dettes. D'ici un

jour ou deux, tous ses autres créanciers viendraient frapper à sa porte. Le moment était venu de filer et vite. Il irait à Hollywood et quand ses neuf mille dollars seraient épuisés, il avalerait une sérieuse dose de somnifères pour avoir une dernière fois droit aux gros titres dans les journaux.

Il gagna sa chambre à coucher où il entreprit de faire ses bagages, choisissant les plus beaux complets de sa garde-robe, et il se rendait compte, ce faisant, qu'aucun des vêtements qu'il mettait dans sa valise n'avait été payé. Il ajouta en dernier lieu une bouteille de Scotch et une cartouche de cigarettes.

Il préleva ensuite trois cents dollars sur sa liasse qui diminuait et se mit à la recherche de son majordome qu'il trouva finalement dans la cuisine. Il lui expliqua qu'il partait en voyage et lui donna l'argent.

— Cette somme devrait suffire jusqu'à mon retour, dit-il. Je vais voir M. Lewishon.

Le majordome s'inclina, puis il observa Elliot d'un œil scrutateur et lourd de tristesse, tout en prenant l'argent. Ce regard fit comprendre à Elliot que le vieillard savait dans quel pétrin il se trouvait.

— Je vous écrirai, si je reste absent plus d'une semaine, dit Elliot, mal à l'aise devant l'air navré et attentif du vieux domestique.

Il retourna dans sa chambre à coucher et s'immobilisa pour l'examiner d'un regard circulaire, persuadé que c'était la dernière fois qu'il pouvait considérer cette pièce comme lui appartenant. Puis il haussa les épaules, prit sa valise et se dirigea vers le garage.

Au moment où il montait dans l'Alfa Romeo, il vit une fille qui remontait lentement l'allée, une blonde, vêtue d'un sweat-shirt blanc et d'un short rouge.

Cindy Luck ! pensa-t-il, surpris et démarrant en douceur, il alla se garer à sa hauteur.

— Bonjour, dit-il avec un sourire. Quel bon vent vous amène ?

Cindy semblait mal à l'aise et son sourire un peu forcé.

— Je... je voulais vous revoir.

Vin, Joey et elle-même avaient étudié le plan du kidnapping. Vin était sûr que Cindy pourrait attirer Elliot à leur bungalow.

— Amène-le ici, avait-il dit, et je m'en occupe. Cindy avait hésité.

— Tu ne lui feras pas de mal, Vin ?

— Moi, lui faire du mal ? Penses-tu ! Je vais lui montrer mon flingue et il va s'effondrer. Je les connais, ces faux durs. A l'écran, ils font des prouesses, mais tu leur exhibes un vrai feu sous le nez et ils se déballonnent aussi sec.

Elliot la contemplait. « Une vraie beauté », songeait-il. « Sans ce foutu pied en aluminium, je me l'enverrais bien. »

— Eh bien, me voilà, dit-il. Je partais justement pour Hollywood.

Cindy ouvrit de grands yeux. Voilà qui n'avait pas été prévu.

— Oh, monsieur Elliot ! Mon père va être si déçu. Il a une admiration sans bornes pour vous. Quand je lui ai raconté que j'étais venue ici et même que vous m'aviez invitée à déjeuner, il a failli périr de jalousie, je vous jure. Il s'est mis dans un tel état que je lui ai promis de venir vous trouver et faire tout mon possible pour vous persuader de passer le voir. (Elle vit une lueur d'inquiétude s'allumer dans le regard d'Elliot, et réfléchit en vitesse.) Je sais que c'est beaucoup vous demander, mais mon père est

infirmes et il a si peu de joies dans l'existence. Il a vu tous vos films et il vous trouve vraiment merveilleux... comme moi, d'ailleurs.

Elliot hésita un instant. « Qu'est-ce que j'ai à perdre ? » songea-t-il enfin. « Je n'ai plus un seul ami au monde et il y a là cette même... quelle beauté ! Ça ne me tuera pas d'aller voir son vieux. Et pour eux, ça sera un souvenir inoubliable ! »

Il sourit :

— D'accord. Où habitez-vous, Cindy ?

— Sur Seaview Boulevard.

— Parfait. C'est justement sur mon chemin. Montez. (Elliot se pencha pour ouvrir la portière.) Je ne pourrai pas rester longtemps, mais si ça peut faire plaisir à votre vieux père, j'en serai ravi.

Cindy se sentit brusquement effondrée. Elle s'était laissée persuader par Vin de participer à ce kidnapping. Comme Vin l'avait fait remarquer, cet argent ne représentait rien pour Elliot et une fois qu'il aurait mis la main dessus, ils pourraient se marier et s'en payer une tranche. Elle avait donc accepté, sans penser à Elliot, mais maintenant qu'il se montrait tellement gentil, elle commençait à avoir des remords. Pendant un bon moment, elle demeura immobile, hésitante, puis, comme il lui disait de se dépêcher, elle obéit et monta dans la voiture.

— Je ne sais pas comment vous remercier, dit-elle, sans le regarder. Vous ne pouvez pas imaginer ce que cette visite peut représenter pour mon père.

— N'y pensez plus, dit Elliot en bifurquant sur la grand-route. Je règle simplement une petite dette. Vous m'avez dit quelque chose de très gentil... que personne encore ne m'avait dit.

— Moi ?

— Vous avez oublié parce que ça vous est venu

du cœur. Vous parliez de ma maison. Vous m'avez dit que je la méritais parce que j'avais procuré tant de plaisir à tant de gens. (Il lui sourit.) J'essaie maintenant d'être digne de l'image que vous avez de moi.

Cindy détourna la tête. Pendant un bref instant, elle fut sur le point de lui révéler qu'elle l'attirait dans un piège, mais pensant à Vin, à son père et à tout ce que cet argent représentait pour eux, songeant aussi que ce charmant acteur de cinéma, qui devait posséder des millions, allait sûrement leur donner cinquante mille dollars, elle résista à cette envie.

— Merci, répondit-elle. J'étais sincère en disant ça et vous vous montrez tout à fait digne de l'image que j'ai de vous.

Elliot roulait à vive allure en direction de Seaview Boulevard. Il était un peu déconcerté de sentir la fille, assise à ses côtés, si tendue. Comme elle demeurait silencieuse, il lui demanda à brûle-pour-point :

— Qu'est-ce qu'il y a, bébé ? Quelque chose qui vous tracasse ?

Cindy se raidit.

— Qui me tracasse ? Non. Je pensais simplement que j'avais bien de la chance et que vous étiez vraiment gentil.

Elliot se mit à rire.

— Allons, allons, Cindy ! Ne me passez pas de la pommade comme ça. Je me conduis simplement comme n'importe quel être humain.

— Vraiment ?

Cindy pensa à Vin et pour la première fois depuis qu'elle était tombée amoureuse de lui, elle se rendit compte, avec un petit serrement de cœur, qu'il n'y

avait aucune bonté en lui. Il était dur, cynique, séduisant, certes, mais incapable de générosité et Cindy comprit brusquement que la gentillesse était aussi importante que la séduction. Elle compara Vin à Elliot, puis Elliot à Joey. Elliot et Joey possédaient bien des points communs. Tous deux étaient chaleureux, mais ça n'était pas le cas de Vin.

— Il y a bien peu de gens aussi riches et aussi célèbres que vous l'êtes qui perdraient leur temps avec des gens comme mon père et moi, dit-elle d'une voix contenue.

— Vous croyez ?

Elle avait peut-être raison, songea-t-il. Il se demanda s'il aurait en effet perdu son temps avec elle si Pacific Pictures avait renouvelé son contrat. A quoi allait le conduire tout ça ? Le vieux était probablement un emmerdeur de première. Enfin, il n'avait pas besoin de rester bien longtemps.

— Je dois voir mon imprésario demain, annonça-t-il. Je vais peut-être me remettre à travailler.

Cindy tourna la tête. Son visage s'était éclairé et elle semblait si contente que Elliot se maudit de lui avoir servi un mensonge aussi stupide.

— Je suis si heureuse ! J'ai appris votre accident par les journaux. J'en étais malade. C'était tellement épouvantable pour vous.

Elliot haussa les épaules.

— Ce sont des choses qui arrivent... Mon pied gauche est en aluminium maintenant, ajouta-t-il après une brève hésitation, puis il l'observa d'un regard aigu. Ça vous horrifie ?

— M'horrifier ? Pourquoi donc ? Vous marchez tout à fait normalement. Personne ne s'en douterait.

— Ça se voit quand j'enlève ma chaussure.

L'amertume de sa voix serra le cœur de Cindy.

— Oui... je comprends bien. Je suis désolée.

— Pourquoi seriez-vous désolée ? (Elle hésita.)
Eh bien, allez-y, dites-le.

Ça doit être très pénible pour vous. Je suis sûre que vous avez eu des tas de filles... Il ne faut pas qu'une chose pareille vous gâche la vie. (De nouveau, elle hésita.) Quelle importance peut avoir un pied quand un homme et une femme s'aiment ?

Elliot émit un petit sifflement entre ses dents.

— Vous n'avez aucune idée, petite. Ça fait une sacrée différence. Vous ne pouvez pas savoir.

— J'ai bien dit, si un homme et une femme s'aiment. Pas simplement s'ils couchent ensemble... mais s'ils s'aiment.

— Ça n'aurait pas d'importance pour vous ?

— Je vais bientôt me marier, annonça Cindy sans le regarder.

— Ah oui ?

Elliot constata avec surprise que cette nouvelle lui donnait l'impression d'avoir été soudain rejeté. Sa propre déception l'irrita. Qu'est-ce qu'elle représentait pour lui, cette môme ? Elle était superbe, d'accord, mais sans plus et pourtant, il se sentait déprimé à l'idée qu'elle allait se marier.

— Qui est l'heureux élu ? demanda-t-il.

— Vous allez faire sa connaissance. Il vit avec mon père et moi. (Cindy tendit la main.) C'est là, le pavillon du bout à droite.

Elliot examina le petit bungalow, à demi dissimulé par des buissons. Il ne fut pas surpris par son aspect délabré. En fait, il aimait assez ce côté vétuste et misérable... Ça le changerait de sa luxueuse maison.

Il stoppa devant le portail derrière la Jaguar bleue de Vin.

— C'est la voiture de votre petit ami ? demanda-t-il à Cindy qui l'avait rejoint sur le trottoir.

— Oui.

— Une très bonne bagnole... Allez, venez, ma belle, je ne peux pas rester longtemps.

Cindy s'engagea dans l'allée qui conduisait à la porte d'entrée.

Joey et Vin étaient aux aguets derrière les rideaux. Le vieux suait comme un bœuf et avait les jambes en coton. Vin, le souffle précipité, tenait à la main un automatique 38.

— Elle a réussi ! dit-il. J'en étais sûr. Voilà cinquante mille tickets qui s'amènent. Laisse-moi faire.

— Ne lui fais pas de mal, supplia Joey. Sois prudent, Vin. Tout ça ne me plaît pas du tout. Je...

— Ferme-la, tu veux ? aboya Vin. A moi de jouer.

Cindy ouvrit la porte.

— Entrez, je vous en prie.

Elle parlait d'une voix tellement enrouée qu'Elliot la dévisagea. Elle était blafarde et semblait à présent terrifiée.

— Qu'est-ce qu'il y a, bébé ? demanda-t-il, déconcerté. Ça ne va pas ?

Il entendit alors un bruit à proximité et se détourna.

Vin se tenait sur le seuil du living-room, son 38 braqué sur Elliot.

— Du calme, mon pote, lança Vin d'une voix rocailleuse. Un faux pas et je te gratifie d'un deuxième nombril.

Un instant sidéré, Elliot se ressaisit rapidement et sourit.

— Du vrai dialogue pour film de série B ! dit-il, puis il se tourna vers Cindy. Vous me décevez

beaucoup. Qui aurait pu penser que vous étiez tout simplement la poule d'un gangster? (Il éclata de rire.) Moi aussi, je fais du mauvais dialogue!

*

Arrivé à ce stade, Barney observa une pause. Il me gratifia d'un regard plein de ruse, puis demanda :

— Vous ne voulez pas goûter aux saucisses de Sam, monsieur Campbell? C'est une des spécialités de la maison. On les fait mariner dans le rhum avant de les frire dans une sauce piquante. Je vous les recommande.

Je lui expliquai que j'avais déjà dîné et que je devais surveiller mon poids.

— Les gens surveillent trop leur poids, répliqua Barney avec un certain mépris. On ne vit qu'une fois, mon vieux. Je préfère ne pas penser à toute la bouffe qui me serait passée sous le nez si j'avais surveillé mon poids. Vous suivez mon raisonnement?

Je lui répondis que je voyais fort bien et lui proposai de manger une ou deux saucisses. Pour moi, en tout cas, c'était hors de question.

Il sourit et leva un doigt épais pour attirer l'attention de Sam. Il s'agissait peut-être là d'un signal convenu entre eux, car Sam rappliqua aussitôt avec une assiette contenant une douzaine de petites saucisses, couleur acajou, à la peau plissée et luisante.

— Goûtez-en une, dit Barney en poussant l'assiette dans ma direction, mais mon instinct me poussa à refuser cette invitation. (Je l'encourageai à se servir et à ne pas s'occuper de moi.) Elles sont

épiciées. (Il glissa une des saucisses dans sa petite bouche et commença à mâcher. Quand je vis ses yeux s'emplier de larmes, je me félicitai de mon obstination. Après avoir lampé la moitié d'un demi, Barney s'essuya les yeux du dos de la main et se carra sur son siège.) C'est vraiment de la dynamite, ajouta-t-il avec un hochement de tête approbateur. J'ai vu des durs, soi-disant, sauter au plafond après avoir avalé une de ces petites merveilles.

— On en était au kidnapping, dis-je. Alors, que s'est-il passé ?

Barney tendit la main vers une autre saucisse.

— Eh bien, Vin a donc joué les durs et il pouvait se montrer vraiment vachard quand ça le prenait. Cindy et Joey étaient terrifiés, mais Elliot, lui, resta de glace.

Elliot entra dans le living-room et alla s'installer dans le meilleur fauteuil. Sans prêter attention à Vin et à son pistolet menaçant, il concentra son intérêt sur Joey. Il trouvait que Joey avait une bonne tête et il fut surpris de voir que le vieux tremblait.

— C'est votre père, Cindy ? demanda-t-il.

— Oui, répondit la fille qui, elle aussi, n'en menait pas large.

Elliot salua Joey d'un signe de tête.

— Je vous félicite. Vous avez une fille ravissante, monsieur Luck. Et ce gentleman qui agite un pistolet dans ma direction... c'est votre fiancé ?

— Dis donc, mon pote, tu vas la boucler, oui ? aboya Vin. C'est moi qui cause ici.

Elliot continuait à ne prêter aucune attention à Vin. S'adressant à Cindy, il déclara :

— Je n'aurais pas cru que c'était votre genre, ce gars. Son numéro ne passerait pas la rampe, même à la télé. J'aurais cru que vous visiez un peu plus haut.

Vin se sentit mis au défi. Il vit l'air gêné de Cindy, et aussi la réaction de Joey.

— Ça va comme ça, mec, fit-il d'un ton hargneux.

Dans le passé, il avait souvent eu affaire à des types coriaces, à des gros malins, à des voyous qui cherchaient la bagarre. Il fallait river son clou une bonne fois à ce grand type séduisant pour lui faire comprendre qui était le patron. S'avancant d'un pas, il tendit la main pour empoigner l'acteur par sa chemise. Son idée était d'arracher Elliot de son fauteuil, de le propulser de l'autre côté de la pièce, et de le plaquer au mur pour lui foutre une volée, mais ça ne se passa pas ainsi.

Elliot assena un coup sur le poignet de Vin puis, levant la jambe, lui expédia son pied en pleine poitrine et l'envoya valser derrière lui par-dessus le fauteuil. Vin alla s'aplatir sur une petite table qui se démantibula sous le choc ; le pistolet lui tomba des mains.

Elliot était déjà sur pied et il rafla l'arme alors que Vin était encore par terre, hébété.

— Je suis désolé, monsieur Luck, déclara courtoisement Elliot. J'espère que cette table n'avait pas une très grande valeur.

Joey, muet de stupeur, regardait le pistolet dans la main d'Elliot. Une vision traversa son esprit, celle d'une voiture de patrouille s'arrêtant devant la maison. Il se voyait déjà embarqué, avec Cindy, et jeté dans une prison dont les lourdes grilles se refermaient sur eux pour au moins dix ans.

Pourquoi avait-il écouté Vin ? Pourquoi n'avait-il pas insisté davantage pour empêcher Cindy de tremper dans ce projet ?

Cindy, plaquée contre le mur, observait Vin d'un

regard terrifié, se demandant s'il était gravement atteint.

— Inutile de vous mettre dans tous vos états, lui dit Elliot. Il n'a rien. Qu'est-ce qu'une petite galipette pour un dur comme lui ?

Vin secoua la tête, essayant de se ressaisir. Puis il se releva en vacillant. Les poings crispés, les lèvres tremblantes de fureur, il jeta sur Elliot un regard meurtrier.

— Du calme, mon pote, lui dit Elliot avec un large sourire. Un faux pas et je te gratifie d'un deuxième nombril.

En observant Vin qui avait l'air d'un chien enragé, puis Elliot, serein, amusé, parfaitement maître de lui, Cindy sentit soudain les écailles lui tomber des yeux. Elle venait de se rendre compte que Vin n'était pas fait pour elle. Elle en éprouva un choc et, s'approchant vivement de Joey, lui prit la main. Le vieux, qui avait du flair, comprit avec une joie terrifiée qu'il venait de récupérer sa fille.

— Bon, si on s'asseyait tous les quatre pour discuter de tout ça ? suggéra Elliot. Toi. (Il indiqua à Vin une chaise près de la fenêtre, à trois mètres environ de l'endroit où il se tenait.) Vas-y, pose tes fesses là, à moins que tu préfères que je lâche une valda, histoire d'ameuter les flics ?

Marmonnant, mais dompté, Vin obtempéra. Elliot sourit à Cindy.

— Et vous, là, avec papa, dit-il en indiquant un canapé.

Content de s'asseoir, Joey alla prendre place sur le canapé et Cindy s'installa à côté de lui.

Elliot s'assit dans un fauteuil à l'écart des trois autres. Il posa le pistolet sur l'accoudoir, sortit de sa

poche un paquet de cigarettes et en alluma une, sans quitter Vin des yeux.

— Alors voyons un peu, Cindy. Vous me devez une explication. Qu'est-ce que c'est que ce micmac ?

Joey serra le bras de Cindy.

— Dis-lui, mon petit, fit-il. La vérité n'a jamais fait de mal à personne.

— Surtout, boucle-la ! explosa Vin. Ferme ta gueule, Cindy. Ne l'écoute pas !

Cindy devint cramoisie et ses yeux étincelèrent. Un homme ne pouvait pas lui parler impunément sur ce ton.

— Monsieur Elliot... je suis vraiment confuse, commença-t-elle en le regardant droit dans les yeux. Ça semblait si facile... On a tellement besoin d'argent. C'est Vin qui a eu l'idée. Quand je lui ai raconté que j'avais fait votre connaissance, il a pensé que votre enlèvement ne poserait pas de problème et que vous verseriez de l'argent pour être libéré. A l'entendre, c'était déjà fait. Et vous êtes tellement riche, mon père et moi nous sommes dit que l'argent de la rançon ne vous manquerait pas tellement et que nous, on pourrait vraiment changer d'existence. Je vois bien, maintenant, que nous avons eu tort. Je vous en prie, pardonnez-nous.

Elliot la dévisageait avec stupeur.

— Une rançon ? Combien vouliez-vous demander ?

Cindy regarda Joey pour avoir son avis et le vieux opina du bonnet.

— Cinquante mille dollars. Avec tout l'argent que vous avez, monsieur Elliot, ça ne vous aurait pas gêné, n'est-ce pas ?

Elliot éclata de rire. Sous l'œil surpris de Joey et de Cindy et l'œil furibond de Vin, Elliot s'esclaffa si

longtemps que les larmes lui en vinrent aux yeux et il dut les essuyer avec son mouchoir.

— Qu'est-ce que ça a de tellement drôle ? demanda Cindy avec nervosité.

— Drôle ? Ça, c'est la meilleure ! Vous n'êtes donc au courant de rien, mes pauvres enfants. Je parie que je suis aussi fauché que vous. Tout ce que je possède au monde, c'est ma voiture, une valise pleine de vêtements et neuf mille dollars en liquide... et encore, cet argent ne m'appartient pas. Je fiche le camp d'ici avant que mes créanciers me sautent sur le poil. Vous avez vraiment mal choisi votre victime. A quoi pensez-vous donc, tous les trois ? Vous ne vous êtes pas un peu renseignés ? Il ne faut jamais se fier aux apparences.

— Il bluffe, déclara Vin qui fit mine de se lever de sa chaise.

Elliot laissa retomber sa main sur le pistolet.

— Je ne m'y risquerais pas, vieux, dit-il. Même avec mon pied en alu, je peux m'occuper de toi.

Il y avait dans ses yeux une expression qui incita Vin à se laisser retomber sur sa chaise.

— Vous n'allez pas prétendre que vous n'avez pas d'argent... que vous n'êtes pas riche, s'étonna Cindy. Mais la Rolls et cette somptueuse villa ! Vous ne pensez quand même pas qu'on va avaler ça !

— La Rolls est retournée chez le concessionnaire, il y a quelques heures. La villa ne m'appartient pas. Je suis en cavale, bébé. Sans un.

— Ah, ouais ? On n'est pas sans un quand on a neuf mille dollars, dit Vin.

— Combien de temps ils dureront ? Une fois qu'ils seront dépensés, ça sera terminé. Je n'ai aucun moyen de gagner de l'argent. Je suis liquidé.

— Mais grâce à cette somme... vous pourriez

vivre pendant deux ans, fit remarquer Cindy, songeant au maigre budget avec lequel ils arrivaient à se débrouiller.

— Beaucoup de gens pourraient en effet vivre avec ça pendant des années, mais pas moi, répliqua Elliot. Ou bien je garde mon standing ou alors pour moi, ça ne vaut plus la peine de vivre.

Un silence s'ensuivit, puis Joey, prenant la parole pour la première fois, déclara :

— Vous avez tort de raisonner comme ça, monsieur Elliot, si je peux me permettre de vous le dire. On vit avec deux cents dollars par semaine et on se débrouille.

— Ça ne me tente pas, fit Elliot. Je veux vivre. Si vous pouviez vous contenter de deux cents dollars par semaine, pourquoi vous risquer à un kidnapping ?

Joey tiqua.

— Moi, je ne voulais pas, répondit-il avec conviction. J'aurais pas pu faire ça, monsieur Elliot.

— Il dit la vérité, intervint Cindy. C'est Vin et moi qui l'avons persuadé. On a besoin d'argent. J'en ai assez de vivre comme ça ! Marre de voler tous les jours ! Je veux une grosse somme d'argent pour pouvoir m'amuser sans être obligée de faire les poches des gens !

Elliot haussa les sourcils.

— C'est en ça que consistent vos activités ?

— Oui ! Et papa aussi ! Tous les jours ! Et tout ce que ça nous rapporte, c'est deux cents malheureux dollars par semaine !

— Et lui, qu'est-ce qu'il fait à part brandir des pistolets ? demanda Elliot en indiquant Vin d'un signe de tête.

— Ça me regarde ! aboya Vin. Boucle-la un peu, Cindy. Tu parles trop !

— Il est cambrioleur, répondit Cindy, sans prêter attention à Vin.

— Un trio intéressant. (Elliot leur sourit.) Je suis désolé de ne pouvoir vous aider. Du temps de ma splendeur, j'aurais été tenté de vous donner cinquante mille dollars, mais vous arrivez un peu tard. (Il se leva.) Il faut que je m'en aille. (Laisant le pistolet sur l'accoudoir, il se dirigea vers la porte.) Je vais vous donner un conseil... laissez tomber le kidnapping. Je ne crois pas que ça soit dans vos cordes.

— Vous avez raison, monsieur Elliot, dit Joey, qui hésita un instant avant de bredouiller vivement : Vous n'allez pas nous faire des ennuis... avec la police, je veux dire ?

— Non, bien sûr, répondit Elliot. Qui sait ? Je pourrais moi-même en avoir d'ici peu, des ennuis avec la police.

Il avait lancé cette boutade à titre de plaisanterie mais l'idée le frappa soudain qu'il avait seulement énoncé une vérité. Il se rendit compte alors avec une certaine horreur qu'il ne valait pas mieux que ces trois voleurs professionnels. Ils travaillaient à la petite semaine, alors que lui volait sur une grande échelle. En filant ainsi à l'anglaise, il volait sa banque et ses créanciers. Les neuf mille dollars qu'il avait dans sa poche étaient volés. Les vêtements qu'il portait sur son dos et ceux qui étaient dans sa valise volés également. « Nom de Dieu ! pensa-t-il. Je suis un voleur ! Je suis aussi malhonnête que ces trois-là ! » Il se rappela alors la proposition de Louis de Marney. « Vous avez l'occasion de vous procurer ces timbres... nous les accepterons de votre main

sans poser de questions et nous vous donnerons deux cent mille dollars. »

Elliot observa les trois autres qui, immobiles sur leur siège, le regardaient fixement. Avec leur aide, peut-être réussirait-il à se procurer ces timbres. Supposons qu'il leur verse cinquante mille dollars ? Il lui resterait encore cent cinquante mille. Avec une pareille somme, il pouvait mener la grande vie avant de se supprimer.

Cette idée le transporta soudain.

— Si vous voulez vraiment cinquante mille dollars, tous les trois, dit-il, il faudrait peut-être les gagner, non ? (Il retourna à son fauteuil, et s'y assit.) Ça vous dirait de faire un boulot pour moi ?

Vin l'observait d'un œil soupçonneux.

— Quel genre de boulot ?

— Tout à fait dans vos cordes.

Se penchant en avant, Elliot leur parla des timbres russes.

CHAPITRE IV

Louis de Marney était en train de descendre la grille métallique qui protégeait la vitrine de la galerie lorsqu'il aperçut Elliot qui remontait la rue, venant du parking. Il se précipita dans le bureau de Kendrick pour le prévenir.

Kendrick, qui s'apprêtait à rentrer chez lui, arbora son sourire cauteleux.

— Je m'attendais un peu à sa visite. Amène-le moi, chéri, et reste dans les parages. J'aurai peut-être besoin de toi.

Au moment où Louis revenait dans la salle d'exposition, Elliot ouvrit la porte et entra.

— Tiens, monsieur Elliot ! Quel plaisir de vous voir ! s'exclama Louis. Vous voulez dire un mot à Claude ?

— Oui. (Elliot avait le regard dur et le visage tendu.) Il est encore là ?

— Il était sur le point de partir, mais je suis sûr qu'il va vous recevoir. Entrez directement, monsieur Elliot.

Elliot trouva Kendrick en train de se servir un whisky.

— Mon cher Don ! Quelle bonne surprise ! Voulez-vous boire un peu de ce poison en ma compa-

gnie ? C'est tellement triste de boire seul, et Louis, ce cher crétin, s'est mis au régime sec. Il ne pense qu'à sa ligne.

— Merci.

Elliot referma la porte et alla s'asseoir dans un fauteuil.

Kendrick lui servit un verre, le posa sur une petite table à côté de lui, puis alla s'installer derrière son bureau.

— Qu'est-ce qui vous amène, chéri ?

Elliot alluma une cigarette.

— Parlez-moi un peu de ces timbres russes qui vous intéressent, Claude.

— Si vous pouvez me les procurer, mon petit Donny, je vous...

— Je sais tout ça. Louis a été parfaitement explicite. Donnez-moi donc des tuyaux sur ces timbres et pour l'amour du ciel, ne m'appellez pas mon petit Donny !

— Excusez-moi... ça m'a échappé. (Kendrick eut un sourire en biais.) Alors voyons un peu... ces timbres. Leur histoire est assez amusante. Il y a deux ans environ, un des hauts fonctionnaires russes — pas de nom, bien entendu, mon cher Don — a pensé qu'il avait bien mérité d'avoir son portrait sur un timbre postal. Appelons-le monsieur J. A cette époque, J. était assez puissant pour obtenir l'accord de la joyeuse bande des dirigeants et l'ordre est passé d'imprimer ces timbres. J. avait un ennemi jaloux qui a brusquement fait la preuve que J. n'était pas un camarade dévoué à la cause, mais en fait un escroc de capitaliste. La joyeuse bande, horrifiée, a stoppé immédiatement l'impression des timbres et a ordonné la destruction de tous ceux qui existaient déjà. J., bien entendu, a subi le même sort que les

timbres, c'était inévitable. La joyeuse bande s'est rendu compte qu'en arrêtant ainsi le tirage des timbres, ils allaient donner à ceux déjà imprimés une valeur fabuleuse dans le monde capitaliste. Il y en avait déjà quinze mille de prêts et on s'est aperçu, au moment de les détruire, qu'il en manquait huit. Un des imprimeurs avait dû les sortir clandestinement du pays, car ces timbres firent une brève apparition à Paris. Un marchand de timbres français contacta un riche client, mais avant que le client ait eu le temps de lui faire une proposition, le marchand français fut assassiné et les timbres volés. Depuis lors, ils ont disparu, mais il est certain que quelqu'un les a, et ce ne sont pas les Russes. Un de mes clients est prêt à payer une somme substantielle pour les acquérir. Depuis un an, il s'est livré à une enquête approfondie. Il a contacté tous les collectionneurs importants. Tous sans exception ont joué franc jeu en lui affirmant que s'ils avaient eu les timbres, ils auraient accepté de les lui vendre. Mon client est sûr de leur bonne foi. Le seul philatéliste important qui ne lui ait jamais répondu, c'est Larrimore. Cela semblerait indiquer, d'après nous, qu'il possède les timbres mais ne veut s'en dessaisir à aucun prix. Cependant nous pouvons nous tromper. Il se peut qu'il ait simplement un caractère de cochon. Puisque vous êtes de ses amis, nous pensons qu'il vous serait possible de vous assurer qu'il possède bien ces timbres.

— Tout ce micmac pour huit timbres ? fit Elliot, en dévisageant Kendrick. Et tous le même, en plus. Jusqu'à quelle somme votre client veut-il aller ?

Kendrick enleva sa perruque, en examina l'intérieur comme s'il s'attendait à y voir pousser des légumes, puis la remit en place.

— Nous n'avons pas à entrer dans ce genre de détails, cher Don. Il vous suffit de savoir ce que nous sommes prêts à vous payer.

— Mais pourquoi moi ? Je suis un amateur. Si votre homme a tellement envie de se procurer ces timbres, pourquoi ne pas engager un professionnel pour pénétrer chez Larrimore et voler les timbres ? Pourquoi moi ?

Kendrick finit son whisky, se tamponna les lèvres avec un mouchoir en soie et sourit.

— Mon cher ami ! Larrimore possède environ trois cent mille timbres. Comment un cambrioleur pourrait-il trouver parmi eux ceux que nous voulons ? Ce qu'il vous faut découvrir, c'est la façon dont il classe sa collection. Dans quelle boîte il garde ses timbres russes et comment mettre rapidement la main dessus. Sans ce genre de renseignements, il nous faudra des semaines pour les trouver.

Elliot réfléchit un instant.

— Oui, fit-il. Supposons que je tombe dessus ? Comment je saurai que ce sont bien ceux que vous voulez ?

— Voilà une excellente question. (Kendrick ouvrit un tiroir de son bureau, en sortit un petit coffret en métal, et l'ouvrit à l'aide de la clef qu'il trouva dans le tiroir.) Voici une photocopie du timbre. Rien de bien spécial et, comme vous pourrez le constater, facile à identifier.

Il fit glisser le cliché sur son bureau.

Elliot examina le timbre. Comme avait dit Kendrick, il n'avait rien de bien spécial : on y voyait le portrait d'un homme à visage de taureau avec, comme toile de fond, la faucille et le marteau.

— Bon... je verrai ce que je peux faire, déclara Elliot en reposant la photocopie sur la table.

— Il faudra vous montrer d'une extrême prudence avec Larrimore, reprit Kendrick d'une voix contenue. On lui a déjà offert une somme considérable pour ces timbres et il n'a pas donné suite. S'il possède effectivement les timbres et qu'il flaire du louche, il pourrait mettre les timbres dans un coffre à la banque. Auquel cas, on se retrouve le bec dans l'eau. Alors il s'agit d'y aller sur la pointe des pieds.

Elliot acquiesça.

— Tout ça, d'ailleurs, c'est au petit bonheur, enchaîna Kendrick. Il y a de fortes chances, à notre avis, que Larrimore possède les timbres, mais nous n'en sommes pas absolument certains. Comme je vous l'ai déjà dit, mon client a contacté sans succès tous les collectionneurs connus, mais si ça se trouve, c'est un petit collectionneur qui a les timbres et non pas Larrimore. Pour commencer, il faut donc savoir s'il les possède. Et s'il les a, découvrir où il les garde. (Kendrick observa une courte pause.) Je me disais, cher Don... le plus sage serait peut-être que vous m'obteniez ces renseignements — savoir s'il les a effectivement et où il les range — et que je les transmette ensuite à mon client qui prendra lui-même les mesures nécessaires. Nous vous verserons quand même les deux cent mille dollars et vous ne courrez aucun risque. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Elliot se détendit légèrement.

L'idée de pénétrer par effraction chez Larrimore, même avec l'aide de Vin, le turlupinait. Si c'était seulement des renseignements que voulait Kendrick, ce projet paraissait déjà beaucoup plus raisonnable.

— Je suis parfaitement d'accord. Très bien, Claude, laissez-moi faire.

Kendrick se leva.

— Il faut que je file, chéri. Un cocktail assommant me pend au nez, mais c'est bon pour les affaires. Il faut se sacrifier quelquefois. Si je peux faire autre chose pour vous être utile, n'hésitez pas à me le demander. Je compte sur vous pour être d'une extrême prudence, hein ?

— Evidemment. Je fais ça pour le fric... exactement comme vous.

Elliot se leva.

Kendrick attendit d'avoir entendu Louis boucler la galerie après le départ d'Elliot, puis il décrocha le téléphone, composa un numéro et écouta. Lorsqu'on décrocha au bout du fil, il demanda :

— Le Belvedere Hotel ? Passez-moi M. Radnitz, je vous prie. Ici M. Claude Kendrick.

*

Barney s'interrompit pour s'essuyer les yeux d'un revers du poignet.

— Ces saucisses, monsieur Campbell, ça vous fait l'effet d'une ruade dans l'estomac, mais ça facilite la digestion. Vous devriez essayer.

Je répondis qu'aucune ruade au monde ne pouvait faciliter ma digestion et que je préférerais m'abstenir.

Barney haussa ses énormes épaules, se rinça la bouche d'une gorgée de bière, rassembla ses idées qu'avait troublées, semblait-il, la dernière saucisse et reprit le fil de son récit.

— Je vais maintenant faire intervenir un autre personnage, dit-il. Herman Radnitz. (Il se tut un instant et gonfla ses joues.) Radnitz vient de temps en temps dans cette ville et il loue à l'année un appartement en terrasse au Belvedere Hotel. Faites-

moi confiance, cet appartement coûte une belle pincée d'oseille, mais Radnitz est riche. Je l'ai vu deux ou trois fois et, franchement, si je devais ne jamais le revoir, ça ne me dégoûterait pas de la bière. Laissez-moi vous faire son portrait. Imaginez un type petit et carré avec des yeux voilés qui feraient honte à un crapaud buffle et un gros nez busqué. Il paraît que c'est un des hommes les plus riches du monde ; en tout cas je n'ai jamais vu un type qui ait l'air aussi vachard, et c'est pas peu dire.

On m'a dit aussi qu'il est connu dans le monde entier pour ses transactions financières, qu'il est très influent dans les milieux des ambassades, qu'il trempe dans toutes les combines internationales portant sur plus de cinq millions de dollars ; il représente une puissance derrière le Rideau de fer et il est à tu et à toi avec les dirigeants de tous les pays.

C'est cet homme-là qui voulait les timbres de monsieur J. Il dispose d'une vaste organisation d'esclaves qui travaillent pour lui et — chuchotent certains — tuent pour lui. Il ordonna à ces gens de lui trouver ces timbres et une année de recherches systématiques les conduisit à Larrimore.

Que les timbres risquent de se trouver dans sa ville d'élection où il passe chaque année quelques semaines de repos parut à Radnitz une étrange coïncidence. Il avait déjà eu affaire à la galerie de Kendrick et comme il a pour règle d'établir des dossiers sur tous les gens avec qui il travaille, il demanda une enquête sur Kendrick. Il apprit ainsi que Kendrick était un expert en matière d'art, mais également un receleur. Ayant essayé sans succès de contacter Larrimore, Radnitz décida de voir ce que Kendrick pourrait faire.

Barney s'interrompit pour avaler la dernière sau-

cisse. J'attendis qu'elle ait produit sur lui l'effet habituel. Puis lorsque Barney eut récupéré, il demanda :

— Vous voyez le tableau, monsieur Campbell ? Je peux continuer ou bien vous avez des questions à poser ?

Je répondis que j'étais tout ouïe et n'avais aucune question à poser.

*

Ko-Yu, le Japonais qui servait à la fois de chauffeur et de valet de chambre à Radnitz, ouvrit la porte du luxueux appartement et s'inclina devant Kendrick.

— M. Radnitz vous attend, monsieur, annonça Ko-Yu. Vous le trouverez sur la terrasse.

Kendrick traversa le vaste living-room et gagna la terrasse où Radnitz, en chemise à manches courtes et pantalon de toile, était assis derrière une table couverte de documents.

— Ah, Kendrick, venez vous asseoir, dit Radnitz. Vous voulez boire quelque chose ?

— Non, merci, monsieur, répondit Kendrick qui s'assit, à l'écart de la table.

Radnitz lui faisait peur, mais il était sûr que cet homme trapu à face de crapaud pouvait lui rapporter de l'argent et le fric jouait le rôle principal dans la vie de Kendrick, en dehors, bien entendu, des ravissants minets qui bourdonnaient autour de lui comme des abeilles autour d'une ruche.

— Vous avez du nouveau pour moi ? demanda Radnitz qui faisait rouler un cigare entre ses doigts épais. Les timbres ?

— Nous avons progressé, monsieur, répondit Kendrick qui lui parla d'Elliot.

Radnitz écouta, le regard voilé.

— Larrimore n'a pas d'ami, en dehors d'Elliot, poursuivit Kendrick. J'ai pensé...

— Ne perdons pas de temps, coupa sèchement Radnitz. Je sais tout sur Larrimore. Parlez-moi d'Elliot... Un acteur de cinéma, si je me souviens bien.

Kendrick lui expliqua la situation financière d'Elliot, des plus fâcheuses depuis qu'il avait perdu son pied, et précisa que lui, Kendrick, avait fait pression sur Elliot qui avait finalement accepté de coopérer.

— Et vous pensez qu'il réussira.

— Je l'espère, monsieur.

— Et sinon, qu'avez-vous d'autre à me suggérer ? Kendrick se mit à transpirer.

— Pour le moment, je compte sur lui, mais s'il échoue, je trouverai une autre solution.

— C'est-à-dire ?

— Larrimore a une fille, répondit Kendrick. Nous pourrions peut-être nous servir d'elle pour faire pression sur lui.

— Je sais qu'il a une fille, déclara Radnitz d'un ton glacé. Et j'ai bien sûr envisagé cette possibilité. Mais d'abord, nous devons nous assurer que Larrimore a les timbres. S'il les a... si Elliot échoue... nous pourrions alors nous servir de sa fille.

— Oui, acquiesça Kendrick, mais j'espère bien qu'Elliot réussira... D'ailleurs, c'est son intérêt.

— Très bien. Tenez-moi au courant. (Radnitz eut un geste qui donnait congé à Kendrick.) Merci d'être venu.

Et il tendit la main pour saisir un document.

Après le départ de Kendrick, Radnitz posa le

dossier sur la table et frappa trois fois dans ses mains.

Un instant plus tard, son secrétaire et adjoint personnel apparut sur la terrasse. Grand et maigre, cet homme avait un front dégarni, des yeux profondément enfoncés et une bouche mince au pli cruel. Il s'appelait Gustav Holtz. C'était le bras droit de Radnitz qui n'aurait pu s'en passer. Génie des mathématiques, dépourvu de tout scrupule, parlant couramment huit langues, à l'aise dans tous les arcanes de la politique, il était pour Radnitz le collaborateur idéal.

— Don Elliot, dit Radnitz sans même tourner la tête. Ancienne vedette de cinéma. Ouvrez un dossier sur lui. Faites-le surveiller. Je veux savoir tout ce qu'il fait, un rapport quotidien. Veillez à ce qu'il ne se sache pas suivi. Occupez-vous de ça immédiatement.

— Oui, monsieur Radnitz, dit Holtz.

Sachant que ses ordres seraient scrupuleusement suivis, Radnitz reprit le document et chassa Elliot de sa pensée.

*

Alors qu'il roulait en direction du bungalow, Elliot réfléchissait intensément.

Avec Vin, Cindy et Joey prêts à l'aider, il brûlait d'envie maintenant de mettre la main sur ces timbres russes. C'était d'abord une aventure excitante et une solution à ses difficultés financières, mais aussi une sorte de défi à relever dans la meilleure tradition d'un scénario de film. Après la mise en garde de Kendrick, il se rendait compte qu'il n'était pas question d'aborder carrément la question avec Larri-

more. Ça faisait plus de trois mois qu'il n'avait pas vu Larrimore. Il n'était jamais allé chez lui. Il ne pouvait pas lui tomber dessus par hasard au club de golf où il valait mieux pour lui ne pas mettre les pieds. Nombre de ses créanciers en faisaient partie et en plus il n'avait pas payé sa cotisation. Le problème n'était donc pas facile à résoudre et il se creusait la tête à la recherche d'une autre solution. C'est alors qu'il songea à la fille de Larrimore. Elle représentait peut-être une possibilité. Oui... c'était peut-être là la solution.

Il était toujours absorbé par ses réflexions lorsqu'il se gara devant le bungalow.

Il trouva Vin tout seul. Joey et Cindy venaient de partir avec la Jaguar pour aller piller un self-service.

Après qu'Elliot eut expliqué le coup des timbres, Vin s'était montré plus conciliant. L'idée de recevoir cinquante mille dollars pour avoir volé quelques timbres lui plaisait assez. Malgré la dérouillée qu'Elliot lui avait flanquée, Vin était impressionné par ce bel acteur de cinéma. Il sentait d'instinct que si quelqu'un pouvait organiser ce vol, c'était bien Elliot.

Quand Elliot alla le rejoindre dans le jardin, Vin leva donc sur lui un regard attentif. Il savait que l'acteur était allé voir Kendrick et il était curieux de savoir le résultat de cet entretien.

Elliot lui rapporta la conversation.

— D'après ce que m'a dit Kendrick, conclut-il, ce serait maladroit de contacter Larrimore. Nous avons là un problème, parce que je dois disparaître de la circulation. Tous mes créanciers doivent être à ma recherche à l'heure qu'il est. S'ils me trouvent, nous sommes foutus. A toi de jouer, par conséquent.

— Je demande pas mieux, dit Vin. Qu'est-ce que je fais, alors ?

— Il y a de fortes chances pour que nous puissions obtenir les renseignements que nous voulons par la fille de Larrimore. Judy Larrimore est une excitée. Je l'ai rencontrée plusieurs fois dans diverses boîtes de nuit. Ce n'est absolument pas mon genre. Elle boit comme un trou, se jette sur tous les gars. Une petite peste, de mon point de vue. Son père ne peut pas la souffrir... et réciproquement. Bien qu'elle vive avec lui, ils ne se voient pratiquement jamais. Comme il ne lui donne guère d'argent, elle est toujours à la recherche de types prêts à dépenser du fric pour elle. Je suis sûr que tu t'en tireras très bien avec elle. Elle doit avoir les renseignements que nous voulons. Avant que la femme de Larrimore ne meure dans un accident, il m'a dit que Judy l'avait aidé à classer ses timbres. C'est seulement depuis la mort de sa mère que cette fille a perdu les pédales. Si donc Larrimore possède bien ces timbres russes, elle doit être au courant.

Vin écoutait avec intérêt.

— Tout à fait dans mes cordes. Comment je vais faire sa connaissance, à cette sauterelle ?

— Aucun problème... il suffit de la draguer. Un de ses endroits favoris est le Club Adam et Eve. Elle commence en général à y rôder à partir de dix heures du soir. Tu ne peux pas t'y tromper. Elle a dix-huit ans environ, bien balancée, avec des cheveux roux. Elle a hérité ces cheveux de sa mère qui était italienne. Ce blond vénitien est unique... on en voit rarement dans le coin. Si tu repères une excitée aux cheveux roux, vêtue du strict minimum, tu peux parier que c'est Judy Larrimore.

— Ça me plaît de plus en plus, assura Vin. En somme, je vais combiner le plaisir et le travail.

— Il faudra faire preuve d'un certain doigté, le prévint Elliot. Ce n'est pas une roulure et ce ne sont pas les occasions qui lui manquent, mais elle se laissera tenter par la nouveauté si tu sais t'y prendre. Ne la bouscule pas. Nous avons le temps. Quand tu l'auras vue trois ou quatre fois, tu pourras commencer à tâter le terrain et je te dirai comment t'y prendre. Pour le moment, contente-toi d'être au mieux avec elle... d'accord ?

Vin acquiesça.

— Je vais m'occuper d'elle ce soir.

Pendant cette discussion, Joey et Cindy étaient en train d'opérer dans le self-service du coin. Cindy était très occupée à remplir son « panier de grossesse » en vue du repas du soir. Elle avait l'intention de se surpasser pour ce dîner. Elliot avait expliqué qu'il était dans l'impossibilité de retourner chez lui et n'osait pas prendre le risque de descendre dans un hôtel ; il leur avait demandé s'il ne pouvait pas venir vivre avec eux. Joey et Cindy avaient accepté aussitôt. Vin s'était montré assez réticent, mais quand Elliot avait déclaré qu'il mettait ses neuf mille dollars à la disposition de la communauté pour participer aux frais et financer le vol des timbres, il avait rapidement changé d'attitude.

Pendant qu'Elliot leur avait raconté l'histoire des timbres, Vin, à qui rien n'échappait, avait remarqué que Cindy dévorait littéralement l'acteur des yeux, et l'idée lui était venue que Cindy s'intéressait un peu trop à Elliot. Il sentait confusément que, depuis la raclée que lui avait administrée Elliot, Cindy était en train de reporter sur le comédien les sentiments qu'elle nourrissait jusque-là pour lui.

Pendant qu'Elliot allait voir Kendrick et que Joey et Cindy opéraient dans le self-service, Vin, seul à la maison, avait eu tout le temps de réfléchir. L'acteur était la clef du « Gros Coup » dont lui, Vin, avait toujours rêvé. Il se demanda ce que Cindy représentait pour lui. Il ne l'aimait pas, bien sûr ; Vin ignorait même la signification du mot aimer. Il avait pensé que ce serait plaisant de l'épouser, de sortir avec elle, de se payer du bon temps, mais sans plus. Il y avait des milliers de filles aussi jolies qu'elle, aussi séduisantes. Si elle voulait Elliot, il aurait fallu qu'il soit fou pour compromettre ce qui risquait d'être le « Gros Coup ». Quand ils auraient les timbres et qu'Elliot aurait touché les cinquante mille dollars, si Cindy choisissait de rester avec l'acteur, tant pis pour elle et pour Joey. Vin eut soudain un large sourire. Il empocherait tout le fric et les laisserait choir. Pourquoi pas ? Si elle ne tombait pas dans les bras d'Elliot, tant mieux, mais dans le cas contraire, il n'allait en tout cas pas verser des larmes.

Ayant ainsi clarifié la situation dans son esprit, il se sentit plus détendu, ce qui facilita ses relations avec Elliot.

Cindy avait décidé de faire du poulet chasseur, sa spécialité. Il lui fallut un certain temps pour trouver deux volailles qui la satisfassent. Pendant qu'elle faisait son choix, Joey la contemplait d'un regard adorateur. Il avait vu un changement s'opérer en elle depuis la bagarre entre Elliot et Vin ; il était soulagé, mais en même temps inquiet. Vin, au moins, était de la même classe que Cindy, mais ça n'était pas le cas d'Elliot. L'acteur pouvait très bien se payer du bon temps avec elle et la laisser froidement tomber ensuite or Joey, précisément, avait toujours eu peur qu'un homme fasse un jour souffrir Cindy.

Une fois les courses terminées et alors qu'ils regagnaient la Jaguar, Joey déclara :

— Il a l'air d'un gars très bien, cet Elliot, Cindy. Qu'est-ce que tu en penses ?

Elle acquiesça d'un signe de tête. Comme elle montait dans la voiture, elle déclara :

— Papa... j'ai réfléchi. Je crois que je me suis trompée sur le compte de Vin.

Joey poussa un soupir :

— Les femmes ont le droit de se tromper, mon petit. Il y a quelqu'un d'autre ?

— Comme si tu ne le savais pas, répliqua Cindy avec un petit sourire ironique. Don... à l'instant même où je l'ai vu...

— Et il éprouve pour toi les mêmes sentiments ?

— Bien sûr que non ! Je ne représente rien pour lui. (Elle démarra et s'engagea dans le flot des voitures.) Un chien peut regarder un évêque, mais ça se borne là, papa. (Elle esquissa une petite grimace.) Je voulais te prévenir que c'était fini, avec Vin. Je vais le lui dire. On peut travailler ensemble, mais maintenant, plus question de l'épouser.

— Personne ne t'a jamais poussée à le faire, fit remarquer Joey. Quand ce boulot sera terminé, on partira ensemble, Cindy. Avec notre part de l'argent, on peut se trouver un petit coin tranquille et se reposer pendant un certain temps.

Cindy opina du bonnet.

Mais il y avait dans le regard de la fille une expression qui attrista Joey.

*

— Vous êtes déjà allé au Club Adam et Eve ? me demanda Barney.

Il contemplait d'un œil sombre l'assiette qui avait contenu les saucisses. Le regret qu'exprimait son gros visage bouffi aurait fait fondre un cœur de pierre.

Je lui répondis que je n'étais pas très porté sur les boîtes de nuit et l'invitai à se taper encore quelques saucisses.

Son moral remonta visiblement.

— Et comment... voilà ce que j'appelle une suggestion positive. (Il fit signe à Sam.) L'ennui avec ces saucisses, monsieur Campbell, c'est qu'elles vous flanquent une pépie épouvantable.

Sam apporta une assiette de saucisses et un demi de bière.

— Les boîtes de nuit, c'est spécial, déclara Barney lorsque Sam fut retourné derrière le bar. On aime ou on aime pas. Le Club Adam et Eve, il est vraiment fait pour les excités. D'après ce qu'on m'en a dit, un gentleman cultivé dans votre genre n'y mettrait pas les pieds pour un empire. (Il attaqua une saucisse, émit un grognement et s'essuya les yeux avant de poursuivre.) Vin n'a eu aucun mal à repérer Judy Larrimore. Elle était au bar en compagnie de deux hippies et ils étaient en train de siffler des gins à l'eau. Les hippies avaient à peu près le même âge qu'elle, avec des cheveux longs en broussailles et des barbes négligées. Ils portaient des pantalons de matador et des chemises à jabot et à part l'odeur de crasse qu'ils dégageaient, on les aurait crus sortis tout droit d'une publicité de *Playboy*.

Vin s'installa à proximité et commanda un whisky. Il ne fallut pas plus de quelques minutes à Judy pour le repérer. Les deux hippies étaient en train de se saouler et Vin voyait bien qu'elle commençait à se

raser en leur compagnie. Il vit aussi le regard de la fille s'allumer pendant qu'elle le détaillait. Il songea que c'était là la gonzesse la plus excitante qu'il ait vue depuis des années.

Il la gratifia de son sourire le plus enjôleur et elle le lui rendit.

Un des hippies, le plus costaud des deux, tourna la tête et fixa un regard mauvais sur Vin qui se contenta de lui adresser un sourire condescendant. Le hippie regarda alors Judy pour voir comment elle réagissait, mais elle continuait à reluquer Vin.

Vin, estimant le moment venu de déclencher quelque chose, déclara :

— Si tu te rases avec ces mômes, bébé, viens donc boire un verre en ma compagnie.

— Fous le camp! aboya le hippie, le regard soudain meurtrier.

— Ne sois pas grossier, petit voyou, dit doucement Vin. Sinon je vais être obligé de te flanquer une fessée.

Judy se mit à glousser, puis, contournant les hippies, elle rejoignit Vin et alla se placer légèrement derrière lui.

L'autre hippie jeta le contenu de son verre à la figure de Vin, mais c'était un truc éculé pour le malfrat. Il s'écarta légèrement et ce fut une fille s'approchant du bar qui fut éclaboussée.

Vin colla un gauche sur la gueule du premier hippie dont le nez explosa comme une patate sanguinolente. Quand Vin cognait, il n'y allait pas de main morte. L'autre hippie essaya de reculer, mais Vin le cueillit d'un crochet du droit qui le souleva de terre et l'expédia au tapis.

La fille qui avait été éclaboussée hurlait comme un putois et les autres clients du bar commençaient à

vociférer. Tout s'était passé en quelques secondes. Vin empoigna Judy par le coude et la traîna vers la sortie. Ils émergèrent dans la nuit chaude. Elle le suivait d'assez bonne grâce, en essayant de maîtriser son fou rire et ils montèrent dans la Jaguar. Vin avait démarré avant même que le videur de la boîte n'ait songé à intervenir.

Barney se tut pour prendre une autre saucisse.

— Je ne perdrai pas mon temps ni le vôtre à entrer dans les détails, monsieur Campbell. Disons simplement que Vin conduisit jusqu'à un coin désert de la plage. Lui et Judy descendirent de la voiture et dès qu'il eut refermé la portière, il constata qu'elle avait déjà enlevé son pantalon. Il la prit et elle réagit comme une possédée. Lorsque ce fut terminé, elle remit son pantalon et se dirigea vers la voiture.

Vin essaya de lui faire la conversation, mais elle lui enjoignit de la fermer et de la ramener chez elle. Il pensa que leurs ébats l'avaient si violemment secouée qu'elle n'était pas d'humeur à parler et il n'insista pas.

Très content de lui, il s'imaginait en train de raconter à Elliot tous les détails de cette rencontre, lui expliquant qu'il avait sauté Judy dix minutes à peine après avoir fait sa connaissance. Ce succès lui rendit sa confiance en lui. Il allait ainsi pouvoir prouver à Elliot qu'il valait mieux que lui, mais il eut une surprise désagréable lorsqu'il stoppa devant les grilles donnant accès à la propriété Larrimore.

— Voilà, bébé, dit-il en sortant de la Jaguar. Alors, je te revois demain soir ? On pourrait faire une foire à tout casser.

— Non...

Elle descendit de la voiture et se dirigea vers les grilles.

— Hé ! Attends un peu, quoi...

Elle s'arrêta, puis se retourna.

— J'ai dit non.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda Vin, déconcerté, en tendant les bras vers elle.

— Bas les pattes ! lança-t-elle sèchement. C'est fini, nous deux... tu n'es pas mon genre.

Et elle repartit vers les grilles.

Vin, un instant pétrifié sur place, n'en croyait pas ses oreilles. Puis le sang lui monta à la tête et, l'empoignant par un bras, il la fit pivoter sur place. Il encaissa une gifle qui lui fit cligner des yeux et Judy se dégagea d'une secousse.

Ce fut alors que les deux hippies sortirent de l'ombre. Ils attendaient là depuis une heure. Ils avaient des chaînes de bicyclette autour du poing droit et ils avancèrent sur Vin, un de chaque côté.

— Allez-y, les gars ! s'écria Judy. Faites-lui sa fête, à ce fumier !

L'existence de Vin avait toujours été faite de violence. Il ne se rappelait même pas combien de fois il s'était trouvé dans ce genre de situations et s'en était sorti. Au moment où Larry, le plus costaud des hippies, essayait de lui flanquer un coup en travers de la figure, Vin esquiva en passant sous la chaîne, empoigna Judy et la propulsa contre Larry. Tous deux s'écroulèrent. L'autre atteignit Vin en travers du cou avec sa chaîne. Vin se rua sur lui, lui attrapa le poignet, le fit pivoter et lui expédia son poing à toute volée dans les reins. Le hippie s'affaissa sur les genoux en gémissant.

Larry, pendant ce temps-là, s'était relevé et sa chaîne sifflait de nouveau, visant la tête de Vin qui réussit à esquiver, puis bondit en avant et expédia un coup de boule dans la figure du gars. Les dents

cassées, il fut projeté en arrière. Il tenta de rattraper son équilibre, trébucha et bascula à terre. S'approchant de lui, Vin lui expédia un coup de pied dans la tête et Larry devint soudain inerte.

Vin se tâta le cou. Le sang coulait de la blessure que lui avait infligée la chaîne. Il regarda les deux hippies, constata qu'ils étaient hors de combat, et se retourna vers Judy.

— Alors cette sortie demain soir, bébé ? demanda-t-il doucement. Je passe te prendre ici vers neuf heures ?

Judy le regardait fixement, les yeux comme des soucoupes, puis brusquement elle éclata de rire.

— Eh ben dis donc, c'était quelque chose ! Oui... j'y serai.

Il s'approcha d'elle et l'enlaça. Le sang s'égouttait de son cou sur les épaules nues de la fille.

— N'oublie pas, bébé, dit-il. Ça m'embêterait de débarquer dans ta piaule pour t'en sortir par les cheveux... D'accord ?

— Oui.

Il la pelota. Elle le laissa faire sans bouger. Après lui avoir caressé les fesses, il la repoussa, regagna sa voiture à pas lents et démarra.

De retour au bungalow, il raconta à Elliot ce qui s'était passé.

— C'est un vrai petit animal, dit-il, mais je l'ai matée. Ce genre-là, ça me connaît. Plus on est vache avec elles, plus elles en pincent pour vous.

Mais Elliot était inquiet. Il trouvait que tout allait un peu trop vite.

— Et si elle n'est pas là demain soir ?

Vin sourit.

— Elle y sera. J'ai la manière, mon pote. Les femmes, je sais comment les traiter.

*

Elle était là, en effet, debout devant les grilles, lorsque Vin arriva avec la Jaguar à neuf heures et une minute.

Vin eut un sourire de satisfaction en se penchant pour ouvrir la portière. Elle portait une chemise mexicaine, un short ultra-court et des bottes qui lui montaient jusqu'aux genoux. Ses cheveux roux et soyeux cascadaient sur ses épaules et, de nouveau. Vin songea que c'était la sauterelle la plus excitante qu'il ait vue depuis des années.

— Salut, superman, lança-t-elle en s'installant à côté de lui et en claquant la portière. Je suis là, tu vois.

— Formidable. Tu es à croquer, dit Vin. Tiens, à propos, c'est justement l'heure d'aller croquer.

Avec la radio qui tonitruait du swing, il roula à vive allure jusqu'à un restaurant de fruits de mer tout au bout des quais.

C'était un restaurant de luxe, petit, mais « dans le vent » qu'Elliot lui avait indiqué.

— Exactement ce qu'il lui faut, avait dit Elliot en donnant trois cents dollars à Vin comme argent de poche. Et vas-y doucement. Pas de précipitation.

Judy fit sensation lorsqu'elle entra dans le restaurant. Tous les yeux étaient braqués sur elle et elle savourait l'effet produit. Vin, qui la suivait, se rendit compte qu'Elliot avait bien choisi l'endroit. Aucun rapport avec les lieux chers aux hippies, mais suffisamment à la mode pour séduire Judy.

Le maître d'hôtel, déguisé en pirate et arborant

même un bandeau noir sur l'œil et une tête de mort sur son bicornes, les conduisit dans un box à une table pour deux couverts, à l'écart des autres clients.

Un orchestre noir jouait un jazz agressif et le trompettiste était de la classe de Louis Armstrong. Il fallait crier pour se faire entendre.

Judy s'assit et jeta un regard alentour, les yeux étincelants.

— Dis donc, Superman, c'est chouette, cet endroit !

— Aucun de tes petits jeunots ne t'a jamais amenée ici ? demanda Vin.

Ses yeux gris-bleu se durcirent.

— Arrête ce genre de vanes. Ils ne sont pas si jeunes que ça et je m'entends très bien avec eux.

— Tant mieux pour toi. (Vin se tourna vers le maître d'hôtel qui était venu prendre la commande.)
Donnez-nous des timbales de crabe, des grillades garnies et des whiskies sours.

Là encore, Elliot lui avait composé le menu.

— Bien, monsieur, dit le maître d'hôtel qui s'éloigna.

— Surtout, ne me laisse pas choisir ce que j'ai envie de manger, protesta Judy, l'œil mauvais.

— Et pourquoi ? Tu es le genre à manger des hamburgers, bébé. Tu choisis ce que tu veux quand tu es avec tes minets. Je choisis pour toi quand tu es avec moi.

— Vrai ! tu te trouves parfait, hein ?

— Mais je le suis ! (Il lui sourit.) Et tu n'es pas si mal, toi non plus. (Il repoussa sa chaise.) Viens danser.

Après avoir dansé, ils dînèrent et Vin voyait bien que Judy était ravie de sa soirée. A voir sa façon de manger, il estima que c'était bel et bien le genre de

filles à se nourrir de hamburgers. Dès qu'ils eurent terminé, il régla l'addition, laissant voir à Judy la liasse de billets de cinq dollars qu'il sortit négligemment de sa poche, puis il l'entraîna dans l'air brûlant de la nuit.

— Viens, bébé, dit-il en montant dans la Jaguar, on va s'en payer une tranche.

— Où va-t-on ?

— Au Club Alligator, répondit Vin. Tu connais ? Judy ouvrit de grands yeux.

— Hé non... c'est réservé au super-gratin, cette boîte-là. Tu en es membre ?

— Oui, évidemment. Tu veux dire qu'aucun de tes minets ne t'a jamais emmenée au Club Alligator ? demanda Vin.

Lui-même n'y avait jamais mis les pieds, mais là aussi, Elliot avait fait le nécessaire en passant un coup de fil au secrétaire du club... à peu près la seule boîte de la ville où il ne devait pas d'argent.

— Ben, mince ! fit Judy à mi-voix. Allons-y !

Ils dansèrent, burent et se baignèrent enfin dans la vaste piscine avant de quitter le club vers 2 heures du matin.

— Et maintenant, au dodo, dit Vin qui s'amusait comme un fou et trouvait Judy très distrayante. On va aller au motel Blue Heaven. D'accord ?

— Pourquoi pas ?

Au cours de la soirée, il lui avait raconté qu'il était chef comptable d'une des plus grandes agences publicitaires de New York, et qu'il était en vacances. Elliot lui avait donné suffisamment de renseignements sur cette profession pour qu'il ne commette pas d'impair. Judy ne semblait guère intéressée à ce qu'il faisait et ne devenait attentive que lorsqu'il

parlait argent. Voyant que son seul centre d'intérêt était le fric, il parla donc argent.

— C'est ça que je veux, déclara Judy. De l'argent. Je veux fiche le camp de chez moi, échapper à mon salaud de père, vivre ma vie.

— Qu'est-ce que tu lui reproches, à ton père ? demanda Vin, qui roulait en direction du motel.

— Ce que je lui reproche ? Toi, pour dire des conneries... Tous les parents sont des emmerdeurs mais mon père, lui, c'est pas tout le monde. La seule chose qui l'intéresse, ce sont les timbres-poste. Non, je te jure...

— Qu'est-ce que ça a de tellement spécial, les timbres-poste ?

— Ah, et puis la barbe ! Pourquoi parler de lui ?

— Si, dis-moi... ça m'intéresse. Les timbres, ça lui rapporte de l'argent ?

— Ça lui en coûte, à ce vieux schnock ! Il en a des milliers, de ces foutus timbres ! Tu veux que je te dise ? On lui a proposé un million de dollars pour huit timbres russes ! Un million de dollars, et il a refusé, ce con !

Vin faillit partir dans le décor. Braquant frénétiquement le volant, il réussit à revenir sur la route, klaxonné violemment par le gars qui roulait derrière lui.

— Tu es saoul ? demanda Judy, qu'une embardée à une telle vitesse avait affolée.

— Quoi, ça ne t'est jamais arrivé, à toi ? répliqua Vin. Calme-toi. Je t'écoutais et j'avais l'esprit ailleurs.

— Mince ! ne le laisse pas s'égarer de nouveau.

Ils roulèrent un moment en silence pendant que Vin ressassait dans sa petite tête la nouvelle sensationnelle qu'il venait d'apprendre.

Il devait s'agir des timbres que voulait Elliot ! songea-t-il. Bon sang de bon sang ! Elliot offrait royalement cinquante mille dollars et voilà que cette même lui annonçait qu'ils valaient un million !

Un million !

Il avait la bouche pâteuse. C'était ça le « Gros Coup » ! Le Vrai ! Il se mit à réfléchir intensément. S'il manœuvrait habilement et gardait la tête froide, il ne serait pas nécessaire de partager en quatre les bénéfices. Elliot, Cindy et Joey pouvaient bien aller se faire foutre. Après tout, c'était lui, Vin, qui se tapait le boulot. Il lui suffisait de soutirer des renseignements à cette idiote et il pourrait palper un million ! A cette seule idée, il se sentit soudain en nage.

— Qu'est-ce qui te prend brusquement ? demanda Judy d'un ton irrité. Te voilà transformé en soliveau !

Avec effort, il reporta son attention sur elle.

— Attends un peu, bébé, dit-il et sa propre voix lui parut enrouée. Attends qu'on soit au motel, et tu verras si je suis un soliveau !

Cinq minutes plus tard, il quittait la grand-route pour s'engager sur une petite route sinueuse qui conduisait au motel.

La mise en garde d'Elliot résonnait sans arrêt aux oreilles de Vin. Pas de précipitation. Ils avaient le reste de la nuit. Il lui fallait jouer serré. Un million de dollars ! Quel était le dingue qui offrait un tel pacson pour huit malheureux timbres ? C'était là un point à élucider, décida-t-il.

Il ouvrit la porte du pavillon et ils entrèrent. Chaque bungalow du motel Blue Heaven, recommandé lui aussi par Elliot, était luxueux. Une vaste pièce, meublée de grands fauteuils confortables,

d'un divan, d'une télé couleur et d'un bar bien garni les accueillit. Il y avait une chambre à coucher avec un lit gigantesque à leur gauche et une salle de bains à leur droite.

— Pas mal, fit Judy d'un air approbateur en regardant autour d'elle.

Vin ferma la porte et tourna la clef.

Le lit était prêt, accueillant.

— Déshabille-toi, bébé, dit Vin, et prends une douche. Je veux écouter les dernières nouvelles.

Il s'approcha de la télé et la brancha.

— En quoi ça t'intéresse, les nouvelles ? demanda Judy en ôtant ses vêtements.

— T'occupe... dépêche-toi, fit sèchement Vin.

Il voulait se débarrasser d'elle afin de réfléchir.

Maintenant entièrement nue, Judy entra dans la salle de bains et ferma la porte.

Un million de dollars !

Vin ne pouvait penser qu'à ça.

Il fixait l'écran allumé sans même le voir, absorbé par ses réflexions. Cette même voulait de l'argent. Elle l'avait dit elle-même. S'il savait la manœuvrer, ils pourraient tous deux mettre la main sur les timbres et, grâce aux tuyaux qu'elle possédait, les vendre moyennant cette somme-là. Peut-être pourrait-elle même apprendre qui avait offert de les acheter. Elle serait en mesure en tout cas de lui dire comment faucher les timbres. Un million ! Sainte Mère !

A cette idée, Vin sentait son pouls s'accélérer.

Une fois qu'il aurait l'argent, il aviserait, pour Judy. Elle n'était pas son genre. Beaucoup trop maligne et les mêmes à la coule, il n'aimait pas ça. Une fois qu'ils auraient l'argent, il se débarrasserait d'elle.

Mais il lui fallait se montrer prudent, songea-t-il. Il ne devait pas précipiter les choses. Il allait donc y aller sur la pointe des pieds. Comme Judy ressortait de la salle de bains, il éteignit la télévision, se leva et lui sourit.

— Viens, mon joli, dit-elle et, s'étendant sur le lit, elle lui fit signe de la rejoindre.

CHAPITRE V

Ce fut pendant qu'ils prenaient le petit déjeuner dans le patio inondé de soleil que Vin commença à tâter le terrain.

— Si je prends l'habitude de sortir avec toi, était en train de dire Judy, je vais devenir obèse.

Elle s'était attaquée à un petit déjeuner composé d'un pamplemousse, d'œufs au jambon, de toasts et de café et elle dévorait comme si elle n'avait pas mangé depuis plusieurs jours.

Vin s'était contenté d'un jus d'orange, d'un café et d'une cigarette. Il eut un large sourire.

— Voilà ce que c'est, de sortir avec ces jeunots, bébé. Ils n'ont pas les moyens de nourrir une fille comme toi. Ne t'inquiète donc pas pour ta ligne. Je te donnerai assez d'exercice pour t'empêcher d'engraisser.

Judy se mit à glousser.

— Bonne idée, je dois dire... tâche de ne pas l'oublier.

— Parle-moi donc de ton vieux, enchaîna Vin d'un ton négligent. Vous ne vous entendez pas, tous les deux ?

— C'est vraiment le moins qu'on puisse dire,

répliqua Judy en étalant du beurre sur un toast. Je ne veux pas parler de lui. Il m'emmerde.

— Mais ces timbres dont tu m'as parlé... (Vin alluma une autre cigarette.) Tu as dit que quelqu'un lui avait offert un million pour huit timbres. Tu me faisais marcher ?

— Non. J'ai vu la lettre sur son bureau. (Elle étala une épaisse couche de confiture sur le toast.) J'ai failli tomber à la renverse.

— Tu veux dire qu'un dingue a vraiment offert tout ce fric à ton vieux pour huit timbres, bon Dieu ?

— Exactement. J'en étais malade. Une somme pareille ! Tout ce que j'aurais pu faire avec ! Ce vieux salaud a tout simplement flanqué la lettre dans la corbeille.

— Mais qu'est-ce que c'est, ces timbres ?

— Oh, des timbres qu'il s'est procurés. Les gens sont toujours en train de lui en envoyer. Je ne sais pas. Ecoute, Superman, ça va bien comme ça, sur le chapitre de mon père. Parlons d'autre chose.

Vin se versa une autre tasse de café.

— Qui c'est, le gars qui lui a offert tout ce pognon ?

Judy, qui s'attaquait à un autre toast, s'arrêta pour le dévisager, le regard soudain scrutateur.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Vin se rendit compte qu'il s'était aventuré trop loin.

— Tu ne le sais pas, en somme ?

— Et si je le savais ?

— Oh, écoute, bébé, si tu veux faire des mystères, moi je veux bien. (Il haussa les épaules.) J'étais curieux, c'est tout.

— Oh, laissons tomber les timbres. (Elle mordit

dans son toast.) Allons nous baigner. Je connais un coin merveilleux où on peut nager à poil.

— D'accord.

Se rappelant les conseils d'Elliot, Vin décida à contrecœur de laisser tomber ses investigations pour le moment.

Après qu'ils eurent fini le petit déjeuner et que Vin eut réglé la note pour leur séjour d'une nuit, ils montèrent dans la Jaguar.

Ils longèrent la route côtière sur une trentaine de kilomètres, puis s'engagèrent dans un étroit chemin sablonneux aboutissant à une petite crique déserte.

Ils descendirent de la voiture, se déshabillèrent et nagèrent longuement, puis ils allèrent s'étendre côte à côte à l'ombre d'un bouquet de palmiers.

— Ah, ça, c'est la vie ! s'exclama Judy. Si seulement je pouvais faire ça tous les jours ! Tu restes longtemps, Superman ?

— Qu'est-ce que tu ferais si tu avais un million de dollars, minette ? demanda Vin, les yeux fixés sur les feuilles du palmier qui pendaient au-dessus de sa tête.

— Tu penses encore à ça ? (Judy tourna la tête pour l'observer.) Mais à quoi ça rime ?

— Je t'ai posé une question, dit Vin sans la regarder.

— Bon... eh bien, avec un tel paquet d'oseille, je me tirerais de ce foutu pays. J'irais à Paris, je m'achèterais un chouette appartement et je m'en payerais, crois-moi... je mènerais le genre de vie que j'ai envie de mener. Je me ferais plaisir. J'aurais aussi un appartement à Capri. Là-bas aussi, je m'en payerais. Avec tout le fric que j'aurais, les hommes rappliqueraient dare-dare. Je ne serais même pas obligée d'en chercher.

— Si ton vieux a tellement de timbres, il s'apercevrait de la disparition de ces huit timbres-là ?

Judy demeura si longtemps silencieuse que Vin craignait d'être allé trop vite, puis elle répondit :

— Oui, il s'en apercevrait. Il passe le plus clair de son temps à se repaître de la vue de ses timbres et maintenant que ce gars lui a offert tout ce fric, je parie qu'il regarde ceux-là encore plus que les autres.

— Quel gars ?

Judy se redressa sur son séant, tenant ses seins nus au creux de ses mains.

— Tu me prends peut-être pour une conne, Superman, mais je vais bien t'épater. N'aurais-tu pas l'intention de faucher ces timbres pour les vendre au gars qui a fait cette proposition ?

Et voilà, songea Vin. Il était allé trop vite, mais peut-être était-ce là sa chance. Il se tourna sur le côté et leva les yeux sur elle.

— C'est une idée qui m'a traversé l'esprit, dit-il. Si on ramassait un pareil paquet, on pourrait partager à deux ou bien si tu veux rester avec moi, on fait une seule part et on pourrait vraiment mener la grande vie.

Ils se dévisagèrent.

— Qui es-tu exactement ? demanda-t-elle. Chef comptable, tu parles comme ça prend avec moi. Qui es-tu ?

— Un gars qui en veut, dit Vin en souriant. Comme toi : avide d'argent. Toi et moi, on pourrait s'occuper de ça... comme associés.

Elle se leva et à l'aide d'une serviette essuya le sable collé à ses fesses et à ses cuisses. Couché à ses pieds, il l'observait, tendu, se demandant s'il n'avait pas joué trop vite la bonne ou la mauvaise carte.

Judy était en train de se rhabiller en silence et il se sentait de plus en plus mal à l'aise.

— Enfin, bon Dieu, dis quelque chose !

Elle baissa les yeux sur lui.

— Eh bien, c'est ce que je vais faire, Superman. Je ne fais confiance à personne, à toi pas plus qu'à d'autres. Si tu te crois assez malin pour mettre la main sur ces timbres, je t'aiderai, mais tu n'auras pas le nom de l'homme qui veut les acheter. Cette partie-là, c'est moi qui m'en chargerai. Et si on doit partager, ce sera à mes conditions. Sept cent cinquante pour moi et deux cent cinquante pour toi.

Un peu trop à la coule, cette même, pensa-t-il. Mais d'accord, faisons semblant. Obtenir les timbres d'abord, et ensuite à moi de jouer. Si elle s'imagine que je vais lui laisser soixante-quinze pour cent, alors il faut vraiment qu'elle se fasse examiner la cervelle. Mais pour le moment, laissons courir.

Il se leva et remit ses vêtements pendant qu'elle se dirigeait vers la Jaguar. Une fois habillé, il la rejoignit.

— Allons boire un verre, dit-elle en montant dans la voiture. J'ai une soif de lionne.

Il l'emmena à un bar le long de la plage, commanda un double gin tonic pour elle et une bière pour lui. Il était encore trop tôt pour qu'il y ait foule et ils s'installèrent à une table isolée sous l'auvent. Vin entreprit aussitôt de travailler Judy.

— Comment on met la main sur les timbres, bébé ?

Elle le dévisagea.

— Tu as vraiment de la suite dans les idées.

— Arrête tes vannes, tu veux, fit sèchement Vin. On travaille ensemble ou pas ?

Elle but une gorgée tout en continuant à l'observer.

— Tu t'imagines, Superman, que si c'était faisable, je n'aurais pas fauché ces timbres depuis des semaines pour les vendre et foutre le camp d'ici ? C'est sans espoir. La collection de ce salaud est bien protégée.

— Mais à nous deux, on pourrait peut-être réussir.

Elle secoua la tête.

— C'est une perte de temps. Tu ne peux pas mettre la main dessus, alors laisse tomber. Parlons plutôt de ce qu'on va faire ce soir.

— Quand il s'agit d'argent, répliqua Vin, rien n'est une perte de temps. Où la garde-t-il, sa collection ?

— Dans la maison. Il a une grande pièce, tapissée de tiroirs. Dans chaque tiroir, il y a des timbres protégés par une vitre, et chacun des tiroirs est relié à un système d'alarme. Il y a des centaines de tiroirs et des milliers de timbres. Crois-moi, chercher un timbre en particulier, c'est comme de chercher une rosière dans cette ville... hors de question.

— C'est quoi, ses mesures de sécurité ?

— Un système compliqué de fils reliés directement au commissariat. Chaque tiroir se boucle automatiquement grâce à un commutateur qu'il branche quand il n'est pas dans la pièce où se trouvent les timbres. Le commutateur est dans un coffre en acier encastré dans le mur et il en a toujours la clé sur lui. Il y a un circuit fermé de télé et l'écran est surveillé nuit et jour par des gardes quand il est absent de la pièce. (Elle eut une petite grimace.) Il s'en occupe bien, de ses timbres... il n'y a que ça qui l'intéresse.

Vin réfléchit un instant à ce qu'il venait d'apprendre. Au bout d'un long moment, il dit :

— Bon, d'accord... mais supposons que j'arrive à pénétrer dans la pièce sans déclencher le système d'alarme, comment je les trouve, ces timbres ?

Elle le regarda un moment, puis se mit à rire.

— Tu ne peux pas pénétrer.

— Mais si j'y arrivais quand même.

Elle eut un haussement d'épaules.

— Tu trouveras quelque chose comme huit cents tiroirs contenant des milliers de timbres, tous sous vitre, et les tiroirs reliés au commissariat et surveillés par des gardes si bien que si tu en touches un, tu auras tous les flics en ébullition.

Les systèmes d'alarme, le circuit fermé de télé et les poulets ne gênaient guère Vin. C'était un expert dans sa partie. En revanche, ce qui l'inquiétait, c'était l'idée de trouver huit timbres en particulier, une fois qu'il serait dans la pièce.

— Ecoute, bébé, dit-il, ton vieux ne peut pas avoir une mémoire miraculeuse. Supposons qu'il veuille spécialement un timbre de sa collection qui en compte des milliers ? Il doit bien avoir une méthode pour le trouver rapidement.

— Oui, bien sûr. On l'a mise au point ensemble... Ça, c'était avant la mort de maman, quand je ne savais pas encore que la vie ne consistait pas uniquement à s'emmerder avec des timbres.

Vin sentit son pouls s'accélérer.

— Qu'est-ce que c'est, cette méthode ?

— Très simple. Chaque tiroir porte un numéro. Mon vieux a un répertoire. Les timbres des Etats-Unis par exemple sont dans des tiroirs numérotés de un à cent cinquante. Ces tiroirs sont en plus classés par date et les timbres suivant leur rareté. Pendant la

journée, il porte le répertoire sur lui et la nuit, il le boucle dans un coffre qui se trouve dans sa chambre.

— A quoi ressemble-t-il ?

— C'est un petit calepin en cuir qu'il porte dans la poche intérieure de son veston. A moins de l'assommer, ce vieux schnock, personne ne mettra la main sur son carnet.

Vin vida son verre.

— Et supposons qu'on l'assomme ?

Judy éclata de rire.

— Impossible. Il ne sort qu'une fois par semaine pour aller jouer au golf, et le reste du temps, il est avec ses timbres. Quand il va au club de golf, son chauffeur l'accompagne. Il y a toujours une circulation épouvantable sur la route, donc pas question de coincer sa voiture. On ne peut pas non plus entrer dans la maison. Son personnel se compose de cinq personnes et elles sont toujours là. Laisse donc tomber. Sans le répertoire, tu ne peux pas trouver les timbres, alors, n'y pense plus, à ce million de dollars.

Vin avait obtenu à peu près tous les renseignements qu'il voulait. Il était inutile de perdre davantage son temps avec cette sauterelle.

— Bon.... je vais y réfléchir. Si jamais j'ai une idée, on fait affaire, toi et moi ?

— C'est-à-dire ?

— Je pique les timbres. Tu me donnes le nom de l'acheteur et on partage les bénéfices.

— Ce n'est pas le genre d'affaires qui m'intéressent, Superman, dit-elle avant de vider son verre. Je prends soixante-quinze et je te laisse le reste.

Vin sourit.

— Bon, bon, d'accord.

— Et c'est moi qui vais trouver l'acheteur, Superman.

Il hésita un moment, puis sachant qu'elle le tenait à la gorge pour le moment, il sourit encore.

— Entendu. (Elle opina du bonnet.) Bien, allons-y. (Il se leva.) J'ai du boulot. On se voit demain soir ?

— Pourquoi pas ce soir ?

Il secoua la tête :

— Je suis pris. Demain soir, je t'emmènerai au Bamboche Club. Habille-toi en conséquence... c'est tout à fait ton genre.

— Qu'est-ce que tu fais ce soir ? demanda-t-elle, l'observant d'un regard soupçonneux.

— Oh, je dois voir un gars... Allez, viens, bébé, on part.

Elle l'accompagna jusqu'à la Jaguar.

— Tu veux que je te dépose chez toi ? demanda-t-il en mettant le contact.

— Chez moi ? T'es fou ! Laisse-moi à Plaza Beach. Je vais y passer la journée. (Comme il démarrait, elle poursuivit :) Donne-moi du fric, Superman. Si je te vois pas ce soir, il faut bien que je mange. Donne-moi cent dollars.

— Tes minets n'ont qu'à te nourrir. Je ne donne jamais rien gratis.

— T'en as pas eu pour ton compte, espèce de salopard ? demanda-t-elle.

— Pas encore. (Vin sourit.) Toi, moi, et un million de dollars, voilà ce qu'il me faut.

Mais quand il la déposa devant le Plaza Beach, il lui remit trente dollars.

Elle lui arracha les billets de la main, lui tira la langue et s'éloigna en roulant des hanches.

Pour la première fois depuis qu'il était devenu le secrétaire d'Herman Radnitz, Holtz ne réussit pas à exécuter les ordres de son maître.

Il avait reçu comme instruction de faire surveiller Elliot et de fournir à Radnitz un rapport quotidien sur les activités de l'acteur. De retour dans son bureau, il avait téléphoné à Jack Lessing qui dirigeait une équipe d'experts spécialisés dans ce genre de travail. Lessing avait déclaré que ça ne posait aucun problème et qu'il allait mettre immédiatement quatre hommes sur le boulot.

Six heures plus tard, Lessing, un petit type maigre aux yeux de renard et au crâne dégarni, entra dans le bureau de Holtz. Sans perdre de temps, il lui signala qu'Elliot avait disparu et que ses hommes n'arrivaient pas à retrouver sa trace.

— J'ai dix types qui le recherchent, mais jusqu'à présent sans résultat, conclut Lessing. Il n'a pas quitté la ville par le train ou l'avion, mais il a pu partir en voiture. Son Alfa a disparu. On ne peut pas soutirer le moindre renseignement à ses domestiques. Alors que voulez-vous que je fasse ?

Holtz le regarda fixement et l'expression qui se lisait dans ses yeux mit Lessing mal à l'aise.

— Trouvez-le ! aboya Holtz. C'est votre boulot... c'est pour ça qu'on vous paye ! Ça ne doit pas être tellement difficile. Il est connu comme le loup blanc. Mettez le syndicat dans le coup... utilisez tous les hommes disponibles... mais trouvez-le !

Après le départ de Lessing, Holtz réfléchit. Devait-il attendre encore six heures avant de prévenir Radnitz ? Avec toute l'organisation de Lessing à la recherche d'Elliot, il y avait bien des chances pour

qu'on le retrouve, mais il estima qu'il valait mieux prévenir Radnitz qu'il y avait un os.

Il gagna la terrasse où Radnitz était en train de parler avec Berlin au téléphone. Il réglait une transaction financière et Holtz attendit qu'il ait raccroché.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Radnitz en se tournant vers Holtz.

Holtz lui expliqua ce qui se passait et les mesures qu'il avait prises. Radnitz écouta, et son visage adipeux s'assombrit tandis qu'une lueur irritée s'allumait dans ses yeux aux lourdes paupières.

Holtz s'attendait à des reproches virulents. Il pensait même qu'il risquait d'être renvoyé et il fut surpris lorsque Radnitz, contrôlant sa colère, lui indiqua une chaise en disant :

— Asseyez-vous.

Un peu gêné, car il ne s'était encore jamais assis en présence de son patron, Holtz s'installa sur une chaise.

— Depuis quand travaillez-vous pour moi ? demanda Radnitz qui prit un havane dans un étui en peau de porc et le décapita avec un coupe-cigares en or.

— Ça fera cinq ans le mois prochain, monsieur. Radnitz acquiesça.

— Vous m'avez toujours donné toute satisfaction. J'ai confiance en vous. A mon avis il vaut mieux que vous sachiez pourquoi nous devons trouver Elliot.

Holtz se raidit. C'était bien là la dernière chose à laquelle il s'attendait et dans sa stupeur, il préféra ne rien dire.

Radnitz alluma son cigare, puis laissa errer son

regard sur la plage où une foule de gens nageaient ou prenaient des bains de soleil.

— Je suis à la recherche de timbres russes, déclara-t-il. Ils proviennent d'une série qui n'a jamais été mise en circulation. Ils sont tombés entre les mains d'un savant soviétique qui était amoureux d'une Américaine rencontrée à Berlin-Est. On l'a prié de ne plus rien avoir à faire avec elle. Officiellement, il a accepté, mais en lui-même il avait décidé de s'enfuir de son pays. Il savait que les timbres auraient de la valeur et il lui fallait bien trouver un moyen de subsistance pour lui et cette femme une fois qu'il aurait quitté la Russie. Il a condensé en un rapport le résultat de tous ses travaux. Ce rapport a une valeur considérable pour les ennemis de la Russie. Il en a fait huit micro-copies et chaque copie a été collée sur chacun des huit timbres, les rendant inestimables. Inutile d'entrer dans les détails au sujet de ce rapport, mais c'est un document pour lequel la C.I.A. paierait une somme fabuleuse. Le savant a persuadé un ami de sortir ces timbres de Russie clandestinement et de les porter à Berlin-Est où ils ont été remis à l'Américaine, mais le savant avait trop tardé et il a été arrêté. Sous la torture, il a avoué ce qu'il avait fait. Ayant été prévenue de l'arrestation de son amant, l'Américaine s'est enfuie et a gagné Paris. Elle a vendu les timbres à un marchand parisien et avec le produit de la vente a regagné New York. Le marchand, ignorant tous des micro-copies, a vendu les timbres à un client qui a été kidnappé, mais est mort d'une crise cardiaque avant que ses ravisseurs lui aient fait dire ce qu'il avait fait des timbres. Les timbres avaient disparu. (Radnitz observa une pause qu'il mit à profit pour faire tomber la cendre de son cigare.) Comme vous

le savez, je fais de nombreuses et fructueuses affaires avec le gouvernement soviétique. Ils m'ont demandé si je pouvais les aider. Je leur ai promis. Financé par eux, je me suis livré à des recherches approfondies pour retrouver ces timbres. Malheureusement, il y a eu des fuites et la C.I.A., prévenue, est également à la recherche de ces timbres. Il me faut donc agir prudemment. Pour le moment, la C.I.A. concentre ses recherches parmi les petits collectionneurs, et en particulier les collectionneurs russes.

« Quant à moi, mes recherches m'ont conduit à un certain Paul Larrimore qui habite dans cette ville. Je suis persuadé qu'il détient les timbres et je lui ai fait une offre substantielle à laquelle il n'a même pas répondu. Ce qui ne veut rien dire. Ou il a les timbres et refuse de les vendre, ou il ne les a pas et n'a même pas la politesse de répondre. La solution la plus simple consisterait à kidnapper cet homme et à le forcer à dire s'il a les timbres ou non, mais cela ferait une certaine publicité qui mettrait la puce à l'oreille de la C.I.A. (Radnitz, le visage dur, souffla un nuage de fumée.) J'ai maintenant contacté Claude Kendrick qui connaît une vedette de cinéma, Elliot, lequel semble être la seule personne susceptible d'approcher Larrimore. Elliot a un pressant besoin d'argent et il veut bien essayer de se renseigner au sujet des timbres. J'ai mes raisons de me méfier de Kendrick. Si Elliot mettait la main sur les timbres et les donnait à Kendrick, Kendrick tenterait peut-être de trouver quelqu'un qui lui en offre un meilleur prix que moi, il est donc important pour moi de savoir quand Elliot aura les renseignements voulus et quand il compte mettre la main sur les timbres. C'est pourquoi il faut trouver Elliot immédiatement.

Holtz réfléchit un moment.

— S'il doit essayer de se procurer les timbres, monsieur, il est sûrement en ville. Ce qui limite les recherches. Je vais alerter Lessing.

— Je vous laisse carte blanche. (Radnitz se tut et regarda fixement Holtz.) Je vous ai expliqué tout ça pour que vous compreniez l'importance et la gravité de cette opération. Si j'ai les timbres, je me trouverai dans une excellente position pour discuter avec les Russes. Le projet du barrage de Kazan est terminé. En échange des timbres, ils me donneront le contrat pour le barrage. C'est aussi simple que ça. Inutile de vous dire la valeur que j'attache à ce contrat. J'espère apprendre qu'Elliot a été retrouvé d'ici vingt-quatre heures.

Radnitz tendit la main vers le téléphone, signifiant ainsi son congé à Holtz.

*

Une foule de questions se pressaient dans la tête de Vin alors qu'il regagnait le bungalow.

Elliot connaissait-il la valeur exacte de ces timbres ? Combien Kendrick avait-il offert au comédien — certainement plus que les cinquante mille qu'Elliot leur proposait, à Cindy, Joey et lui — mais combien exactement ?

Il réfléchit ensuite aux renseignements qu'il avait obtenus de Judy. Le vol proprement dit ne l'inquiétait pas. Il était sûr d'arriver à neutraliser le système d'alerte et le circuit fermé de télé, mais comment s'emparer du répertoire ? Plusieurs solutions lui vinrent à l'esprit, mais il les écarta comme trop dangereuses. Vin savait qu'il n'avait pas l'envergure nécessaire pour organiser un vol aussi délicat. Une

crreur, un faux pas et un million de dollars lui filerait sous le nez. Cette idée le rendait malade. Non, il devait communiquer à Elliot une partie des renseignements donnés par Judy. Ensuite s'ils réussissaient à mettre la main sur les timbres, il lui faudrait alors régler son compte à Elliot et à Judy. Il avait déjà décidé de ne partager avec personne. Le Gros Paquet serait pour lui et pour personne d'autre.

Il trouva Elliot, Cindy et Joey dans le jardin. Ils le regardèrent d'un œil interrogateur alors qu'il s'approchait d'eux et s'installait dans le quatrième fauteuil.

— Où étais-tu passé ? demanda Joey. On commençait à s'inquiéter. Qu'est-ce que tu as fabriqué ?

— Des tas de choses, répondit Vin avec un large sourire. La même Larrimore me mange au creux de la main et j'ai la plupart des tuyaux qu'on voulait.

— Tu n'as pas perdu de temps. (Elliot eut l'air surpris.) Tu lui as déjà parlé des timbres ?

— Ouais... C'est arrivé tout naturellement. C'est elle-même qui a mis les timbres sur le tapis.

— Larrimore les a ?

Vin pointa un doigt sur Elliot.

— Doucement, mon pote... C'est moi qui vais poser quelques questions. Combien Kendrick t'a-t-il offert pour ces timbres ?

— Ça ne te regarde pas, répondit Elliot avec calme. Vous avez tous les trois accepté de travailler avec moi moyennant cinquante mille dollars.

Vin secoua la tête.

— Plus maintenant, mon pote. C'est moi qui me tape tout le boulot. Sans moi, tu n'arriverais à rien. Ces timbres valent de l'argent... alors voyons un peu ce que Kendrick t'a offert.

Elliot hésita un instant, puis haussa les épaules.

— Deux cent mille dollars. Et comme c'est moi qui ai amené l'affaire, je trouve que cinquante mille est une somme raisonnable pour vous trois.

— Tu crois ça ? (Vin était tout à fait sûr de lui.) Eh bien, moi je dis non. Je veux un fade plus intéressant.

Elliot interrogea Cindy et Joey du regard.

— Et vous, ce pourcentage vous convient... vous voulez davantage ?

— Il s'agit pas d'eux. Moi, je veux davantage, insista Vin, et je vais l'obtenir. Voilà les nouvelles conditions. Je touche cinquante, ils touchent cinquante à eux deux et il te reste cent.

Joey, qui savait qu'une fois l'opération terminée, Cindy et lui seraient débarrassés de Vin, écoutait attentivement ; il intervint d'un ton calme :

— Ça vous fait quand même plus qu'à nous, monsieur Elliot.

Elliot réfléchit un moment. Cette diminution de sa part signifierait quelques mois de moins à vivre et il se rendit compte alors que ça lui était maintenant égal.

— D'accord pour ces nouvelles conditions. Alors, il a les timbres ?

— Oui. (Vin leur parla ensuite du répertoire.) C'est là le problème. Sans l'index, on trouvera jamais les timbres. Mais une fois qu'on connaîtra le numéro du tiroir où ils se trouvent rangés, je peux les embarquer.

— Ça n'est pas notre affaire, dit Elliot. D'après le marché que j'ai conclu avec Kendrick, il me suffit de lui affirmer que Larrimore possède bien les timbres et de lui indiquer comment mettre la main dessus pour qu'il me verse la somme indiquée. Tu m'as donné les renseignements nécessaires. Nous n'avons

rien de plus à faire. A lui de se procurer les timbres. Nous aurons l'argent d'ici demain et nous pouvons filer d'ici.

Vin l'observait, en plissant des yeux.

— Si un mec comme Kendrick est prêt à te refiler deux cent mille tickets, combien crois-tu qu'il va toucher quand il vendra les timbres ?

— Ça, c'est ses oignons, répliqua Elliot avec impatience. Cent mille dollars, ça me suffit. Je vais aller le trouver immédiatement pour lui raconter tout ça et lui demander de me payer.

— Minute ! Et si je te disais que je peux découvrir le nom de l'acheteur à qui Kendrick a affaire ? Si je t'apprenais que ce client est prêt à payer cinq cent mille tickets qui pourraient tomber dans notre poche et pas dans celle de Kendrick ?

Elliot le regarda fixement.

— Tu sais qui c'est, cet acheteur ?

— Je peux le savoir.

— Comment ?

Vin sourit.

— T'en fais pas pour ça. Je ne plaisante pas, tu sais, je peux le savoir. Alors écoute-moi ; il faudrait être dingue pour traiter directement avec Kendrick. Ce salopard va te refiler royalement deux cent mille et empocher le reste sans avoir rien fait. Grâce à mes tuyaux, on peut embarquer les timbres, les vendre au gars de Kendrick pour cinq cent mille tickets, et, du coup, éliminer complètement Kendrick de l'affaire.

Elliot, qui observait le visage surexcité de Vin et la lueur de cupidité brillant dans ses yeux, comprit soudain que Vin avait l'intention de doubler non seulement Kendrick, mais aussi bien Cindy, Joey et lui-même. Le comédien ne savait pas encore

comment il allait s'y prendre pour les rouler, mais il était sûr que c'était là son intention.

Il sentit soudain une grande agitation le gagner. Voilà qui pouvait être plus amusant que de vivre couvert de dettes en s'apitoyant sur son sort parce qu'il avait un pied en alu. Il avait tourné six films à succès dans lesquels, jouant le rôle du héros, il avait, grâce à son astuce, triomphé de malfrats dans le genre de Vin. Les scénaristes avaient veillé à ce que son ingéniosité soit toujours supérieure à celle de ses adversaires et à ce qu'il sorte toujours grand vainqueur de toutes les épreuves qu'il traversait. Mais maintenant, il s'agissait de la réalité ; pas un film d'aventures mis en boîte pour être projeté dans tous les cinémas du monde. Il n'y aurait pas de scénariste pour guider ses pas. Pas de réalisateur pour crier « Coupez ! » quand les événements prendraient un tour trop brutal.

« Très bien, songea-t-il, montre un peu ce que tu sais faire. Conduis-toi comme s'il s'agissait d'un film. Qu'est-ce que j'ai à perdre, de toute façon ? Quelques mois de vie supplémentaires ? Si je n'obtiens pas l'argent, il y a toujours les somnifères pour régler le dernier acte. Je vais donc faire semblant d'accepter. Il se pourrait bien que je sois encore plus retors que l'autre. De toute façon, ça pourrait être distrayant... de jouer un de mes films, mais cette fois pour de bon. »

— C'est une idée, dit-il. Alors qu'est-ce que tu comptes faire ?

Vin se déplaça légèrement sur son fauteuil, l'air mal à l'aise.

— Examinons la situation sous un autre angle : on a maintenant l'occasion d'empocher cinq cent mille dollars. Il faut donc conclure un nouveau

marché. Joey et Cindy touchent cent mille, et toi et moi deux cent mille chacun. Qu'est-ce que vous en dites ?

Joey écoutait et se faisait de la bile. Cent mille dollars ! Une somme dont il n'avait même jamais rêvée. Il était affolé en songeant à la peine de prison que Cindy et lui pourraient écoper si l'opération tournait au vinaigre.

— Non... on n'est pas dans le coup ! s'exclama-t-il. On n'a jamais fait un boulot aussi important et c'est pas aujourd'hui qu'on va commencer !

Vin contempla le vieux d'un œil méprisant.

— Bon, eh bien, tirez-vous des pattes. Elliot et moi, on n'a besoin ni de toi ni de Cindy. D'accord... retourne à tes petits chapardages minables si c'est ça qui te plaît.

Cindy se pencha en avant, le regard étincelant :

— Moi, ça ne me plaît pas ! J'en ai marre de cette vie minable, justement ! (Elle tourna la tête vers Joey.) D'accord, papa, si tu ne veux pas marcher, je ne chercherai pas à te persuader, mais moi je reste dans le coup.

Joey la regardait, désesparé, puis il leva les mains en un geste de désespoir.

— Ecoute, mon petit...

— Je reste dans le coup, un point c'est tout !

Joey regarda Elliot.

— Bon, monsieur Elliot, alors on est dans le coup, mais en quoi peut-on vous aider ? Je ne vois vraiment pas ce qu'on peut faire dans tout ça.

— Il s'agit pourtant pour chacun de gagner sa part, déclara Vin. Je suis capable de neutraliser le système d'alarme et de piquer les timbres si je sais où ils sont. C'est mon boulot et je peux le faire. A Elliot le soin de trouver une idée pour soulager

Larrimore de son répertoire. S'il ne peut pas vous utiliser, vous deux, vous êtes de toute façon en dehors du coup. Il n'y a que ceux qui bossent qui en sont.

Cindy tourna vers Elliot un regard plein d'espoir.

— Nous savons que Larrimore garde ce répertoire dans la poche intérieure de son veston, dit Elliot après un moment de réflexion. La nuit, le calepin est bouclé dans un coffre dans sa chambre à coucher. (Il consulta Vin du regard.) C'est bien ça ?

— Oui.

— Joey... vous croyez-vous capable de voler le répertoire dans la poche de Larrimore si vous vous approchiez suffisamment de lui.

Joey n'eut pas l'ombre d'une hésitation.

— Oui... sans difficulté.

— Si vous nous faisiez une petite démonstration...

Le comédien se leva et entra dans le bungalow. D'une étagère, il prit un petit livre broché et le glissa dans sa poche intérieure, puis il ressortit dans le jardin.

— J'ai un livre dans ma poche, Joey. Voyons un peu comment vous allez me le piquer.

Cindy s'était déjà levée et au moment où elle passait à hauteur d'Elliot, elle trébucha et se cogna à lui.

— Excusez-moi, dit-elle. J'ai glissé. Vas-y, papa, montre-lui.

Joey eut un petit sourire gêné.

— Il n'y est plus, n'est-ce pas, monsieur Elliot ?

Cindy tenait le livre à la main.

— Impressionnant, dit Elliot. Bon, je vais y réfléchir.

Les laissant dans le jardin, il gagna sa chambre et

s'étendit sur le lit. Puis quand Cindy lui cria que le déjeuner était prêt, il se leva et alla rejoindre les trois autres dans la petite salle à manger.

— T'as une idée, mon pote ? demanda Vin en attaquant son bifteck.

— Le problème, c'est d'approcher Larrimore, commença Elliot. Il ne sort qu'en voiture. Il ne reçoit aucune visite, mais j'ai quand même une idée qui pourrait marcher. (Il regarda Cindy.) Ce serait à vous de jouer cette fois. Après avoir vu votre petite démonstration, je crois que vous avez des chances de réussir. Voici mon idée : Larrimore reçoit une lettre signée de vous, Cindy, où vous déclarez avoir hérité une collection de timbres de votre grand-père. Vous avez entendu dire que les marchands offraient des sommes dérisoires, voire même rien du tout, pour des timbres rares. Vous n'avez aucune idée de la valeur de la collection. Sachant qu'il est un philatéliste célèbre, vous lui demandez s'il veut bien examiner les timbres et s'ils présentent le moindre intérêt, de vous conseiller. Je crois que Larrimore mordra à l'hameçon. Vous lui direz que votre grand-père a commencé la collection dès son plus jeune âge. Larrimore en déduira sans doute que l'album risque de contenir *quelques timbres de valeur*. Il vous invitera peut-être à venir le voir. Auquel cas, à vous de vous arranger pour lui soutirer le répertoire. Nous savons que les timbres sont classés par pays. Si vous mettez la main sur le répertoire et si, pendant qu'il examine vos timbres, vous trouvez la section U.R.S.S., vous pourriez avoir la chance de découvrir le numéro du tiroir qui contient les huit timbres. C'est bien hasardeux, mais ça pourrait se faire. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Génial, déclara Vin, contrarié de ne pas avoir

pensé lui-même à cette solution. Ça pourrait marcher.

— Je m'en charge, intervint Joey. Je ne veux pas que ce soit Cindy.

Elliot secoua la tête.

— Je regrette, Joey, mais il faut que ce soit Cindy. Son charme et sa beauté devraient endormir la méfiance de Larrimore. Il sera flatté qu'une jeune fille vienne lui demander son avis. (Il se tourna vers Cindy.) On essaie ?

Cindy acquiesça.

— Très bien. Je vais vous rédiger un brouillon de lettre. (Elliot regarda ensuite Joey.) Vous voulez bien aller jeter un coup d'œil aux boutiques de brocanteurs sur les quais ? Je suis sûr que vous y trouverez un vieil album de timbres que vous pourrez acheter pour quelques dollars. Plus il sera vieux, mieux ça vaudra. Vous irez ensuite chez un marchand de timbres où vous achèterez trois ou quatre bons timbres. Ils doivent dater du début du siècle, pas plus récent. Dites au marchand qu'il s'agit d'un cadeau et que vous n'y connaissez rien en timbres. Vous pouvez payer jusqu'à quatre cents dollars. Il faut que cet album présente un certain intérêt, sinon Larrimore risquerait de se méfier.

Joey opina du bonnet.

Elliot finit son steak et repoussa son assiette.

— Et toi, Vin... comment comptes-tu t'y prendre pour découvrir le nom de l'acheteur ?

— Laisse-moi faire, répondit Vin, le regard soudain fuyant. Je m'en charge.

— Ça ne me suffit pas comme réponse. Nous travaillons en équipe. Nous voulons savoir. Comment vas-tu t'y prendre ?

Vin réfléchit rapidement. Il se rendait compte que

sans Cindy, il ne pouvait pas se procurer le répertoire. Il lui fallait agir prudemment pour qu'Elliot ne se doute pas qu'il comptait les entuber tous.

— Judy Larrimore sait qui c'est.

Elliot se coupa un morceau de fromage, puis poussa le plateau pour le présenter à Vin.

— Comment a-t-elle su son nom ?

— Elle a lu une lettre qu'elle a trouvée sur le bureau de son vieux.

— Pourquoi ne t'a-t-elle pas dit qui était l'acheteur ?

Vin sentit un filet de sueur lui couler le long de la joue.

— Elle me le dira. Il faut que je lui passe un peu de pommade.

— C'est-à-dire ?

Gêné par le regard scrutateur d'Elliot, Vin détourna les yeux.

— Je m'arrangerai... laisse-moi faire.

— Désolé, Vin, mais ça n'est pas très convaincant. Mettons les choses bien au point. Nous venons de conclure un marché... tu te rappelles ? Nous sommes maintenant quatre associés. Tu as une idée derrière la tête. Je veux savoir ce que c'est. Je veux en savoir davantage sur cette môme qui, d'après toi, te mange au creux de la main.

Vin se déplaça légèrement sur sa chaise.

— Elle veut de l'argent, mais je lui en refilerai... Je prendrai sur ma part. Pour mille dollars, elle me donnera le nom de l'acheteur. C'est pas plus compliqué que ça.

— Alors pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ?

— C'est un marché que j'ai passé avec elle. Pourquoi je vous aurais emmerdé avec ça, bon sang ?

— Tu lui as donc dit que tu comptais voler les timbres ?

Vin sortit son mouchoir pour s'éponger le visage. Il constata que Joey et Cindy le dévisageaient, le regard lourd de soupçons.

— Et alors ?... Ecoutez, cette même ne peut pas voir son vieux en peinture. Elle se fout pas mal de ce qui peut arriver à ses timbres.

— Seulement elle sait que tu projettes de les voler !

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Pose-toi la question, Vin. (Elliot se leva.) Je vais écrire cette lettre, Cindy. Vous vous occupez de l'album ? ajouta-t-il à l'adresse de Joey.

Tous trois sortirent de la pièce.

Vin se coupa une tranche de pain et se resservit de fromage.

Faut que je fasse gaffe, avec ce salaud, se dit-il. Il va me mettre des bâtons dans les roues.

*

Jack Lessing regagna son bureau. Holtz lui avait lancé un ultimatum : trouver Elliot ou perdre la clientèle de Radnitz or — comme Radnitz rapportait des milliers de dollars par an à Lessing, et que ses dix hommes n'avaient toujours trouvé aucune trace du comédien — il était plutôt inquiet.

— Employez tous les moyens ! lui avait dit Holtz. Il faut le trouver et vite ! Nous savons qu'il est en ville. Il risque donc de contacter Paul Larrimore, le philatéliste. Comme il doit de l'argent partout, vous ne le trouverez pas dans les endroits qu'il fréquente d'habitude. Il a dû se planquer quelque part. Vérifiez tous les petits hôtels, et même les pensions de

famille. Cherchez son Alfa ; vous avez le numéro d'immatriculation. Il faut le trouver coûte que coûte !

Lessing mit sur l'affaire vingt hommes de plus qu'il fit venir de Miami et de Jacksonville avec ordre d'entreprendre la tournée des hôtels et vite, puis il convoqua Harry Orson et Fay Macklin, deux de ses meilleurs enquêteurs, à qui il exposa son problème.

Orson, un gars d'une quarantaine d'années, à la carrure puissante, était connu pour sa patience et son obstination de bulldog. Son physique neutre, sa nature rusée, sa facilité à se lier en faisaient un chasseur d'hommes idéal.

Fay Macklin, un type chafouin de petite taille, âgé d'environ trente-cinq ans, avait un don spécial pour se trouver n'importe où sans jamais se faire remarquer.

— On pense qu'Elliot va essayer de contacter Paul Larrimore... mais pourquoi, Holtz ne l'a pas dit, expliqua Lessing, en poussant un dossier sur son bureau. Vous trouverez là-dedans tous les tuyaux nécessaires sur Larrimore. Il représente sans doute notre meilleure chance. Il y a une villa inhabitée tout près de chez lui. J'ai fait le nécessaire pour que vous puissiez vous y installer tous les deux et surveiller sa maison. Je veux être renseigné sur tous les gens qui rendront visite à Larrimore. Elliot, étant acteur de cinéma, essaiera peut-être de faire le malin. Comme il est très capable de se déguiser pour rendre cette visite, observez toute personne se présentant chez Larrimore. Vous aurez deux gars pour vous aider. Je veux que vous les alertiez chaque fois qu'un visiteur se pointe.

Une heure plus tard, Orson et Macklin étaient installés dans une chambre vide au dernier étage de

la villa d'où ils bénéficiaient d'une vue dégagée sur les grilles, le jardin et la porte principale de la maison de Larrimore. Ils entreprirent de faire le guet à tour de rôle, équipés de puissantes jumelles, d'un poste émetteur-récepteur, de pliants et d'un panier de victuailles. Ils avaient une longue et monotone attente en perspective, mais ils en avaient l'habitude et c'est pour cette raison que Lessing les avait choisis pour surveiller la demeure de Larrimore. Au bout de la route, dans un parking, deux enquêteurs attendaient également, assis dans leurs voitures. Deux fois au cours de cette journée interminable, ils reçurent l'ordre d'aller surveiller l'arrivée de camionnettes qui pénétraient chez Larrimore, mais les deux fois, leur rapport fut négatif : il s'agissait simplement de fournisseurs livrant du ravitaillement. Puis vers midi, Orson vit Judy sortir de la maison, monter dans sa vieille Austin Cooper et démarrer en direction des grilles. Il alerta immédiatement un des enquêteurs qui rattrapa Judy, arrêtée à un feu rouge.

— C'est la fille de Larrimore, expliqua Orson à l'enquêteur par radio. Suis-la, Fred. Je te ferai remplacer par Alec.

— D'accord, répondit Fred Nisson.

Une demi-heure plus tard, Nisson annonçait par radio que Judy était au Plaza Beach, environnée de minets à cheveux longs. Que devait-il faire ?

— Continue à la surveiller, dit Orson. Et garde le contact.

A trois heures, Orson appela Lessing. Pour le moment, l'opération était négative. Pas trace d'Elliot. Chaque visiteur — et il n'y en avait eu que trois — avait été observé. Nisson surveillait la fille qui

semblait décidée à passer sa journée au Plaza Beach.

Lessing poussa un juron, dit à Orson qu'il allait envoyer quelqu'un pour relever Nisson et fit ensuite son rapport à Holtz.

*

Barney observa une pause pour rassembler ses idées. Il tendit la main vers la dernière saucisse et l'examina pensivement avant de la porter à sa bouche.

— Ces saucisses, ça vous réveillerait un mort, dit-il. Vous ne savez pas ce que vous loupez.

Je répondis que je préférerais laisser les morts reposer en paix.

— Oui.

Barney avala une grande lampée de bière, repoussa son assiette vide et reprit le cours de son récit.

— Joey dégota donc sur les quais un vieil album de timbres en piteux état et rempli de vignettes sans valeur, mais, moyennant quatre cents dollars, il acheta chez un marchand quatre bons timbres qu'Elliot colla dans l'album.

L'acteur donna à recopier à Cindy la lettre qu'il avait écrite à Larrimore et cette lettre fut expédiée. Il ne leur restait plus maintenant qu'à patienter.

Mais Vin avait des choses à faire, lui. Il avait rendez-vous avec Judy pour le lendemain soir, et de nombreuses décisions à prendre, et comme réfléchir n'était pas son fort, il se faisait du mouron.

Avant d'avoir la certitude que Cindy mènerait à bien la tâche qui lui était confiée, il ne pouvait guère échafauder de plans. Mais si elle réussissait effecti-

vement à savoir quel tiroir contenait les timbres, il lui faudrait réfléchir en vitesse et la réflexion hâtive angoissait toujours Vin.

Il avait l'impression qu'Elliot l'avait percé à jour. Il sentait également que s'il ne surveillait pas Judy de près, elle chercherait à le doubler. Vin n'avait pas l'envergure nécessaire pour se tirer au mieux de ce genre de situation et il le savait, mais il était farouchement décidé à mettre la main sur un million de dollars.

Elliot leur déclara qu'ils ne devaient pas espérer une réponse de Larrimore — à supposer qu'il réponde — avant une bonne semaine. Il leur fallait donc attendre dans le calme et se montrer patients.

C'était beaucoup demander à Vin dans l'état d'énervement où il se trouvait et il partit au volant de sa Jaguar pour explorer le pays, visiter quelques bars et aller se baigner.

Cindy et lui avaient eu une conversation. Ce qui n'avait pas été pour le surprendre. Les déclarations de Cindy, dans le genre : finie la marche nuptiale, je suis désolée, mon pauvre Vin, le laissèrent de glace. Il lui sourit et haussa les épaules.

— D'accord, bébé, si tu préfères cette solution, dit-il. Tu as peut-être raison, d'ailleurs. Reste avec ton vieux. Comme ça, tu risques pas d'être enceinte.

C'était du Vin tout craché, cette réflexion ; aucun respect pour les femmes. (Barney fit une grimace.) Je dis toujours qu'il faut montrer un peu de respect aux femmes, monsieur Campbell... Pas vrai ?

Je déclarai que c'était un fait indiscutable mais qu'il y avait femme et femme.

Barney ne releva pas.

— Dans la soirée, Cindy se retrouva donc seule avec Elliot. Joey était un fana de la télé et il se tenait

dans le bungalow, l'œil rivé à la boîte à images. Cindy et Elliot étaient assis dans le jardin, sous une énorme lune jaune qui les regardait ; l'atmosphère embaumait le jasmin et le cri lointain d'une chouette ajoutait encore au romantisme de la situation.

Elliot avait découvert chez Cindy une qualité qu'il n'avait jamais trouvée chez les femmes qu'il avait connues jusqu'alors. Elle possédait une sorte de sérénité qui rendait sa présence légère. Il comprenait qu'il n'était pas obligé de parler pour garder son intérêt en éveil, et réciproquement ; il lui suffisait d'être assis auprès d'elle, sans mot dire, pour se sentir bien. Cela ne lui était encore jamais arrivé.

— Cindy... à propos de Vin, déclara-t-il soudain. Vous m'aviez dit que vous alliez vous marier tous les deux.

— Oui. (Cindy leva la tête vers la lune.) Mais plus maintenant. J'ai changé d'avis. Je l'ai dit à Vin... Je crois qu'il est assez content.

— Et vous ?

— Moi, je suis contente. (Elle haussa les épaules.) Il m'avait paru si séduisant, si sûr de lui. Je n'avais encore jamais rencontré un homme comme lui. Mais maintenant...

— Vous lui faites confiance, Cindy ?

Elle se raidit et tourna vivement les yeux vers lui.

— Que voulez-vous dire ?

— Comprenez, Cindy. Tout ceci est plutôt nouveau pour moi... cette association à quatre. Je sens que je peux me fier à vous ainsi qu'à votre père, mais pas à Vin. Je me trompe peut-être, mais c'est en tout cas l'impression que j'ai en ce moment.

— Papa et moi en avons discuté... Oui, nous sommes comme vous... nous ne lui faisons pas

confiance, mais sans lui, tout tombe à l'eau, n'est-ce pas ?

— Sans nous, il ne peut rien faire non plus.

Cindy acquiesça.

— Papa m'a dit de ne pas m'inquiéter... il dit que vous saurez vous occuper de Vin.

— C'est vraiment touchant. (Elliot lui prit la main.) Enfin, on verra bien. Cet argent signifie beaucoup pour vous deux, non ?

Le cœur de Cindy battait si fort qu'elle pouvait à peine respirer. Le contact négligent de la main d'Elliot lui tournait la tête.

— Je ne sais pas... Papa a sûrement des projets... (Elle dégagea sa main et se leva.) Il faut que j'aille voir ce qu'il fait... il n'aime pas quand je le laisse seul si longtemps.

— Cindy !

Elle s'immobilisa et baissa les yeux vers lui, le visage empourpré. Il lui sourit.

— Oublions-le pour le moment... oublions tout. Allons nous baigner... (Il la dévisagea intensément.) Je veux vous montrer mon pied artificiel.

CHAPITRE VI

Orson eut sa première piste intéressante à neuf heures du soir. Installé à la fenêtre de la villa, il était en train de manger un sandwich lorsqu'il vit une Jaguar bleue s'arrêter devant les grilles de la maison Larrimore. La nuit commençait à tomber et il faisait trop sombre déjà pour qu'il distingue les traits du conducteur.

Depuis quarante-huit heures, Fay et lui montaient la garde, mais l'opération s'était soldée par un échec. Les autres hommes de Lessing faisaient maintenant la tournée des plus modestes pensions de famille de la ville. Jusqu'à présent, ils avaient fait chou blanc. Holtz avait été alerté. Il avait à son tour prévenu Radnitz.

— Il faut le trouver, avait dit Radnitz. Vous en avez la responsabilité.

En sachant qu'il pouvait compter sur Holtz pour réussir l'impossible, il avait aussitôt chassé Elliot de sa pensée.

D'une patience à toute épreuve, l'infatigable Orson attendait donc. Et quand il vit cette voiture s'arrêter, il se raidit, tous ses sens en éveil.

— Tiens, du nouveau, dit-il en posant son sandwich.

Fay vint le rejoindre à la fenêtre et tous deux examinèrent la voiture à la jumelle.

— Immatriculée à New York, dit Fay. Ça ne peut pas être Elliot.

— Regarde qui s'amène... la fille ! (Orson avait repéré Judy qui descendait l'allée en courant.) Préviens Fred !

Pendant que Fay alertait Nissan par radio, Orson aperçut Judy qui montait dans la Jaguar. Au bout d'un court instant, la voiture démarra, filant vers le centre de la ville.

Orson fut soulagé de voir la Chevrolet de Nissan apparaître et suivre la Jaguar.

— Alors, comment va, Superman ? demanda Judy en s'installant à côté de Vin. Quel est le programme de la soirée ?

Il lui jeta un coup d'œil. Elle portait une mini-jupe rouge, un corsage jaune transparent, des collants jaunes et des ballerines. Il la trouvait drôlement chouette et le lui dit.

— Le Bamboche Club, répondit-il. On va bien se marrer et ensuite on retournera à cette plage où tu m'as amené la dernière fois.

— Ah non, pas question ! Si tu t'imagines que tu vas me sauter dans le sable, tu te fais des illusions. Si tu as l'intention de t'envoyer en l'air, on ira dans un motel.

Vin se mit à rire.

— D'accord. Alors, qu'est-ce que tu as fabriqué ? Elle fit la grimace.

— Comme d'habitude. J'en ai marre de cette vie ! Le temps passe. D'ici deux ans, j'aurai vingt ans ! Il faut que je trouve du fric !

— C'est pas moi qui t'en empêche. Tu as réfléchi à cette histoire de timbres ?

— Oui... et toi ?

— Naturellement. Je crois qu'on peut réussir, mais on en parlera plus tard. On va boire un verre, aller dîner, ensuite on ira au Blue Heaven où on s'en paiera toute la nuit.

Après un excellent repas, ils dansèrent pendant une heure, puis Vin déclara brusquement :

— Viens... on s'en va.

Nisson les suivit sans difficulté jusqu'au motel Blue Heaven, les regarda s'inscrire, puis gagner un des bungalows. Il appela ensuite Orson.

— Ils sont allés se pieuter au motel Blue Heaven, Harry, dit-il. Tu veux que je reste ?

— Essaie de savoir qui est le gars, Fred.

— Ça, je peux le savoir d'après ses plaques d'immatriculation.

Il lut à Orson qui en prit note les détails qu'il avait inscrits sur son calepin.

— Tu ne pourrais pas t'installer dans le bungalow voisin du leur ? J'aimerais bien savoir de quoi ils parlent.

— Impossible. Les deux bungalows qui encadrent le leur sont occupés. D'ailleurs, si tu veux mon avis, ils ne vont pas tellement parler.

— Bon. Il est encore tôt. Ils ne vont peut-être pas passer toute la nuit là-bas. Reste dans les parages jusqu'à deux heures, et s'ils n'ont toujours pas bougé, je te ferai remplacer et tu pourras rentrer chez toi.

— Rentrer... où ? demanda Nisson avec amertume. Depuis quand j'ai un chez moi ?

Orson transmit les détails qu'il avait sur Vin à Lessing qui, à son tour, envoya aussitôt un télex au F.B.I. de Washington, demandant un rapport immédiat.

Ignorant tout de cette agitation, Vin était fort occupé avec Judy. Quand ils en eurent assez de faire l'amour, Vin se leva, prépara deux whiskies bien tassés et, revenant près du lit, s'attaqua au problème qui le préoccupait.

— Si tu m'aides, bébé, commença-t-il, je suis sûr que je peux embarquer ces timbres, mais il y a des choses que j'ai besoin de savoir et que tu peux me dire. D'après ce que tu m'as dit, il y a un commutateur électrique qui commande tous les tiroirs ; ce commutateur est dans un coffre en acier encastré dans le mur de la pièce et fermé à clef. C'est bien ça ?

Judy acquiesça.

— Je veux que tu me trouves le nom du fabricant du coffre. Les serruriers sont toujours si fiers de leurs coffiots qu'ils mettent invariablement leur nom sur la porte. Tu crois que tu peux faire ça ?

— S'il y a le nom, je peux le trouver.

— Même tabac pour le système d'alarme. Il y a certainement un tableau de contrôle quelque part dans la maison. Cherche-le et regarde s'il y a le nom du fabricant dessus. Tu dis qu'il y a un circuit fermé de télévision pour surveiller la pièce des timbres ?

— Oui. Il a été installé par des gardiens de la sûreté et l'écran se trouve dans leur bureau.

Vin opina du bonnet.

— Je connais le système. Dans un patelin comme ici, ça doit courir les rues. Ils ont une grande pièce avec des écrans commandés par des caméras installées chez les particuliers pour protéger leur maison et un seul garde peut surveiller tous les écrans à la fois. C'est assez efficace. (Il réfléchit un instant.) Comment se fait-il que ton vieux ait pensé à installer un système comme celui-là ?

— Ils s'en servent à la mairie pour protéger le monument Kennedy. Mon vieux l'a vu et a trouvé ça génial.

— Pourquoi ont-ils un truc pareil à la mairie ?

Judy se mit à glousser.

— L'année dernière, un petit marrant a écla-boussé la statue de peinture. La mairie, affolée, a fait installer un de ces appareils. Qu'est-ce que ça peut leur faire, hein ? après tout... c'est l'argent des contribuables.

Vin enregistra ce renseignement dans sa mémoire.

— Ton vieux garde la pièce des timbres fermée à clef ?

— Tu parles.

— Et les fenêtres ?

— Quand il n'est pas là, chaque fenêtre est fermée d'un volet métallique.

— Est-ce que la porte est équipée d'une serrure spéciale ?

— Aucune idée.

— Bon, alors il faudra vérifier, bébé. Tu crois pouvoir faucher la clef ?

— Pas le moindre espoir.

Voyant que ses questions commençaient à la raser, Vin se demanda si elle allait lui être aussi utile qu'il l'avait espéré.

— Quel jour joue-t-il au golf ?

— Tous les mardis après-midi.

— Tu ne pourrais pas me faire entrer dans la maison pendant qu'il est au golf ?

— Impossible.

Il résista à une soudaine envie de la gifler.

— Et pourquoi ?

— Parce que ces salauds de domestiques rôdent toujours partout. De toute façon, ils ne te laisse-

raient pas entrer. Je n'ai pas le droit de recevoir mes amis.

— Creuse-toi un peu la cervelle, quoi ! insista Vin avec impatience. Il doit bien y avoir une façon de rentrer. La nuit, par exemple ? Comment fais-tu avec ce système d'alarme ? Ne me dis pas que ton vieux reste à t'attendre toute la nuit ?

— J'ai une entrée indépendante. La porte qui conduit de mon appartement à la maison est toujours fermée à clef après dix heures.

Vin se leva du bord du lit.

— Je vais prendre une douche.

Alors qu'il laissait l'eau froide ruisseler sur son corps, il réfléchissait aux renseignements que lui avait donnés Judy. Quand il revint dans la chambre, il lui dit :

— Habille-toi. On a du boulot.

— T'es fou, non ? (Judy se pelotonna dans les draps.) Je veux dormir. Regarde l'heure qu'il est !

Vin était en train de passer ses vêtements.

— Je me fous de l'heure. Habille-toi.

Grommelant entre ses dents, elle sortit du lit et mit sa culotte.

— Tu veux que je te dise, Superman ? lança-t-elle en enfilant sa blouse transparente. Eh bien, tu commences à m'emmerder sérieusement.

— C'est bien dommage. (Vin était habillé et écrivait sur un calepin qu'il avait apporté.) Et un million de dollars, ça t'emmerde aussi ?

Il arracha une page du calepin et la lui donna.

— Un pense-bête. Je veux tous ces renseignements demain soir. Je passerai te prendre à neuf heures.

Elle lut ce qu'il avait écrit.

— Bon... mais je te promets rien.

— Je veux ces renseignements ! répéta sèchement Vin. Il y a un million à la clef, n'oublie pas... alors donne-toi un peu de mal.

Elle fut sidérée par la dureté et la froideur du regard de Vin.

— Bon, inutile de gueuler.

— Je veux maintenant que tu me dessines un plan de la maison.

Les yeux de la fille s'arrondirent de stupeur.

— Tu vas quand même tenter le coup, en somme ?

— Parfaitement, bébé, répondit-il en la regardant fixement. Je vais quand même tenter le coup.

*

Le lendemain matin, onze heures venaient de sonner lorsque Lessing entra d'un pas vif dans le bureau de Holtz.

— J'ai trouvé Elliot, annonça-t-il en fermant la porte.

— Il était temps, répliqua Holtz, toujours avare de compliments. Je vais prévenir M. Radnitz. Il voudra peut-être connaître les détails directement de votre bouche.

Lessing se raidit. Radnitz lui flanquait la trouille.

— Ne faites pas ça. Je...

Mais Holtz était déjà passé sur la terrasse d'où il revint un instant plus tard en faisant signe à Lessing.

En présence de Radnitz, Lessing se sentait comme une souris devant un chat et il s'en approcha avec circonspection. Radnitz était en train de lire un document et Lessing attendit, ses mains moites crispées derrière son dos.

Radnitz abaissa brusquement le document et fixa Lessing de son regard lourd.

— Où avez-vous trouvé Elliot ? demanda-t-il.

— Il habite au Seagull, Seaview Boulevard, monsieur. Un petit bungalow de quatre pièces loué à des estivants.

— Qui en est propriétaire ?

— Une Mme Miller de Miami.

— C'est à elle qu'Elliot l'a loué ?

Lessing se félicitait de s'être livré à une enquête approfondie avant de faire son rapport à Radnitz.

— Non, monsieur. C'est un certain Joey Luck qui en est locataire. Il le retient pour la saison depuis trois ans maintenant. Il y vit avec sa fille et un nommé Vin Pinna.

— Elliot habite avec eux trois ?

— On dirait, oui. (Lessing expliqua comment ses hommes avaient vu Pinna venir chercher Judy Larrimore, les avaient suivis jusqu'au motel Blue Heaven et avaient ensuite pris en filature Pinna jusqu'au bungalow.) On a surveillé le pavillon et à neuf heures, Elliot est sorti dans le jardin de derrière qui est protégé de la rue par une palissade. Les trois autres sont venus le rejoindre et ils ont pris le petit déjeuner ensemble.

— Qui sont ces trois personnes ?

— Nous n'avons encore aucun renseignement sur Joey Luck et sa fille, mais Pinna a un dossier judiciaire chargé. J'ai sur lui un rapport du F.B.I., monsieur. C'est un cambrioleur qui a déjà purgé une peine de trois ans, mais qui n'est pas recherché pour le moment.

Radnitz opina du bonnet.

— Je veux qu'on surveille Elliot et ces trois-là. J'exige un rapport quotidien. Ils ne doivent sous

aucun prétexte savoir qu'ils sont surveillés... compris ?

— Oui, monsieur, répondit Lessing, tout en songeant que c'était plus facile à dire qu'à réaliser.

— Je veux qu'on surveille Claude Kendrick. Elliot essaiera peut-être de le contacter. Continuez le guet à la maison de Larrimore et gardez l'œil sur sa fille.

Se rendant compte des bénéfices qu'il allait tirer de cette opération, Lessing arbora son air le plus compétent.

— Je vais m'occuper de ça, monsieur.

Radnitz le dévisagea. Ses yeux voilés étaient froids comme le marbre.

— Si une seule erreur est commise, Lessing, dit-il d'une voix douce, même moi je le regretterai pour vous.

Il reprit son document et se mit de nouveau à l'étudier.

Les nerfs ébranlés, Lessing tourna vers Holtz un regard plein d'appréhension, mais Holtz ne lui prêta aucune attention. Il quitta donc rapidement la terrasse et retrouva Ko-Yu qui le gratifia d'un petit sourire torve et lui ouvrit la porte.

*

Fred Nisson et Alec Ross, véritables experts de la filature, travaillaient en équipe, un devant le suspect, l'autre derrière. Ils avaient mis au point une série de signaux fort efficaces qui leur permettaient de communiquer entre eux. A les voir, on les aurait pris pour deux hommes d'âge moyen en vacances qui se baguenaudaient dans la ville, regardaient les

vitrines, se baladaient dans les magasins en touristes parfaitement inoffensifs.

A dix heures et demie, ils virent Joey et Cindy quitter le bungalow et s'en aller dans la Jaguar. Les deux hommes furent sidérés de constater la rondeur de Cindy qui semblait sur le point d'accoucher. Et comme ils l'avaient vue une heure auparavant dans le jardin en train de prendre son petit déjeuner, cette brusque transformation les mystifiait.

— Tu crois que c'est sa jumelle ? demanda Ross en démarrant à la suite de la Jaguar.

— Qu'est-ce que ça peut être d'autre ? répondit Nisson. On dirait bien la même fille, mais bon Dieu, c'est impossible. Celle-là a l'air sur le point de pisser sa côtelette sous peu.

Toujours sidérés, ils suivirent la Jaguar jusqu'au vaste parking du self-service où les deux hommes se séparèrent, l'un précédant Joey et Cindy, l'autre à leur suite.

S'il ne s'était pas agi de Joey, Nisson et Ross auraient simplement eu l'air de deux hommes au milieu d'une foule, mais le vieux était équipé d'une sorte de radar qui le prévenait du danger.

Son radar se mit à fonctionner au moment où il pénétrait dans le magasin en compagnie de Cindy. Il regarda immédiatement à droite et à gauche pour essayer de repérer un détective de l'établissement, mais n'en vit aucun.

Cindy, qui avait l'intention de faire un pot-au-feu, se dirigea d'un pas décidé vers le comptoir à viande.

Un homme au crâne dégarni, vêtu d'une chemise bleue et blanche et d'un pantalon bleu marchait devant elle. Joey examina son dos et l'antenne de son radar se remit à vibrer fortement.

Il effleura le bras de Cindy.

— Ne touche à rien, mon petit chou, dit-il doucement, je sens du vilain...

Depuis le temps qu'elle travaillait avec son père, Cindy en était venue à respecter ses pressentiments. Elle avait une fois négligé sa mise en garde et ils n'avaient échappé à la catastrophe que de justesse. Un détective du magasin où ils opéraient les avait repérés et c'était uniquement parce que Cindy semblait dans un état de grossesse avancée qu'il n'avait pris aucune mesure contre eux, se contentant de leur ordonner de filer en vitesse. Aussi maintenant, lorsque son père lui disait de ne toucher à rien, elle obéissait.

Ils achetèrent donc ce dont ils avaient besoin et pendant que Cindy faisait la queue à la caisse, Joey franchit le portillon et l'attendit. Tout en attendant, il jeta un coup d'œil alentour. L'homme à la chemise bleue et blanche avait acheté une bouteille de coca cola et se trouvait juste derrière Cindy. L'antenne de Joey vibra de nouveau et il détourna les yeux.

Cindy et lui regagnèrent ensemble la Jaguar.

— Je crois qu'on est suivis, annonça Joey. Prends la voiture. Je vais aller au kiosque acheter des cigarettes. Fais le tour pendant un moment, et prends-moi au kiosque.

Cindy monta dans la Jaguar et démarra. Joey traversa sans se presser le parking, puis s'arrêta pour examiner une Capri comme si cette voiture l'intéressait. Il vit l'homme à la chemise bleue et blanche démarrer à la suite de Cindy. Mais son antenne continuait à vibrer et il était persuadé qu'un deuxième gars était en train de le surveiller. Il se dirigea vers le kiosque, et acheta un paquet de cigarettes ainsi que le *Paradise Herald*. Il prit le temps de jeter un coup d'œil aux gros titres, puis

regarda autour de lui mais, étant donné la foule, il lui était impossible de repérer le type qui le suivait, bien qu'il fût sûr de sa présence.

Il continua à faire mine de lire le journal en attendant le retour de la Jaguar. Joey monta à côté de Cindy qui redémarrâ.

— Où on va, papa ? demanda-t-elle.

Joey modifia l'angle du rétroviseur pour surveiller les voitures derrière. Il vit un autre homme d'aspect banal, vêtu d'une chemise verte, monter dans l'auto à côté de l'homme à la chemise bleue et blanche, et le véhicule démarra à leur suite.

— On est suivis, dit Joey d'une voix mal assurée. Ils n'ont pas l'air de flics, mais ça pourrait être des privés. Continue. On va monter dans les collines et on verra s'ils en veulent vraiment.

— Mais pourquoi nous suivraient-ils ? demanda Cindy, les yeux ronds.

— Je ne sais pas et je n'aime pas ça.

Une fois dégagée de la circulation, Cindy prit de la vitesse, puis, bifurquant de la grand-route, elle s'engagea dans une route secondaire qui menait dans les collines. Au bout d'une minute environ, Joey regarda de nouveau dans le rétroviseur. Aucune trace de la voiture qui les suivait.

— Continue, dit-il. Je crois qu'on les a semés, mais c'est peut-être une feinte de leur part.

Dans l'autre voiture, Ross jura à mi-voix en voyant la Jaguar quitter la grand-route.

— Je crois qu'ils nous ont vus, Fred, dit-il. Si je les suis sur cette petite route, ils sauront à coup sûr qu'on les file. (Il s'arrêta sur le bas-côté.) Comment ont-ils pu nous repérer, bon sang ?

Nisson, très conscient des instructions de Lessing selon lesquelles les suspects ne devaient sous aucun

prétexte se savoir pris en filature, se mit à transpirer légèrement.

— Je ne comprends vraiment pas, mais je crois que tu as raison. Il va falloir être beaucoup plus prudents avec ces zèbres-là, Fred. Je ferais peut-être mieux de signaler ça au vieux.

— Pour te faire engueuler comme poisson pas frais? On n'est même pas sûrs qu'ils nous aient repérés. Attendons de voir un peu ce qui se passe.

Quand Joey eut la certitude qu'ils avaient semé la voiture de leurs poursuivants, il dit à Cindy de prendre l'échangeur qui les ramènerait sur la grand-route.

— On va rentrer à la maison, ajouta-t-il. Il faut prévenir Don.

Lorsque Joey mit Elliot au courant, l'acteur le fixa d'un regard incrédule.

— Vous êtes sûr?

— Je n'en jurerais pas, mais je crois bien.

— Bon, supposons qu'ils vous aient suivis, dit Elliot. Ils ne peuvent vous prendre en filature que parce qu'ils vous soupçonnent d'avoir chapardé dans divers magasins. Sinon, pourquoi vous suivraient-ils? Alors écoutez, à partir de maintenant, on paye tout ce dont on a besoin... c'est bien compris? Il ne s'agit pas de vous faire arrêter tous les deux pour vol à l'étalage au moment où on déclenche cette opération. (Il se tourna du côté de Vin qui suivait la conversation, l'air renfrogné.) Toi aussi, Vin. Ouvre l'œil au cas où ces deux gars s'intéresseraient également à toi. Si tu te crois suivi, continue à te conduire normalement. N'essaie pas de semer les gars qui te suivent. Il sera temps de les semer quand tu iras t'attaquer aux timbres.

— Mais pourquoi nous suivraient-ils? demanda

Joey. Ces deux-là n'étaient pas des flics. Les flics, je les renifle à un kilomètre.

— Est-ce que ça aurait pu être des détectives de magasin ?

— Je ne pense pas... C'est possible, évidemment, mais je crois bien connaître de vue tous les flics de magasin dans cette ville et ne me dites pas que des flics de magasin nous suivraient en bagnole.

Elliot haussa les épaules.

— De toute façon, vous pensez les avoir semés ?

— Ça, ça ne fait pas de doute.

— Bon, alors soyez prudents... soyons tous sur nos gardes. Il s'agit peut-être d'une fausse alerte.

*

Ce soir-là, Vin alla chercher Judy devant chez Larrimore. Se rappelant les conseils d'Elliot, il regarda plusieurs fois dans son rétroviseur pour s'assurer qu'il n'était pas suivi.

Nisson, beaucoup plus prudent à présent, avait utilisé une deuxième voiture. Alors que Ross roulait devant la Jaguar, Nisson, dans la seconde bagnole, gardait le contact radio avec Ross et suivait Vin en empruntant les rues latérales.

Dès que Vin s'arrêta pour laisser monter Judy, Nisson alerta Orson, à l'affût dans la villa inhabitée, et Orson lui indiqua la direction prise par Vin. De cette façon, Nisson fut en mesure de suivre la Jaguar sans se faire repérer jusqu'au restaurant du Coq d'Or.

Vin se sentait en pleine forme. Une fois Judy installée dans la Jaguar, il lui avait demandé si elle avait pu lui trouver les renseignements qu'il voulait et elle avait répondu oui.

— Bravo, bébé... je vais t'offrir un dîner de premier choix.

Judy refusa de lui dire ce qu'elle avait découvert avant que le repas soit commandé. Puis, alors qu'ils attendaient leur soufflé au homard, elle lui tendit le bout de papier où il avait inscrit ses questions et il vit qu'elle avait noté en face les réponses.

Il examina les renseignements fournis et hocha la tête d'un air satisfait. Il avait maintenant le nom de la firme qui avait monté le système d'alarme, ainsi que celui des installateurs du commutateur électrique contrôlant les tiroirs aux timbres. Il connaissait ces deux établissements et savait comment manipuler leurs matériels. L'opération serait plus facile qu'il n'avait craint.

— Formidable, bébé, dit-il et il commanda une bouteille de champagne.

Judy l'observait :

— Ça signifie quelque chose pour toi ?

— Et comment ! (Il lui sourit.) Ça signifie qu'on se rapproche de ces timbres et de toute cette merveilleuse galette.

— Mais comment vas-tu trouver les timbres ?

Il lui tapota la main.

— Je les trouverai.

A ce moment, arriva le soufflé au homard.

Plus tard, à la fin de ce bon dîner qui les avait rendus euphoriques, Judy déclara :

— J'ai envie de baiser. Allons au Blue Heaven.

— Pas ce soir, bébé, répliqua Vin. On va chez toi.

Elle se raidit.

— Ça, c'est hors de question !

— Allons, bébé. (D'un geste, il demanda l'addition.) On a du boulot, n'oublie pas. Je veux jeter un

coup d'œil à la serrure de ta porte donnant accès à la maison.

— Tu es fou ! Je ne t'emmène pas chez moi !

Il lui sourit. Ayant réglé l'addition avec l'argent qu'Elliot lui avait donné, il se leva.

— Allons-y.

Nisson, sur son poste émetteur-récepteur, prévint Ross que la Jaguar se dirigeait vers lui. Ross démarra doucement et un instant plus tard, il vit les phares de la voiture dans son rétroviseur. Il continua à rouler.

Voyant quelle direction avait prise Vin, Nisson en déduisit qu'il ramenait Judy chez elle. Il donna l'ordre à Ross d'accélérer et d'arriver à la maison avant la Jaguar.

Vin se gara devant les grilles, coupa le moteur et descendit de voiture.

— Viens, bébé... allons-y.

Après une hésitation, Judy descendit de voiture et s'engagea en compagnie de Vin dans l'allée conduisant à la maison.

A l'aide de jumelles de nuit. Orson observait la scène avec intérêt.

Comme ils s'approchaient de la baraque, Vin s'arrêta à l'ombre d'un buisson en fleur. Des lumières brillaient au dernier étage de la maison. Le premier était plongé dans l'obscurité et une seule lampe était allumée au rez-de-chaussée.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. Qu'est-ce que c'est, toutes ces lumières ?

— Le personnel loge au dernier étage, répondit Judy, et la pièce des timbres est au rez-de-chaussée.

Il se rappelait en détails le plan de la maison qu'elle avait dessiné pour lui, mais il voulait être sûr.

Indiquant l'aile la plus éloignée de la bâtisse, il demanda :

— Et c'est là que tu crèches ?

— Oui.

Il la prit par le bras pour traverser avec elle la pelouse, restant dans les zones les plus obscures jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'entrée indépendante de Judy. Elle ouvrit la porte et ils pénétrèrent chez elle.

— Je veux jeter un coup d'œil à cette serrure.

Elle lui fit traverser un petit salon jusqu'à un hall.

— Voilà, dit-elle en tendant la main.

Il examina la serrure et sourit.

— Un jeu d'enfants, assura-t-il. Parfait... Allez, bébé, je m'en vais. A demain soir. hein ?

— Puisque tu es entré sans me demander mon avis... pourquoi ne pas rester ?

— Non... La Jag se voit comme le nez au milieu de la figure. Je viendrai te prendre demain soir vers neuf heures. Et je t'emmènerai au Club Adam et Eve... d'accord ?

— Mais il n'est que onze heures, protesta Judy. Je vais avec toi. On ira au club.

— Désolé, bébé, j'ai du boulot. Demain, on fera la foire.

Sur ces mots, il s'en alla.

*

Pendant que Judy et Vin dînaient au restaurant du Coq d'Or, Elliot et Cindy étaient dans le jardin du bungalow et Joey regardait la télé.

Elliot ne s'était jamais senti aussi détendu. Cindy avait vu son moignon ; elle l'avait même pris au creux de ses mains et avait versé quelques larmes.

Grâce à son attitude, et parce qu'elle avait insisté pour toucher la cicatrice due à l'amputation, Elliot n'avait plus la sensation d'être un monstre et un infirme. Tout en l'observant, il savait qu'il pourrait lui faire l'amour et qu'elle se donnerait volontiers à lui, mais il hésitait. Il lui avait demandé brusquement si elle avait déjà couché et Cindy, rougissante, avait avoué qu'elle était vierge.

Assis à côté d'elle sous la lune dorée, Elliot lui prit la main.

— Vous avez pris beaucoup d'importance pour moi, Cindy, lui dit-il. Je crois bien que je suis presque amoureux de vous et j'ai dans l'idée que c'est réciproque, mais ça ne peut pas marcher. Je ne suis pas fait pour vous. Je suis marqué par la fatalité. Je n'ai jamais rendu personne heureux, et moi-même encore moins. Je vous dis ceci parce que je ne veux pas que vous soyez malheureuse.

— Je ne serai pas malheureuse. Je vous aime, et c'est tout, répondit Cindy sans le regarder. Je vous ai aimé à l'instant même où je vous ai vu.

Il secoua la tête, l'air accablé.

— Je n'ai aucun avenir que je puisse partager avec vous. Vous savez quoi? Sans argent, on est comme mort. (Il lui lâcha la main.) Ça peut vous paraître fou de dire ça, mais c'est pourtant vrai. Je ne veux pas dire que vous ou Joey soyez morts, sans argent... Mais moi si. Et c'est une opinion que j'ai toujours eue. La vie n'a aucun sens pour moi sans les jolies choses, sans la puissance, sans le luxe qu'apporte l'argent. Je suis fait comme ça. Sans vous, et si je n'étais pas poursuivi par mes créanciers, je n'aurais pas pu rester plus de dix minutes dans cette horrible petite baraque. Mais votre seule présence et l'idée qu'avec un peu de chance, j'allais mettre la

main sur une grosse somme d'argent m'ont permis de tenir le coup. Quand j'aurai le fric, je vais avoir un véritable feu d'artifice final et croyez-moi, ça sera un sacré feu d'artifice !

— Mais, Don, avec cent mille dollars, déclara Cindy d'un ton calme, vous pouvez vivre, et vivre bien, pendant longtemps. Avec moi pour vous aider, vous pourriez vivre...

Il se mit à rire.

— Nous ne sommes pas sur la même longueur d'ondes, Cindy. Je ne tiens pas à vivre longtemps... J'en ai assez de la vie... (Il eut un geste d'impatience.) Mais je parle trop. Je voulais simplement vous dire qu'après cette opération, nous nous dirons adieu. Je veux que vous m'oubliez comme j'ai bien l'intention de vous oublier... comme ça, personne ne souffrira.

Il s'interrompit brusquement en voyant Joey et Vin sortir du bungalow et se diriger vers eux.

— Moi, j'ai fait mon boulot, déclara Vin. J'ai soutiré à la même tous les tuyaux dont j'avais besoin pour faucher les timbres, sauf le numéro du tiroir où ils se trouvent. C'est sans histoire. Le système d'alarme peut être neutralisé. Il n'y a qu'un problème, mais facile à régler lui aussi. C'est là que Joey va se rendre utile.

Cindy entendait la voix de Vin, mais sans comprendre les mots qu'il prononçait. Absorbée par ce qu'Elliot venait de lui dire, elle se sentait torturée par l'angoisse. Quelque chose dans le ton calme d'Elliot lui avait fait comprendre qu'il parlait sérieusement. Comment arriverait-elle jamais à l'oublier ?

Si Cindy était distraite, en revanche, Elliot écoutait.

— C'est quoi, ce problème ?

— Il y a une caméra de télévision dans la pièce des timbres, répondit Vin. Judy m'a montré sur le plan où elle se trouvait. Elle pivote en arc de cercle et couvre toute la pièce, mais en avançant à quatre pattes, je pourrais rester hors du champ. L'ennui, c'est que je ne peux entrer dans la pièce que par la porte. En admettant que j'y pénètre à plat ventre, le garde qui surveille l'écran verra la porte s'ouvrir même s'il ne me voit pas, moi. Il me faut à peu près trois secondes pour ouvrir la lourde, entrer et refermer. Trois secondes, ça suffit pour me faire repérer. Voilà comment fonctionne le système. Les caméras du service de sécurité sont reliées à des écrans qui se trouvent à leur quartier général. Il y a environ quarante écrans et un seul garde pour les surveiller. S'il voit sur un écran un détail qui ne lui plaît pas, il appuie sur un bouton de cet écran, et alerte une voiture de patrouille, qui va immédiatement enquêter sur place.

— Le système, on s'en fiche, déclara Joey, l'air inquiet. Qu'est-ce que je viens faire là-dedans ?

— Tu vas créer une diversion.

— Comment ça ?

— Tu connais le monument Kennedy à la mairie ?

Joey cligna des paupières.

— Oui... mais quel rapport ?

— Un jour, un plaisantin a éclaboussé la statue de peinture et, depuis, le monument est protégé par une caméra du service de sécurité. La mairie y tient, à son monument... Il leur a coûté assez de fric ! Alors ton boulot, ça consiste à faire semblant de vouloir esquinter le monument... ce que tu ne feras pas, bien sûr, mais tu prends l'air du gars qui a cette intention. Quand le garde t'aura repéré sur l'écran,

il ne pensera plus à surveiller celui de Larrimore. Si on calcule notre coup au quart de seconde, j'ai le temps d'ouvrir la porte, d'entrer, de refermer, de faucher les timbres et de ressortir pendant que le garde est en train de regarder ce que tu fais, tout en se tâtant pour savoir s'il va alerter la voiture de patrouille ou pas. (Vin se tourna vers Elliot.) Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est une bonne idée, mais en effet, il faut bien calculer son coup.

— Et qu'est-ce qui va m'arriver si les flics me ramassent ? demanda Joey, mal à l'aise.

— Rien, répondit Elliot avec douceur. Vous n'avez pas à vous inquiéter. Voici comment je vois l'affaire : vous êtes en vacances, vous êtes un grand admirateur de Kennedy et vous avez bu un coup de trop. Vous voulez lui rendre hommage. Vous avez une bouteille de Scotch à la main. Quoi de plus gentil que de laisser la bouteille aux pieds de la statue ? Les flics vous bousculeront un peu, mais ils vous relâcheront quand ils verront que vous êtes inoffensif. Oui... voilà une idée géniale... Ça doit marcher.

Vin bomba le torse, le sourire aux lèvres.

— Tu vois ? Moi j'ai fait mon truc. A toi et à Cindy de faire le vôtre. Trouvez-moi le numéro du tiroir et je vous dégote les timbres.

— Il y a encore un détail à régler de ton côté, déclara Elliot d'une voix calme. Judy t'a dit le nom de l'acheteur ?

Le sourire fanfaron de Vin s'estompa légèrement.

— Pas encore. Elle me le dira quand j'aurai les timbres.

— Tu peux lui faire confiance ?

Vin se raidit.

— Comment ça ?

— Tu as dit qu'elle voulait mille dollars. Elle pourrait t'indiquer n'importe quel nom, n'est-ce pas ?

— Dis, tu me prends pour un con ? protesta Vin. Elle est d'accord pour me donner en échange des mille dollars la lettre que ce type a envoyée à son vieux pour lui proposer d'acheter les timbres. Comme ça, on est paré, non ?

— Supposons que cet acheteur ait changé d'avis ?

— Ça ne tient pas debout ! Mais si par hasard il a changé d'avis, on vend les timbres à Kendrick. On palpe moins, d'accord, mais on palpe quand même.

Elliot acquiesça.

Le lendemain matin, la boîte aux lettres contenait une missive adressée à Cindy. Joey l'apporta à la table du petit déjeuner. Tous les quatre fixèrent les yeux sur l'enveloppe où l'adresse figurait écrite d'une main ferme.

— La voilà, dit Elliot. Allez-y, Cindy... ouvrez-la.

Cindy secoua la tête.

— Non, ouvrez-la, Don.

Elliot fendit l'enveloppe, en tira une feuille de papier, lut les quelques lignes qu'elle contenait. Ses yeux étincelèrent.

— Ça a marché ! Larrimore vous recevra demain matin à onze heures.

Il jeta la lettre sur la table.

Quand ils l'eurent tous lue, Vin tourna la tête vers Cindy.

— Bon, à toi de jouer maintenant, bébé. Et pour l'amour du ciel, ne fous pas tout par terre !

— Ne t'inquiète pas pour ça, dit Elliot en adressant un sourire à Cindy. Il faut vous habiller en

conséquence. Achetez-vous une robe de cotonnade toute simple. Tâchez d'avoir l'air aussi jeune que possible... arrangez vos cheveux. Vous êtes juste une petite jeune fille ordinaire à qui son grand-père a fait un legs et qui espère que ça vaut une fortune.

Tendue, le regard agrandi par l'anxiété, Cindy acquiesça.

Elliot la dévisagea.

— Vous n'avez pas peur...

— Non, mais s'il n'a pas le calepin sur lui...

— Il vit avec, l'interrompit Vin. Judy m'a juré qu'il ne s'en séparerait jamais.

— Bon, alors je peux lui piquer, mais je n'aurai peut-être pas l'occasion de le consulter. Larrimore peut très bien ne pas me laisser le temps de trouver l'indication que je cherche... C'est ça qui m'inquiète le plus.

— Oui, acquiesça Elliot. C'est un risque à courir. Voyons un peu comment mettre le plus de chances possible de notre côté. (Il réfléchit un moment.) Et si je lui téléphonais pendant que vous êtes avec lui? Pendant qu'il répondra, vous pouvez consulter le répertoire. Qu'est-ce que vous en dites?

— Mais si je n'ai pas réussi à prendre le répertoire avant que vous téléphoniez? Vous ne pouvez pas savoir à partir de quand je l'aurai.

— C'est vrai. (Elliot tendit la main vers son paquet de cigarettes tout en retournant le problème dans sa tête, puis il fit soudain claquer ses doigts.) Un poste émetteur-récepteur! Joey en a un. Petit, mais puissant. Cindy prendra l'émetteur dans son sac. Moi, j'attends ici avec le récepteur. (Il regarda Cindy.) Une fois que vous avez le répertoire, il vous suffit d'ouvrir votre sac et de dire « O.K. ». J'appellerai alors Larrimore.

— Voilà qui règle la question, déclara Vin en se levant. Viens, Joey, je te pose en ville.

Après leur départ, Elliot déclara :

— Si vous trouvez le numéro du tiroir, Cindy, ne le dites pas à Vin. Sinon, nous n'aurons plus aucune prise sur lui. Il pourrait très bien filer d'ici en douce, aller piquer les timbres, conclure un marché avec la fille de Larrimore et nous laisser tous les trois sur le sable.

— Mais il faut bien qu'il sache le numéro pour aller prendre les timbres.

— Je l'accompagnerai. Il n'y a pas d'autre solution. Une fois qu'on sera sur place, je prendrai les timbres et c'est moi qui me chargerai de la vente. Vous savez où il garde son pistolet ?

Cindy ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— Non.

— Dans sa chambre, sûrement. (Elliot se leva et entra dans la chambre exiguë de Vin. Il trouva rapidement l'arme et la déchargea. Il découvrit ensuite une boîte de cartouches.) Je vais jeter ça, ajouta-t-il à l'adresse de Cindy qui l'observait sur le pas de la porte. Quelque chose me dit que Vin n'hésiterait pas à se servir de son flingue en cas d'urgence.

— Don... je préférerais que vous n'alliez pas avec lui... Supposons qu'il ait un pépin ? Que vous vous fassiez prendre ?

— Il n'y a pas d'autre solution. (Elliot sourit.) Vous voulez que je vous dise ? Eh, bien, c'est la première fois de ma vie que je m'amuse autant.

*

Le lendemain matin, les trois hommes étaient installés autour de la table du living-room, dans le

pavillon. La pendule sur le manteau de la cheminée indiquait onze heures moins des poussières. Le téléphone était posé devant Elliot et le récepteur du poste, ouvert, se trouvait à côté du téléphone.

Tôt dans la matinée, Cindy était allée à pied jusqu'à la maison de Larrimore et avait vérifié que le poste émetteur-récepteur fonctionnait bien. Elle avait calculé qu'il lui fallait dix-sept minutes, sans se presser, pour faire le parcours jusque chez Larrimore. Satisfaite des résultats de cet essai, elle était rentrée au pavillon.

Orson, qui montait la garde près de son propre poste, entendit la voix de Cindy et la réponse d'Elliot. Comme Cindy se contenta de dire « O.K. » et qu'Elliot déclara simplement : « ça marche », Orson était des plus perplexes.

— Ils mijotent quelque chose, dit-il à Fay qui préparait du café. Je ferais bien de prévenir le vieux.

— A cette heure-ci, il va être ravi, rétorqua Fay.

Mais Orson alla décrocher le téléphone que Lessing avait fait installer et appela celui-ci chez lui. Il expliqua ce qu'il avait vu et entendu.

— On dirait bien qu'ils vont risquer une tentative ce soir, dit Lessing. Normalement, ils ne devraient pas bouger avant que Larrimore soit allé se coucher. Il se couche tard. J'enverrai les gars là-bas vers vingt-deux heures. S'ils se lancent dans quelque chose, on les coincera à la sortie.

L'heure H approchait. Joey était pâle, trempé de sueur. Vin, inquiet, n'arrivait pas à détacher les yeux de la pendule. Elliot semblait parfaitement calme.

Comme l'aiguille atteignait onze heures, il déclara :

— Elle est arrivée maintenant.

— Et si ce salaud refuse de la recevoir? lança Vin. Là, on serait vraiment foutus.

— Je connais Larrimore. Il la recevra. J'ai bien recommandé à Cindy de ne pas confier son album à un domestique. (Elliot dévisagea Joey.) Pourquoi vous inquiéter comme ça? Vous n'avez plus confiance en son habileté?

Joey secoua la tête.

— Elle mettra la main sur le calepin s'il le porte sur lui, mais il s'agit aussi de trouver le numéro du tiroir... (Il épongea son visage moite.) Qu'est-ce qui va se passer s'il la repère?

— Il la fichera dehors, répondit Elliot. Il n'appellera pas la police, si c'est ça qui vous inquiète. Ça, j'en suis sûr.

C'était en effet la seule chose qui inquiétait Joey. L'idée qu'un flic pouvait embarquer sa bien-aimée Cindy le rendait malade, mais la voix calme d'Elliot le rassura.

Les minutes passaient, interminables.

A onze heures un quart, Vin poussa un juron.

— Elle arrivera pas à le piquer! Alors qu'est-ce qu'on va foutre maintenant?

— La ferme! lança sèchement Elliot qui commençait à se sentir tendu lui aussi. Tu ne t'imagines quand même pas qu'elle va mettre la main dessus à l'instant même où elle entre dans la pièce, non?

Vin émit une sorte de grondement et alluma une cigarette.

A onze heures quarante, Elliot à son tour commençait à transpirer. Joey était dans un tel état qu'il devait tenir son mouchoir plaqué à son visage. Quant à Vin, il arpentait la pièce, incapable de tenir en place.

Il s'immobilisa brusquement. Fou de rage, l'œil mauvais, il s'exclama :

— Elle a loupé son coup ! J'ai jamais cru qu'elle réussirait ! Elle est pas assez gonflée pour ça !

— Tu la fermes, ta grande gueule, oui ? aboya Elliot. Ou tu veux que je m'en charge ?

Vin lui jeta un regard meurtrier.

— Ecrase... espèce de bancroche !

Alors qu'Elliot amorçait un geste pour se lever, Joey lui posa une main sur le bras pour le retenir.

— Don... Je vous en prie... ce n'est pas le moment...

Au même instant, la voix de Cindy retentit dans l'émetteur, claire et précise :

— O.K.

Les trois hommes se regardèrent, se demandant s'ils avaient bien entendu.

— Vous avez entendu ? demanda Elliot.

— C'était Cindy ! fit Joey.

— Oui ! s'exclama Vin en revenant vers la table. Elle a réussi !

D'une main mal assurée, Elliot décrocha le téléphone et composa le numéro de Larrimore. Au bout d'un court moment, une voix d'homme déclara :

— Ici le domicile de M. Larrimore.

— Je voudrais parler à M. Larrimore, de la part de Don Elliot.

— M. Larrimore est occupé pour le moment, monsieur. Est-ce qu'il peut vous appeler ?

— J'aimerais lui parler tout de suite. Dites-lui que je lui serais très reconnaissant de venir au téléphone.

Une autre attente, puis Larrimore vint au bout du fil. Elliot reconnut sa voix quand il demanda :

— C'est vous, Elliot ?

— Bonjour, cher ami. Excusez-moi de vous

déranger. Votre domestique m'a dit que vous étiez occupé.

— Oui... je suis assez occupé, en effet. Comment allez-vous, Elliot ? Ça fait des mois que je n'ai pas eu de vos nouvelles.

Larrimore était très cordial, songea le comédien, c'était déjà ça.

— J'étais en train de récupérer, après mon accident. Vous en avez entendu parler, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr. Je suis vraiment navré pour vous.

— Que voulez-vous, ce sont des choses qui arrivent, mais je suis maintenant tout à fait habitué à mon pied artificiel. Si on faisait une petite partie mardi ? J'ai raccourci mon swing et réduit mon pivotage. Je me sens plutôt en forme. Vous devriez essayer, Larrimore. Un swing court vous donne beaucoup plus de précision.

— C'est une bonne idée. D'accord, faisons une partie. Je suis si content que vous vous soyez remis à jouer. Félicitations. Mardi à trois heures, alors ?

— D'accord.

Elliot enchaîna ensuite sur les fluctuations de la Bourse, et bavarda un moment, pour donner à Cindy tout le temps dont elle avait besoin, enfin il se décida à raccrocher. Il respira à fond.

— Elle doit avoir le numéro maintenant.

Ce n'est qu'à midi quarante-cinq que les trois hommes virent Cindy remonter l'allée et tous trois, se levant d'un bond, se précipitèrent à sa rencontre, Elliot en tête.

Elle était pâle et il s'aperçut qu'elle était assez ébranlée, mais elle lui sourit quand il demanda :

— Vous l'avez ?

— Oui.

— Entrez... venez nous raconter tout ça, reprit Elliot en la prenant par les épaules. Bien joué! J'étais sûr que vous réussiriez!

— C'est quoi, le numéro du tiroir? demanda Vin, qui marchait sur leurs talons, en entrant dans le living-room.

— Elle ne te le dira pas, intervint Elliot qui repoussa doucement Cindy pour faire face à Vin.

Joey, qui se tenait sur le seuil, regarda fixement Cindy, puis Elliot, les yeux ronds de stupeur.

— Ah, ouais? aboya Vin. J'ai autant de droit que toi de le savoir! Laisse-moi passer! Je vais lui parler!

— Du calme, fit Elliot. Quand tu m'auras donné le nom de l'acheteur, je te donnerai le numéro du tiroir. Est-ce que tu nous prends pour des imbéciles, tous les trois? Aucun de nous n'a confiance en toi, Vin. Si tu comptes nous doubler, tu te mets le doigt dans l'œil.

Vin plissa les yeux.

— Vous doubler? Qu'est-ce que tu racontes, bon Dieu?

— Ne perdons pas de temps. Trouve le nom de l'acheteur. Je te remettrai mille dollars pour Judy. Fais-lui cracher le nom ce soir, et ensuite toi et moi, on ira chez Larrimore, mais c'est moi qui traiterai avec l'acheteur.

Pendant un long moment, Vin se contenta de dévisager Elliot. La situation était pour lui tellement inattendue que son cerveau n'arrivait pas à envisager la moindre solution. Contrôlant sa fureur, il se rendait compte qu'il lui fallait le temps de réfléchir. Il haussa les épaules.

— Bon, bon, personne ne vous demande de me faire confiance. Le nom de l'acheteur, je l'aurai,

mais pas question que tu viennes avec moi, mon pote. C'est un boulot de spécialiste et je ne travaille pas avec les amateurs.

— Tâche de savoir le nom, déclara Elliot calmement. Ensuite nous discuterons du reste.

Vin se tourna vers Cindy :

— Tu me le donnes, ce numéro, bébé ?

La fille secoua la tête.

Vin la gratifia d'un vilain sourire.

— Tu es sûre ? Tu ferais bien d'être sûre. Tu pourrais le regretter plus tard.

Elle soutint son regard sans faiblir.

— Je suis sûre.

— Très bien.

Tournant les talons, il sortit du pavillon et gagna sa voiture.

— On ferait mieux de le lui dire, intervint Joey, qui était au cent coups. Il pourrait faire du mal à Cindy.

— Pas la peine, répliqua Cindy en ouvrant son sac. Les timbres, je les ai.

CHAPITRE VII

Un long silence s'ensuivit alors que Joey et Elliot regardaient Cindy sortir de son sac une pochette en plastique qu'elle posa sur la table.

— Ce sont bien ceux-là, n'est-ce pas ?

Elliot, le cœur battant la chamade, le souffle court, examina les huit timbres dans leur enveloppe de plastique. Il les reconnut immédiatement d'après la photocopie que lui avait présentée Kendrick.

— Oui, fit-il d'une voix enrouée et, se redressant, il regarda Cindy. Pourquoi les avez-vous pris, espèce de petite folle ? Dès que Larrimore va s'apercevoir de leur disparition, il appellera les flics ! Ils rappliqueront ici ! Nous lui avons écrit et il connaît cette adresse ! A quoi avez-vous bien pu penser ?

— Je ne crois pas qu'il appellera la police, assura Cindy.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Elle se laissa choir sur son siège et, au vu de sa mine défaite, Joey se rua sur le petit bar pour lui verser un cognac.

— Non, papa... Je n'en veux pas, protesta-t-elle. Je me sens très bien.

Le vieux l'observa, puis reporta son regard sur le

verre de cognac qu'il tenait à la main et le vida brusquement d'un trait.

— Pourquoi dites-vous qu'il ne préviendra pas la police ? répéta Elliot, assis au bord de la table, face à Cindy.

— Il y avait une lettre dans le tiroir avec les timbres, lui expliqua Cindy. Elle était signée par la C.I.A., à Washington. Elle disait que c'était un délit de détenir ces timbres et que le propriétaire risquait d'être poursuivi s'il ne prévenait pas la C.I.A. qu'il les avait. La lettre, datée d'il y a deux mois, disait que la condamnation maximum était de trois ans de prison, plus une amende de trente mille dollars. Quand j'ai lu ça, j'ai compris que M. Larrimore ne pouvait pas aller se plaindre à la police sans s'exposer à de gros ennuis... alors je les ai pris.

— La C.I.A. ? s'exclama Elliot, dont la voix avait monté d'un ton.

— Oui.

— Si vous nous disiez ce qui est arrivé exactement, Cindy ?

Elle prit son souffle et commença :

— Dès mon arrivée à la maison, M. Larrimore m'a emmenée dans la pièce des timbres. Il s'est montré très gentil, très courtois. Il m'a dit de m'asseoir et il a jeté un coup d'œil dans l'album de timbres. Les seuls qui l'intéressaient, c'était ceux que papa avait achetés. Il m'a dit qu'ils valaient dans les trois cents dollars. Et ensuite, alors que je me demandais comment j'allais lui piquer le répertoire, il l'a sorti de sa poche pour le consulter. Puis il m'a emmenée à un des tiroirs pour me montrer d'autres timbres de la même série que ceux de l'album. Il a laissé son calepin sur la table. C'était tellement facile. Il m'a demandé si je consentais à lui confier

mon album. Je me suis mise légèrement en retrait de lui, j'ai ouvert mon sac et je vous ai envoyé le signal. C'est à ce moment-là que vous avez téléphoné. Il m'a priée de l'excuser et il est sorti de la pièce. J'ai trouvé le numéro du tiroir dans l'index. Je pouvais l'entendre vous parler, alors je suis allée directement vers le tiroir et j'ai trouvé les timbres. Et puis j'ai vu la lettre. Comme il était toujours en communication avec vous, je l'ai lue. Il m'a semblé que si je prenais les timbres, il se trouverait dans l'impossibilité d'appeler la police... alors je les ai pris.

— Bon sang de bon sang! (Elliot se pencha en avant et lui prit la main.) Vous avez des réflexes rapides, mais n'empêche qu'il pourrait très bien prévenir la police.

— Ça m'étonnerait, dit Cindy. De toute façon, le risque en valait la peine. Maintenant, vous n'êtes pas obligé d'entrer par effraction chez lui.

— Tu n'aurais pas dû faire ça, intervint Joey d'une voix bredouillante. Tu aurais dû laisser faire Don et Vin.

— On les a, c'est le principal, fit remarquer Cindy.

— Nous ne pouvons pas les garder ici. (Elliot réfléchit un instant.) Joey, portez-les tout de suite à la Chase National Bank. Achetez une enveloppe, écrivez votre nom dessus et mettez les timbres dedans. Louez un coffre. Allez-y, Joey! Si la police débarque ici et les trouve, nous sommes fichus.

Joey acquiesça. Prenant l'enveloppe en plastique, il la glissa dans sa poche.

— Qu'est-ce que je fais de la clef?

— Ramenez-la ici. On la cachera dans un coin.

Après le départ de Joey, Elliot se tourna vers Cindy.

— Vous n'auriez pas dû faire ça, Cindy.

Elle lui sourit.

— Je ne pouvais pas supporter l'idée que vous alliez vous introduire dans cette maison avec Vin. C'est un type dangereux. Une fois qu'il aurait eu les timbres, il aurait pu s'attaquer à vous.

— Mais pourquoi la C.I.A. s'intéresse-t-elle à ces timbres? s'étonna Elliot. La lettre était adressé personnellement à Larrimore?

— C'était une circulaire expédiée aux philatélistes.

— Et disant que c'était un délit de détenir les timbres en question?

— Oui.

Elliot n'aimait pas ça.

— Franchement, je ne comprends pas, mais il semble que la tentation de garder des timbres aussi rares ait été la plus forte, chez Larrimore. (Il réfléchit un moment, puis opina du bonnet.) Oui, je crois que vous avez raison. Il s'attirerait des ennuis s'il allait se plaindre à la police. (L'air inquiet, il dévisagea Cindy.) Mais pourquoi la C.I.A.?

— Nous ferions peut-être mieux de ne pas chercher à les vendre, dit Cindy.

— Pour le moment, ils sont en sûreté. Découvrons d'abord le nom de l'acheteur avant de prendre une décision. Et pas un mot de tout ça à Vin.

Elliot se leva et, contournant la table, enlaça Cindy.

— Vous avez fait un travail merveilleux, Cindy.

Posant sa tête contre l'épaule de l'acteur, elle se serra contre lui.

*

Ne s'interrompant que pour manger ou boire, Barney parlait maintenant depuis deux heures sans s'arrêter. Il était onze heures du soir, le bar du Neptune était assiégé par les pêcheurs qui réclamaient bruyamment de la bière, et pour Sam, le barman, c'était le coup de feu.

Barney se tut pour observer le dos des gars penchés sur le comptoir, et son visage adipeux arborait une expression désapprobatrice.

— Les pêcheurs ! fit-il d'un ton méprisant. De la racaille, moi je vous le dis, monsieur Campbell ! Ils passent toutes leurs soirées à boire alors qu'ils devraient être chez eux avec leurs femmes et leurs enfants.

Je lui demandai s'il était marié.

— Ah ça, pas de danger, mon vieux. Ce que je n'aime pas dans le mariage, c'est qu'un gars a jamais l'occasion d'en placer une, et s'il y a une chose qui me plaît dans la vie — en dehors de la bière — c'est de parler.

Je répondis que je comprenais fort bien ça.

— Comme vous dites. (Il agita son verre vide dans la direction de Sam.) Prenez ces gars-là, par exemple. Ils ne pensent qu'au fric, aux femmes et à la gnôle. Moi, j'ai jamais eu une âme de mercenaire. Tenez, vous m'offririez un million de dollars, je refuserais. Je ne saurais pas quoi en faire. Qu'est-ce qu'on peut bien fiche avec un million de dollars ?

J'aurais pu lui faire quelques suggestions, mais j'avais l'impression qu'elles ne l'intéresseraient pas. Il attendit que Sam se soit précipité à notre table avec un autre demi avant de poursuivre :

— Mais le mec Vin Pinna, ça le démangeait de mettre la main sur le million de dollars dont lui avait parlé Judy Larrimore. Ça le démangeait, comme ça

démange un chien de temps en temps de trouver une chienne, si vous voulez bien excuser cette comparaison. Pour Vin, la vie n'avait pas été tendre. Je ne veux pas dire qu'il n'avait pas les moyens de s'en sortir, mais entre avoir les moyens et savoir les utiliser, ça fait une sacrée différence... pas vrai, monsieur Campbell ?

Je répondis que c'était indiscutable.

— Bref, quand il se rendit compte qu'Elliot ne lui donnerait pas le numéro du tiroir et était décidé à aller trouver lui-même l'acheteur, Vin estima qu'Elliot devrait être éliminé. Il avait roulé jusqu'au bord de la falaise et, assis dans la Jaguar, il se triturait le cerveau. Après s'être bien creusé les méninges — et l'opération était pénible, parce qu'il mettait rarement sa cervelle à contribution — il décida que sa seule chance de mettre la main sur tout cet argent, c'était, pour commencer, de soutirer le nom de l'acheteur à Judy, puis de se débarrasser d'Elliot, et de forcer ensuite Cindy à lui révéler le numéro du tiroir.

Pendant cinq bonnes minutes, Vin hésita, se demandant s'il fallait vraiment liquider Elliot. Jusque-là, il n'avait jamais eu recours au meurtre. Une ou deux fois, il avait tenté de le faire quand il avait été surpris par le mec dont il forçait le coffre-fort, mais il avait constaté qu'il lui suffisait de menacer l'intrus avec son pistolet. Maintenant qu'il y réfléchissait, il se rendait compte que si on lui avait opposé la moindre résistance, il aurait appuyé sur la détente.

Retournant tous ces problèmes dans son esprit si peu alerte, Vin en arriva à la conclusion que, pour un million de dollars, il était prêt à commettre non pas un meurtre mais plusieurs si quelqu'un essayait

de le posséder. Pour une somme pareille, il était tout disposé à tuer.

Ayant ainsi résolu ce petit problème, il orienta ensuite ses réflexions vers Judy. Ça ne servait à rien de buter Elliot avant de savoir qui était l'acheteur. Judy, en même rusée, l'avait déjà prévenu qu'elle ne lui révélerait pas le nom du gars qui était preneur avant qu'il ait mis la main sur les timbres et que, même après le vol, ce serait elle qui traiterait l'affaire. Autrement dit, il aurait encore de la veine si elle lui refilait les deux cent cinquante mille dollars qu'elle lui avait promis.

Tout ceci exaspérait Vin qui n'avait pas du tout l'intention de se contenter de cette obole alors qu'il pouvait rafler un million en se donnant un peu de mal.

*

Un homme à la carrure massive, portant un sweat-shirt crasseux et un pantalon blanc à pattes d'éléphant maculé de cambouis, avec des touffes de poils noirs sur les avant-bras, les épaules et la poitrine, pénétra dans le bar. Agé de vingt-cinq ans environ, il avait un visage affreux à l'expression débonnaire, et à en juger par l'accueil que lui firent les autres clients du bar, c'était un personnage fort populaire.

Il repéra Barney qu'il salua d'un geste.

— Salut, Gros-Bide ! lança-t-il d'une voix tonitruante qui me fit vibrer les tympans. Alors, ça rigole toujours ?

Barney ne daigna même pas tourner la tête.

— Il finira mal, celui-là, monsieur Campbell, dit-il dès que le colosse eut été absorbé par la foule. Aucun respect pour ses aînés ou ses supérieurs... Un

pêcheur de rien du tout, voilà ce qu'il est. Gros-Bide ! Tiens... On le verra quand il aura mon âge. Aucun respect, vraiment...

Je déclarai que c'était l'ennui avec la jeune génération.

— Vous avez bien raison, monsieur Campbell. (Barney but une lampée de bière.) Pour en revenir à Vin... Assis dans sa voiture, il se demandait comment il allait s'y prendre avec Judy. Plus il pensait à elle, plus il s'énervait. Et quand un truand comme Vin s'énerve, il devient comme un chien enragé. Tôt ou tard, un chien méchant se met à mordre ; Vin avait le même tempérament. Il décida qu'il forcerait Judy à lui donner le nom de l'acheteur. Il lui flanquerait la trouille pour qu'elle n'ose plus l'ouvrir, même s'il devait la dérouiller un peu. Une fois prise cette décision, il envisagea la façon de la mettre en application.

Il ne se faisait guère d'illusions sur Judy. Elle connaissait la musique et il était sûr que c'était également une dure à cuire. Même s'il la bousculait pour lui faire cracher le nom de l'acheteur, elle n'aurait rien de plus pressé, dès qu'il la laisserait filer, que d'alerter les flics. Et si les poulets s'en mêlaient, il pouvait dire adieu à tout cet argent. Après une bonne demi-heure de réflexion, Vin en arriva à la conclusion logique. S'il était prêt à buter Elliot, pourquoi ne pas liquider Judy également ? Une fois débarrassé d'elle et d'Elliot, il ne lui resterait plus qu'à faire parler Cindy et si elle faisait des difficultés, pourquoi ne pas la flinguer elle aussi ? S'il était obligé d'en arriver là, il lui faudrait alors, pour effectuer un travail sans bavure, liquider Joey également.

Vin se rendit compte alors que la perspective de

tuer quatre personnes et l'espoir de s'en tirer avec succès étaient deux choses bien différentes. Avec succès, il entendait bien sûr sans ennuis du côté des flics. A quoi servirait d'empocher un million de dollars s'il avait les flics au train ?

Il lui faudrait donc se débarrasser de quatre cadavres... Un, c'était déjà coton, mais quatre !

Il se rappela alors la crique déserte où l'avait emmené Judy lors de leur première rencontre. Enterrer des cadavres dans le sable n'était pas un travail trop pénible. Vin avait toujours eu horreur des durs travaux. Mais il n'arrivait pas à croire que personne ne venait jamais à cette crique ; tôt ou tard, un gosse viendrait creuser dans le sable ou alors la mer découvrirait les tombes et les ennuis commenceraient.

Après mûre réflexion, il estima que la crique était trop dangereuse. Il se rappela avoir vu un bulldozer opérer dans un terrain marécageux à quelques kilomètres en dehors de la ville. Il se souvint d'avoir entendu un barman parler devant lui d'un grand projet d'assèchement de ces terrains où devait être construit un nouvel hôtel de luxe. Peut-être était-ce un bon endroit pour se débarrasser des cadavres.

Vin se rendit aussitôt aux marécages. Il trouva trois bulldozers en pleine action, qui déracinaient des mangliers et aplanissaient le sol pendant qu'une bétonnière de six mètres de haut fabriquait du ciment destiné à recouvrir au fur et à mesure les tonnes de graviers que déversaient des camions.

Vin, assis dans sa voiture, observa le mécanisme de la bétonnière. Il remarqua une échelle métallique perpendiculaire donnant accès au sommet. Au bout d'un moment, il se convainquit qu'il pouvait sans problème porter un cadavre en haut de cette échelle

et le jeter dans la gueule de la machine. Pouvait-on trouver meilleure méthode pour se débarrasser d'un corps ?

Barney s'interrompit et plissa les yeux pour me dévisager.

— Tout ça vous montre, monsieur Campbell, à quel point la seule idée de l'argent peut transformer un homme en véritable fauve. Une fois convaincu qu'il réussirait à se débarrasser des cadavres, Vin reprit la route, assez content de lui. Pour commencer, il allait soutirer à Judy le nom de l'acheteur. Il allait s'occuper de ça quand il la verrait le soir même. Il se demanda comment il allait s'y prendre pour la tuer ; il s'agissait de faire ça rapidement, proprement et en silence. C'était important puisqu'il comptait la liquider au motel Blue Heaven.

Tout en roulant à l'ombre des palmiers qui encadraient la grand-route, il envisagea les divers procédés dont il avait entendu parler en prison ou quand il fréquentait différents criminels à New York. Pas question de se servir d'un flingue ou d'un couteau ; il fallait éviter le sang. Il songea à porter un coup violent à la base du crâne, mais là encore, le sang risquait de couler. Il avait lu quelque part qu'il y avait une artère dans le cou qui, si on serrait assez fort, produisait l'effet voulu, mais comme il ignorait totalement l'emplacement de cette artère, il élimina cette solution. Il se rappela alors un exécuteur de la Mafia, véritable artiste du garrot, qu'il avait connu dans le temps. Il se servait d'une laisse à chien, si bien que si jamais les flics le fouillaient et trouvaient la laisse sur lui, il avait une explication toute prête. Rabattre la laisse par-dessus la tête, croiser les mains, enfoncer un genou dans le dos, et le tour était joué en quelques secondes.

— Pourquoi pas ? dit Vin à haute voix.

En rentrant au pavillon, il repéra un magasin d'accessoires pour animaux et acheta une laisse à chien en cuir.

Le vendeur pédé lui demanda s'il désirait faire graver le nom du clébard sur la laisse.

— Vous ne me croirez peut-être pas, enchaîna le vendeur avec le plus grand sérieux, mais ils se rendent compte, les chiens-chiens, et ça leur fait un plaisir fou. Ça ne prendra qu'un tout petit moment et ça ne coûtera que trois dollars de plus.

Vin lui dit d'aller se faire voir.

Entre-temps, Joey était rentré au pavillon. Dès qu'il apparut dans le jardin, Elliot constata qu'il était inquiet. Cindy et lui attendaient le retour du vieux et quand il les eut rejoint, Elliot demanda avec une certaine anxiété :

— Tout va bien, Joey ?

— Oui, fit Joey en s'asseyant. J'ai loué un coffre et voilà la clef. (Il la tendit à Elliot.) Mais on est suivis, Don. Je n'ai pas repéré les gars, mais j'ai senti quelque chose et je me trompe jamais. On m'a emboîté le pas dès que je suis sorti d'ici. Quand je me suis senti filé, j'ai semé les gars. Ça a été coton, parce qu'il était fortiche, mais j'y suis quand même arrivé.

— Mais que se passe-t-il ? (Elliot était déconcerté.) C'est la deuxième fois que vous vous croyez suivi.

Il se rappela alors que la C.I.A. s'intéressait à ces timbres. Était-ce la C.I.A. qui pistait Joey ? Il jugea préférable de ne pas affoler les autres avant plus amples renseignements, aussi ne leur fit-il pas part de ses réflexions.

— Vous êtes bien sûr de les avoir semés ? demanda-t-il.

— Tout à fait, répondit Joey.

Elliot se leva.

— Et si on cachait la clef dans la cabane à outils ? Ça ne vaudrait pas mieux ?

Joey acquiesça.

Ils se rendirent ensemble à la petite cahute qui abritait quelques outils de jardinage et une tondeuse délabrée. Elliot dissimula la clef sous une boîte de désherbant.

— S'il nous arrive un pépin à l'un ou à l'autre, ceux qui restent sauront où elle est, déclara Elliot.

Joey le gratifia d'un regard aigu.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Elliot sourit.

— Rien sans doute. Dites à Cindy où elle est cachée.

Plus tard, Vin rentra au pavillon. Joey et Cindy étaient allés faire une petite promenade et Vin trouva Elliot seul dans le jardin.

— Donne-moi mille dollars, déclara Vin. Ce soir, j'aurai le nom de l'acheteur.

Elliot l'observa attentivement.

— D'accord... Tu es sûr qu'elle va te le dire ?

— Et comment.

— Elle te fait peut-être marcher.

Vin eut un geste d'impatience.

— On a déjà rabâché tout ça. Elle va me montrer la lettre que l'acheteur a envoyé à son vieux.

— Et tu me la montreras ?

— Oui, bien sûr... si elle veut bien la lâcher.

— Ecoute, Vin, ne te vexe pas, mais je me méfie de toi. Il faut que je sois sûr que le nom que tu me donnes est bien celui de l'acheteur. Trouve son nom

et je lui passerai un coup de fil. S'il est d'accord pour acheter, je te donnerai le numéro du tiroir, mais pas avant.

Vin fit un effort pour maîtriser sa fureur.

— File-moi le fric et cesse donc de jouer les vedettes, nom de Dieu !

— L'essentiel, c'est que tu aies bien compris, dit Elliot qui entra dans le pavillon.

Vin le suivit des yeux, une lueur meurtrière dans le regard.

*

Vers 21 heures, Nisson prévint Orson que Pinna, au volant de la Jaguar, arrivait dans sa direction. Orson alerta aussitôt les six hommes que Lessing avait postés aux alentours de la maison Larrimore : trois dans le jardin, deux dans une voiture en stationnement et un patrouillant le long de la route.

— Ça pourrait bien être ça, dit-il. Pinna s'est mis en route. Laissez-le entrer dans la maison, et sautez-lui dessus dès qu'il en sort. Faites gaffe ! Il risque d'être armé !

Vin réfléchissait si intensément à la façon dont il allait forcer Judy à lui révéler le nom de l'acheteur qu'il oublia de s'assurer qu'il était suivi ou non, comme le lui avait recommandé Elliot.

Il ne se rendit compte ni de la présence de Ross qui roulait devant lui ni de celle de Nisson qui roulait derrière. Une fois devant chez Larrimore, il se gara, alluma une cigarette et attendit l'arrivée de Judy.

Il lui faudrait faire très attention de ne pas éveiller les soupçons de la fille, songeait-il. Il l'emmènerait au Bamboche Club, l'inviterait à dîner, puis la conduirait au motel Blue Heaven. Une fois dans le

bungalow, il lui demanderait le nom de l'acheteur, et si elle refusait de le lui dire, il commencerait par l'étendre d'un coup de poing, puis la bâillonnerait et la ficellerait ; il verrait ensuite si, en lui brûlant les jambes avec quelques cigarettes, il réussirait à la rendre plus loquace. Lorsqu'elle lui aurait révélé le nom, il appellerait le gars et lui demanderait s'il était disposé à acheter les timbres. S'il était d'accord et acceptait le prix proposé, Judy aurait alors cessé d'exister.

Malgré son état de tension, il réussit à accueillir Judy par un large sourire.

— Qu'est-ce que tu dirais du Bamboche Club, bébé ? demanda-t-il en démarrant. Et ensuite on irait au Blue Heaven. Ça te va ?

— Parfait. (Elle le dévisagea.) Où en sont tes projets, Superman ? Tu te rapproches des timbres ?

— Oui. On en parlera au motel. Le plaisir avant les affaires, hein ?

— Quoi... tu sais où il les garde ?

— Pas exactement, mais je commence à brûler.

— Tu fais bien des mystères.

Il lui sourit.

— Eh bien, comme ça, on est deux, pas vrai ?

— Tu es en cheville avec la souris qui est venue voir mon vieux ce matin ?

Pris de court, Vin se raidit, puis constatant qu'elle l'observait et qu'il s'était trahi, il répondit :

— Exactement. Tu l'as vue ?

— Je l'ai vue. Qu'est-ce qu'elle est pour toi ?

— Pour moi?... Rien du tout, c'est juste une petite môme.

— Ce n'est pas l'effet qu'elle m'a fait. Pourquoi est-ce que ce vieux salaud l'a reçue ?

— Bon. Allons d'abord au motel. Je te le dirai, donnant donnant.

— Comment ça ?

— Tu verras.

Quittant la grand-route, il s'engagea sur la route latérale qui conduisait au motel.

— Depuis quand tu aimes les chiens, Superman ? demanda-t-elle brusquement.

Vin tourna la tête pour la regarder.

— Les chiens ? (Puis il se crispa en voyant qu'elle tenait la laisse qu'il avait achetée ; il croyait l'avoir mise dans sa poche.) Oh, ça...

Il sentit une sueur froide lui perler au front.

— Le clébard, où il est ? demanda-t-elle, l'observant avec attention.

— Je ne l'emmène pas avec moi. Je l'ai laissé à l'appartement.

— Et c'est la petite mignonne qui s'en occupe ?

— Pas du tout, bébé. C'est un vieux chien. Il aime bien être seul.

— De quelle race ?

Vin, qui ne s'était jamais intéressé aux chiens, n'en connaissait aucune. Il haussa les épaules.

— Oh, un chien... grand, avec plein de poils... un chien, quoi.

— Comment il s'appelle ?

Vin, exaspéré, souffla.

— Quoi, bon Dieu, son nom ?... Joe.

— Drôle de nom pour un chien.

— C'est comme ça que j'appelle... Ça t'intéresse, les clebs ?

— Non. (De nouveau, elle l'observa d'un regard appuyé tout en jouant avec la laisse.) Je me demande simplement pourquoi tu as une laisse de chien dans ta poche.

— J'étais en retard... je ne voulais pas te faire attendre. J'ai dû oublier que je l'avais dans ma poche.

Vin ralentit pour passer sous le porche du motel.

— Quand j'ai vu ça qui pendait de ta poche, je me suis dit que t'avais peut-être des goûts bizarres et que tu voulais me battre avec.

Vin gara sa voiture dans un box.

— Ça te plairait ?

— Je n'ai jamais essayé. Peut-être.

Il lui prit la laisse des mains et la fourra dans sa poche.

— Moi, ça me dit rien, ce genre de trucs, déclarait-il d'une voix enrouée. Mais enfin, si ça te tente...

Elle éclata de rire.

— Je crois que je peux m'en tirer sans ça. Va t'inscrire, Superman. Et parlons affaires. Je commence à avoir faim.

Le Noir corpulent qui tenait la réception commençait à bien connaître Vin. Il n'avait jamais vu Judy, qui était toujours restée dans la voiture pendant que Vin s'inscrivait. Voyant son client entrer dans le bureau, le Noir jeta un coup d'œil par la fenêtre, aperçut la Jaguar et adressa à Vin un large sourire.

— Bonsoir, monsieur. (Il lui présenta le registre.) Très heureux de vous revoir. Votre bungalow habituel est libre.

— Très bien. (Vin signa du nom de Steve Hamish.)

— Nous n'en avons pas pour longtemps, Jerry. Deux heures environ.

— Vous restez le temps que vous désirez, monsieur Hamish.

Vin lui donna un billet de cinq dollars, prit la clef que le Noir lui tendait et retourna à la Jaguar.

— Voilà tout est réglé... comme d'habitude, dit-il en ouvrant la portière.

Ils gagnèrent ensemble le bungalow et, dès qu'ils furent entrés, Vin poussa le verrou.

Judy se dirigea vers le lit d'un pas nonchalant et s'y assit.

— Tu as envoyé la fille pour qu'elle trouve les timbres, dit-elle. Est-ce qu'elle a mis la main dessus ?

Vin ouvrit le réfrigérateur. Il avait besoin de boire un verre.

— Un scotch ? proposa-t-il.

— Oui... Elle les a trouvés ?

Il servit deux whiskies, puis se retourna.

— Donnant, donnant, je t'ai déjà dit. (Il lui apporta son verre.) Comment s'appelle l'acheteur ? (Lui tendant le scotch, il resta planté devant elle.) Tu me donnes son nom et moi je te dis si elle a trouvé les timbres.

Elle prit le verre et leva la tête vers lui, un sourire aux lèvres.

— Quand tu auras les timbres et quand tu me les auras montrés, je te donnerai le nom de l'acheteur... On a déjà parlé de tout ça... tu te rappelles ? Mais au cas où tu serais frappé d'amnésie, je te rappelle que c'est moi qui porte les timbres à l'acheteur. Je touche l'argent et je te paye... tu te rappelles ? On a également parlé de tout ça.

Vin but une sérieuse lampée de whisky. Il allait donc être obligé de passer à l'action, songea-t-il. Tant pis, après tout, elle l'avait bien cherché. Il lui fallait d'abord endormir sa méfiance, et ensuite lui expédier son poing à la mâchoire. Il ne s'agissait pas de commettre une erreur. S'il ne l'assommait pas du

premier coup, elle allait ameuter les populations, cette garce.

— Elle sait où il les garde, déclara-t-il et, s'éloignant du lit, il alla s'asseoir dans un fauteuil à proximité. Je peux les embarquer. J'essaierai demain soir.

— Comment elle s'y est prise ?

Il haussa les épaules.

— T'occupe pas de ça... Elle a réussi et je les piquerai demain.

— Tu lis des histoires de gangsters, Superman ?

Il la regarda bouche bée. Elle posait tout le temps des questions inattendues qui le désarçonnait.

— Non... je regarde la télé. Moi, la lecture...

— Moi, j'ai lu un polard, l'autre soir. C'était l'histoire d'un minus sans cervelle qu'on engageait pour supprimer les gens. Devine comment il les tuait.

Vin posa son verre sur une petite table. Le regard scrutateur de Judy le mettait si mal à l'aise qu'il se mit à transpirer.

— Mais je m'en fous, moi ! Parlons donc affaires.

— Je pensais que tu l'avais peut-être lu, ce livre. Il s'appelle *Du flouze pour une gonzesse*.

— Je te dis que je lis pas.

— Ah oui, c'est vrai. Enfin bref, ce minus trimbait toujours une laisse à chien. Il s'en servait pour étrangler les gens.

Vin sentit brusquement l'odeur de sa propre sueur. Un bond rapide en avant, ses doigts serrés autour du cou de la fille pour couper court à son hurlement, puis un bon coup sur la mâchoire. Une fois qu'elle serait bâillonnée et ficelée, il lui apprendrait à se foutre de lui ! Il banda ses muscles. Un bond rapide... Il entendait des cris et un bruit de

fusillade provenant de la télé dans le bungalow voisin. Même si elle gueulait avant qu'il ait pu la faire taire, personne n'y prêterait attention.

— Tu es marié, Superman ? demanda Judy, son verre au creux des mains.

Vin, qui s'apprêtait à plonger en avant, s'arrêta, sidéré par cette question.

— Marié ? (Il la regarda, bouche bée.) Non... Enfin, nom de Dieu, pourquoi poses-tu toutes ces questions idiotes ?

— Tu es sûr que tu n'as pas une femme jalouse ? insista-t-elle, le regard moqueur.

— Qu'est-ce qui te prend ? (Il se leva et se dirigea vers elle d'un pas tranquille.) Je suis pas marié, bon Dieu.

Encore trois pas, et il l'aurait à portée de main.

— Alors pourquoi ces deux types nous suivent ? demanda Judy. Je pensais que c'étaient des privés qui cherchaient des preuves pour un divorce.

Vin eut brusquement l'impression de s'être heurté à un mur. Un frisson glacé lui parcourut le dos. Ce fut seulement alors qu'il se rappela les recommandations d'Elliot. Il se souvint aussi que Joey et Cindy avaient prétendu avoir été filés.

— On nous suit ? répéta-t-il d'une voix étranglée. Qu'est-ce que tu racontes ?

La peur, la rage, la déception qu'elle lisait sur le visage de Vin semblaient l'amuser. Elle se mit à rire.

— Ils nous ont suivis hier soir et ce soir aussi. (Elle pencha la tête de côté et prit l'air innocent.) Tu ne les a donc pas repérés, Superman ?

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ? aboya-t-il.

— J'aime bien les savoir à proximité. (Elle lui sourit.) Leur présence me rassure.

Vin respira à fond. Elle l'avait donc percé à jour !

A cette idée, il éprouva un tel choc qu'il eut soudain les jambes en coton et dut s'asseoir. Il l'avait échappé belle ! Et s'il l'avait supprimée ? Il se voyait portant son cadavre du bungalow à la Jag ; au moment où il l'aurait mis dans le coffre, les deux gars lui seraient tombés sur le poil ! Il en avait la sueur qui lui coulait sur le visage. Vraiment, il s'en était fallu de peu !

— J'ai chamboulé tes plans ? demanda-t-elle. Comme c'est triste ! Est-ce que tu crois vraiment que j'aurais été assez conne pour venir ici sans protection ? Toi et ta laisse à chien !

Posant son verre, elle rejeta la tête en arrière et se mit à rire à gorge déployée.

Vin restait immobile sur sa chaise, comme foudroyé. Bientôt, ce rire lui fut insupportable.

— Tu vas la fermer, espèce de salope ! vociféra-t-il.

Elle s'arrêta de rire et, prenant un mouchoir dans son sac, s'essuya les yeux.

— Superman ! Si tu n'existais pas, il faudrait t'inventer ! Je te savais idiot, mais je n'arrivais pas à croire que tu puisses être con à ce point !

Vin se leva à demi de sa chaise, mais il domina son envie de l'attraper par le cou pour l'étrangler.

— Arrête, tu veux ? gronda-t-il. Toi et moi, on est associés. Je sais où sont les timbres et tu sais qui est l'acheteur. On veut tous les deux le fric. Alors on fait le coup ou pas ?

Elle le regarda et son visage devint soudain dur comme la pierre.

— Oui... on fait le coup. (Elle avait un ton tranchant qui fit sursauter Vin.) Maintenant écoute-moi, pauvre abruti. Tu comptais me forcer à donner le nom de l'acheteur, tu avais ensuite projeté de

m'assassiner et garder tout le fric pour toi seul, hein? Tu es tellement transparent que même un enfant attardé pourrait lire dans cette semelle-crêpe qui te sert de cervelle. Alors surtout, ne t'y trompe pas! Tu vas piquer les timbres, et tu vas me les remettre! Ne t'imagines pas, espèce de gugusse minable, que tu peux les prendre et calter avec. S'ils disparaissent, je le saurai et je donnerai ton signalement à la police qui te ramassera tellement vite que tu n'auras même pas le temps de souffler. Dorénavant, tu vas faire ce que je te dirai. Finis, les motels confortables. Quand on se rencontrera, ce sera avec des gens autour de nous, alors enlève de ta petite tête de con l'idée que tu pourrais réussir à m'assassiner. Tu as bien compris?

Vin la dévisagea. Devant l'expression de ses yeux durs et froids, il jugea plus prudent de mettre les pouces. Cette garce était dangereuse. Si elle lui mettait les flics au train... mais oserait-elle? Elle aurait elle aussi des ennuis si elle le faisait.

— Mon père ne porterait pas plainte contre moi, reprit Judy. Je sais à quoi tu penses. Fais un seul faux pas et les flics te tomberont dessus comme les puces sur un chien.

Vin épongea son visage en sueur. Il se rendait compte avec une fureur impuissante qu'elle était beaucoup trop maligne pour lui.

— Bon, fit-il. Je piquerai les timbres et on verra ensuite comment on s'arrange entre nous.

— Cette fois, on va passer un marché tout à fait différent, mon petit bonhomme. Tu auras droit à cent mille dollars et moi au reste. Maintenant, fous le camp! Je rentrerai en taxi. Quand tu auras les timbres, téléphone-moi et je te retrouverai au Plaza Beach. Si les timbres disparaissent et que je n'ai pas

de nouvelles de toi, tu auras les poulets au train. Ça, je te le promets. Allez, décampe !

Vin hésita. C'était peut-être sa dernière chance de se trouver seul avec elle. Et si elle bluffait après tout ? S'ils n'avaient pas été suivis ? Oserait-il prendre le risque ? Il avait une telle envie de l'étrangler que les doigts lui en démangeaient.

Judy lui faisait face, le regard lourd de mépris.

— Essaie un peu, mon salaud, et tu verras où ça te mène, chuchota-t-elle d'un ton féroce. Allez, fous le camp !

Furieux d'avoir loupé son coup. Vin, vaincu, tourna les talons et sortit en trombe du bungalow.

*

Peu après que Vin fut parti chercher Judy, le pied fantôme d'Elliot commença, sans raison, à le faire souffrir. Cette douleur mettait toujours l'acteur de mauvaise humeur. Il annonça sèchement qu'il avait envie de lire, puis se retira dans sa chambre, laissant Cindy et Joey installés devant la télévision.

Etendu sur son lit, Elliot réfléchissait à son avenir. Il se rendait compte que, grâce à Cindy, ses perspectives étaient maintenant bien différentes. Il avait les timbres entre les mains. Il était persuadé que Vin avait l'intention de les entuber tous... alors pourquoi ne pas doubler Vin ? Pourquoi ne pas porter les timbres à Kendrick et essayer de lui faire augmenter ses prix ou, en cas de refus, accepter les deux cent mille dollars et partir avec Joey et Cindy, laissant Vin le bec dans l'eau ?

Après un certain temps de réflexion, Elliot se rendit compte néanmoins que ça n'était pas dans sa nature de rouler qui que ce soit. Cindy ne serait pas

d'accord et il savait aussi que cet acte le rabaisserait pour toute sa vie au niveau de Vin, ce qui était impensable.

L'arcan avait déclaré qu'il soutirerait le nom de l'acheteur à la fille de Larrimore. Tout bien calculé, cinq cent mille dollars, c'était beaucoup mieux que deux cent mille. Elliot constata qu'en revanche il n'avait aucun scrupule à doubler Kendrick. Après tout, l'antiquaire ne s'était pas privé de l'escroquer dans le passé. Non, il n'avait aucun remords de conscience vis-à-vis de Kendrick.

Toujours absorbé par ses réflexions, il se demandait, une fois qu'il aurait l'argent, s'il allait faire cause commune avec Cindy et Joey, ou filer d'ici et vivre en grand seigneur pendant quelque temps avant de prendre des somnifères, lorsqu'il entendit Vin pénétrer dans le pavillon.

Il l'entendit ensuite demander :

— Où est Elliot ? Bon... alors restez ici tous les deux. J'ai à lui parler et vous en mêlez pas !

A en juger par le son de sa voix, l'acteur en conclut que Vin était la proie d'une rage meurtrière. Roulant sur le côté, il s'assit au bord du lit.

Vin entra dans la chambre exigüe, ferma la porte d'un coup de pied et lança à Elliot un regard furibond.

— Elle n'a pas marché ? demanda Elliot d'un ton calme.

Pendant le trajet de retour jusqu'au pavillon, Vin avait réfléchi à s'en faire péter les vaisseaux. Il se rendait bien compte que Judy avait été plus astucieuse que lui. Une fois qu'elle aurait les timbres, il en était à peu près persuadé, elle ne lui donnerait même pas les cent mille dollars promis et il ne pourrait rien tenter pour l'y obliger. Elle avait

déclaré que son père ne porterait pas plainte contre elle, mais ça ne signifiait pas que ce vieux salaud n'intenterait pas des poursuites contre lui ! Ecumant de rage et de déception, il avait dû finalement se rendre à l'évidence, si amère fût-elle : il n'avait pas eu l'intelligence nécessaire pour se tirer à son avantage d'une situation comme celle-là. Le seul qui pouvait trouver une solution, c'était ce salopard d'acteur de cinéma et Vin estima qu'il allait être obligé d'abattre ses cartes — en partie du moins — et de se résigner à n'avoir qu'une part du butin et non la totalité.

— Non... la salope ! (Vin ouvrait et refermait les poings.) Elle ne me donnera le nom de l'acheteur que lorsque je lui remettrai les timbres et elle insiste pour traiter elle-même avec le gars !

Elliot commença à frotter son pied artificiel tout en observant Vin.

— Alors tu me dois mille dollars, dit-il.

Vin sortit la liasse de sa poche et la jeta sur le lit. Il regarda Elliot compter l'argent, puis le glissera dans sa poche.

— Ne t'inquiète pas pour elle, reprit l'acteur. On aura toujours le minimum. Je les ai, les timbres.

Vin demeura parfaitement immobile, et son regard devint vitreux.

— Tu les as ? fit-il, la voix rauque. Qu'est-ce que tu racontes, bon Dieu ?

— Cindy les a fauchés.

Vin se laissa choir sur une chaise.

— Tu veux dire que, pendant sa visite chez Larrimore, elle a piqué les timbres ?

— Exactement.

Vin était en nage.

— Quand Larrimore va s'en apercevoir, on va voir débarquer les flics ici !

Elliot secoua la tête.

— Pour une raison qui m'échappe, Larrimore a été prévenu, il y a deux mois, qu'il serait passible de poursuites s'il avait les timbres en sa possession et les gardait. Il ne peut donc pas porter plainte sinon il risque des ennuis avec la C.I.A.

— La quoi ?

— La C.I.A.

Vin était sidéré.

— Tu veux parler des mecs du gouvernement qui font de l'espionnage et emmerdent tout le monde ? (Elliot acquiesça.) Mais qu'est-ce qu'ils ont à voir avec les timbres ?

— C'est ce que j'aimerais bien savoir moi aussi.

Les idées tourbillonnant dans sa tête, Vin était complètement désorienté.

— Et les timbres, où sont-ils ?

— Dans un coffre à la banque. Je verrai Kendrick demain. Je réussirai peut-être à lui soutirer davantage de fric. Ne pense plus à Judy. Avec un peu de chance, on obtiendra peut-être de Kendrick cinquante mille de mieux. Comme ça n'est pas toi, mais Cindy qui a pris les timbres, ta part descend à cinquante mille dollars, la sienne monte à cent mille.

En respirant, Vin eut le souffle saccadé. Il voyait bien qu'il lui fallait à présent abattre sa dernière carte. Il hésita un long moment, mais si Elliot vendait les timbres pour la maigre somme de deux cent cinquante mille dollars, il en aurait des cauchemars jusqu'à la fin de ses jours.

— Tu sais combien ils valent, ces foutus timbres ? demanda-t-il, en se penchant en avant, le regard étincelant.

— Et toi ?

— Oui. L'autre garce me l'a dit. On en a offert un million à Larrimore et tu parles de les vendre pour deux cent cinquante mille !

Pendant un bon moment, Elliot dévisagea Vin, puis il secoua la tête.

— Elle te faisait marcher. Aucun timbre ne peut valoir une somme pareille, voyons.

— Et cette lettre qu'elle a vue, comme je te l'ai dit... Elle ne savait pas que je m'intéressais aux timbres quand elle m'en a parlé ! répliqua fébrilement Vin. Je te dis qu'ils valent un million ! C'est pour ça qu'elle n'a pas voulu marcher. Elle veut tout ce fric pour elle toute seule, tiens !

Elliot sentit un frisson lui passer dans le dos. Était-ce vraiment possible ? S'il arrivait à mettre la main sur une telle somme, il pourrait liquider ses dettes et repartir de zéro. Un million !

— C'est pas croyable !

— Mais puisque je te le dis ! s'exclama Vin, furieux, et ça n'est pas tout... Cette garce m'a dit qu'elle donnerait mon signalement à la police si jamais les timbres disparaissaient de la circulation. Tu entends ? Dès que son connard de père lui aura dit que Cindy a embarqué les timbres, on aura les flics sur les reins !

Elliot écarta cette hypothèse d'un geste de la main :

— Elle ne le saura jamais. Si Larrimore ne peut même pas prévenir la police de leur disparition, tu t'imagines qu'il va le dire à quelqu'un qu'il n'aime pas ?

Vin n'avait pas songé à cet aspect des choses. Il se détendit un peu.

— Ne pense donc plus à elle, reprit Elliot. Il doit

bien y avoir d'autres moyens de découvrir le nom de l'acheteur sans passer par elle. Kendrick est au courant. Larrimore également. Mais ni l'un ni l'autre ne nous le dira. Qui d'autre pourrait savoir ?

Vin eut l'air gêné.

— J'en sais rien mais je peux te dire autre chose... J'ai été suivi cette nuit et la nuit dernière. Je n'ai pas repéré les gars, mais Judy les a vus.

Elliot se raidit.

— Si elle les a repérés, comment se fait-il que toi, tu n'aies rien vu ?

— J'avais des tas de trucs en tête, répondit Vin, d'un air morose. J'ai oublié de vérifier.

— Elle ne t'a pas fait marcher, par hasard ?

Vin plissa les yeux. Il n'avait pas pensé à ça. En lui racontant qu'ils étaient filés et surveillés, elle avait sauvé sa peau. Oui... maligne comme elle l'était, elle avait très bien pu l'entuber.

— Peut-être... Je ne sais pas. Joey et Cindy ont bien été suivis, eux.

Elliot se leva.

— Ça m'inquiète, tout ça. On va en avoir le cœur net.

Sortant de sa chambre, il gagna le living-room. Vin le suivit, l'air maussade.

— Joey... je voudrais vous parler, dit Elliot.

Le vieux éteignit de mauvais gré la télé et tourna vers l'acteur un regard interrogateur.

— Vin pense qu'il a été suivi ce soir. Je voudrais en être sûr. Il va aller faire un tour en ville. Laissez-lui prendre un peu d'avance, et emboîtez-lui le pas. Essayez de repérer le gars qui le file. (Puis s'adressant à Vin :) Descends au bout de la route et longe Beechwood Drive jusqu'au drugstore. Achète des cigarettes et reviens ici... sans te presser.

— Pourquoi je prendrais pas la voiture ? demanda Vin qui détestait marcher.

— Fais ce que je te dis ! répliqua sèchement Elliot.

Vin haussa les épaules et sortit du pavillon. Joey le suivit au bout de trois minutes.

— Qu'est-ce qui se passe, Don ? demanda Cindy avec inquiétude. Vous croyez vraiment que quelqu'un nous suit ?

— Si c'est le cas, Joey le repérera. Allez vous coucher. Il faut que je réfléchisse.

— Je vais attendre le retour de papa.

— Cindy ! (Le ton brusque qu'il prit la fit sursauter.) Allez vous coucher et restez dans votre chambre même si vous entendez du bruit. C'est bien compris ?

— Que va-t-il se passer ?

— Pour l'amour du ciel, ne m'embêtez pas ! Allez vous coucher !

L'air blessé, Cindy quitta la pièce. Elliot fit la grimace, puis s'assit pour attendre le retour de Vin et de Joey.

Vin rentra au bout d'une demi-heure.

— Alors ?

— Rien du tout ! Personne ne m'a suivi, répondit Vin d'un ton rogue. On a perdu notre temps.

— Attendons Joey.

Vingt minutes plus tard, le vieux était de retour. Il entra et referma la porte sans bruit.

— On l'a suivi et moi aussi, dit-il. L'un des types est dans le jardin de derrière en ce moment.

— Vous l'avez vu ? demanda Elliot en se levant.

— Oui... il est derrière le grand buisson au fond du jardin. C'est le seul endroit où il peut se cacher. L'autre est dans une voiture au bout de la route.

— Très bien, Joey... vous avez fait du beau boulot. Maintenant, allez vous coucher.

— Cindy est au lit ?

— Oui.

Joey regarda Vin, hésita, puis se dirigea vers la porte.

— Bon... eh bien, bonne nuit.

Après son départ, Elliot déclara à mi-voix :

— Allons piquer le gars. On réussira peut-être à le persuader de nous dire pour qui il travaille.

Un vilain sourire éclaira le visage de Vin.

— Si on veut qu'il le dise, il le dira. Comment on fait ?

— Allons jeter un coup d'œil.

Les deux hommes gagnèrent la cuisine plongée dans l'obscurité, et Elliot ferma la porte. Ils s'approchèrent de la fenêtre pour regarder dans le jardin. Malgré la lune, les grands arbres qui bordaient le jardin y faisaient régner une ombre assez dense, mais ils distinguaient néanmoins la masse du grand buisson qui fleurissait contre le mur du fond.

— Je vais me faufiler jusque là-bas et le faire sortir de sa cachette, dit Elliot. Quand tu m'entendras appeler, rapplique en vitesse.

Vin acquiesça. C'était le genre d'action qui lui plaisait. Il fut impressionné par la façon dont Elliot se glissa par la porte de service et disparut dans l'obscurité. Il attendit, puis, percevant un brusque remue-ménage, il fonça sur la pelouse et se heurta bientôt à Elliot, agenouillé à côté d'un corps inerte.

— Parfait, dit Elliot en se relevant. Je l'ai eu. Il dort à moitié. Il en a pour dix minutes à être dans les pommes. Tiens, aide-moi.

A eux deux, ils portèrent l'homme évanoui dans la

cuisine et, par un petit couloir, ils gagnèrent le living-room.

— Ferme la porte à clef, dit Elliot au moment où ils posaient le type sur le divan.

Vin s'exécuta, puis revint auprès d'Elliot afin d'examiner l'homme étendu sur le divan. Il n'était guère impressionnant ; d'une taille en dessous de la moyenne, il avait une ossature frêle, des cheveux blonds, un visage rond et puéril. Elliot, à première vue, ne lui donnait guère plus de vingt ans.

— C'est pas un colosse, hein ? fit remarquer Vin. Qu'est-ce que tu lui as fait... tu lui as flanqué un coup sur le cigare ?

— Une clef à la nuque, répondit Elliot. Il va récupérer d'ici quelques minutes.

L'homme étendu sur le divan s'appelait Jim Folls. Il avait été engagé comme stagiaire par Lessing deux mois auparavant. Avec tous les meilleurs enquêteurs de Lessing concentrant leurs efforts sur la maison de Larrimore, Nisson avait jugé pouvoir confier à Folls le soin de surveiller le pavillon d'Elliot. Il lui avait recommandé de rester à l'abri du buisson et de s'en remettre à Ross, assis dans une voiture garée au bout de la route, pour intervenir au cas où il se passerait quelque chose. Le boulot de Folls était d'alerter Ross par radio si quelqu'un quittait le pavillon. Mais Folls, un garçon plein de zèle, avait suivi des cours par correspondance pour devenir détective. Quand il vit Vin sortir de la maison, il prévint aussitôt Ross, mais il entreprit également de suivre Vin, au cas où Ross ferait une boulette. Ce faisant, il s'était trahi et avait été repéré par Joey au moment où il emboîtait le pas à Vin.

— Il commence à refaire surface, dit Elliot. On va

lui flanquer une pétoche noire. Il ne doit pas avoir beaucoup de résistance.

— Je vais m'occuper de lui, répliqua Vin d'un ton mauvais. C'est tout à fait dans mes cordes.

Folls remua, gémit, cligna des paupières et se redressa à demi. Lorsqu'il aperçut juste devant lui le visage dur et menaçant de Vin, il se laissa retomber en arrière, terrorisé, le souffle coupé.

Vin empoigna le garçon par le devant de sa chemise, le souleva légèrement et le secoua.

— Dis donc, mon con joli... qu'est-ce que tu foutais là-dehors ? aboya-t-il.

Folls avait la cervelle prise dans un tourbillon. En cas d'extrêmes difficultés, lui avait appris son cours par correspondance, gardez votre sang-froid, bluffez, ne manifestez aucune crainte.

Loin de suivre ce conseil, Folls tremblait de peur, sans arriver à coordonner ses pensées, et fixait d'un regard horrifié la silhouette menaçante penchée sur lui.

— Me faites pas de mal... réussit-il enfin à bredouiller.

— Te faire mal ? gronda Vin. Je vais t'arracher un bras, nom de Dieu, et m'en servir pour te rosser à mort !

— Du vrai dialogue de série B, commenta Elliot d'un ton désapprobateur. Inutile. Ce qu'on peut faire, en revanche, c'est lui brûler la plante des pieds avec des cigarettes. C'est une vieille méthode japonaise et elle est très efficace.

Folls parut sur le point de s'évanouir. Vin le laissa retomber et recula d'un pas. Folls se rencogna sur le divan, les yeux levés vers les deux hommes. Frémissant de terreur, il regrettait alors de ne pas être resté commis épicier et d'avoir fait la folie de se porter

volontaire pour devenir un des enquêteurs de Lessing.

— Tiens, fit Vin. Bonne idée. Allons-y.

Empoignant un des pieds de Folls, il lui arracha son soulier et sa chaussette.

Dans l'esprit paralysé de terreur de Folls passa en un éclair le titre du chapitre six de son cours par correspondance : *Si vous êtes soumis à la torture, rappelez-vous que votre loyauté envers votre employeur passe avant tout. Un bon enquêteur ne parle jamais.*

Il aurait bien aimé que l'auteur du cours se trouve à sa place. Il était prêt à parier que cet abruti se serait mis à table sans se faire prier.

— Je parlerai ! s'écria-t-il d'une voix entrecoupée. Je vous dirai tout ce que vous voulez savoir !

Vin ricana.

— Ah ouais ? On va d'abord te griller un peu les orteils, pour rigoler.

Il prit une cigarette dans son paquet et l'alluma.

— Attends, intervint Elliot. Je vais lui parler.

— Laisse-moi éteindre ce clop sur son pied, dit Vin. Il sera mieux disposé.

— Continue à fumer. On fera un essai si on obtient pas ce qu'on veut. Ça nous servirait à quoi d'être obligés de porter cette crapule dehors, hein ? Une fois que tu te seras attaqué à lui, il ne pourra plus marcher pendant des semaines.

Folls frissonna.

— Pourquoi nous suis-tu ? demanda Elliot.

Le garçon avait été prévenu par Nisson que si jamais les suspects s'apercevaient qu'ils étaient surveillés, il perdrait son boulot, mais Nisson se retrouverait chômeur lui aussi. Folls était néanmoins trop terrorisé pour trouver un mensonge convaincant et

voyant que Vin n'aspirait qu'à lui brûler la plante des pieds, il répondit d'une voix frémissante :

— Je me contentais de suivre des instructions.

— Pour qui travailles-tu ?

— L'Agence Lessing.

Elliot connaissait de réputation cette boîte qui était la meilleure et la plus chère de la ville.

— Quelles instructions as-tu reçues ?

— Simplement de vous surveiller tous les quatre... de voir où vous allez, ce que vous faites, et de le signaler.

— Pourquoi ?

Folls humecta ses lèvres desséchées et hésita.

— Laisse-moi écraser cette cigarette sur son pied, menaçait Vin. Un seul coup. Il a besoin de ça.

Et il s'avança d'un pas.

Les yeux de Folls faillirent lui sortir de la tête.

— Non... non ! Ils pensent que vous allez cambrioler la maison de M. Larrimore. Ils veulent vous coincer à la sortie.

— Qui ça, ils ? demanda Elliot.

— M. Lessing et ses enquêteurs.

— Ils sont combien sur ce boulot ?

— Six, à présent... mais avant de découvrir où vous habitiez, ils avaient lancé trente hommes à votre recherche.

Elliot et Vin échangèrent un regard.

— Tu as quelque chose à voir avec la C.I.A. ? demanda Elliot.

— La C.I.A. ? Non, monsieur. Je travaille seulement pour M. Lessing.

— Qui a engagé Lessing pour nous faire surveiller ?

— Je ne sais pas. (Puis, voyant Vin faire un geste

menaçant dans sa direction, il répéta d'une voix plus aiguë :) Je vous jure que je ne sais pas !

Elliot estima qu'il disait la vérité. Pourquoi un pareil minus aurait su le nom des clients de Lessing ? « Trente hommes à votre recherche », avait dit Folls. Aux prix que pratiquait Lessing, une opération sur une aussi vaste échelle devait coûter une fortune.

— Qui est le plus gros client de Lessing ? demanda Elliot. Ça, tu dois le savoir.

— Non, je ne sais pas. On ne nous dit jamais rien sur les gens qui engagent nos services. Si je le savais, je vous le dirais.

Avec un petit grognement d'impatience, Vin fit tomber de la cendre brûlante sur le pied nu de Folls. Le garçon se cabra comme si on l'avait marqué au fer rouge.

— Faites pas ça ! s'exclama-t-il, la voix brisée. Je les ai entendus parler de quelqu'un, mais ça n'était peut-être pas un client. J'ai juste entendu un nom.

— Lequel ? demanda Elliot.

— J'ai entendu Nissan et Ross parler entre eux. Ils ont parlé d'un certain Herman Radnitz qui habite à l'hôtel Belvedere.

Radnitz !

Elliot se raidit. Il se rappelait un grand cocktail offert par le vice-président de la M.G.M., en vacances à l'époque à Paradise City. Elliot, en même temps que cent autres personnalités, avait reçu une invitation. Le seul homme qui avait fait impression sur lui parmi cette foule de gens riches et célèbres était un financier obèse, au faciès de crapaud, un des plus gros hommes d'affaires d'après ce qu'on lui avait rapporté ; il trempait dans toutes les combines possibles et imaginables. Son nom lui

était resté : Herman Radnitz. « Un homme qui traite des affaires avec l'Union soviétique », avait précisé son informateur. « Il est d'ailleurs en relations d'affaires avec tous les gouvernements étrangers, et il est au mieux avec le Président. »

Dissimulant son excitation, Elliot demanda :

— Qui sont Nisson et Ross ?

— Ce sont eux qui mènent l'enquête... Ross est au bout de la route, dans la voiture.

Vin écoutait ces révélations avec une impatience grandissante.

— Ce petit salaud m'inspire pas confiance. Il en sait plus qu'il veut en dire.

Mais Elliot, lui, était satisfait. Il secoua la tête.

— Remets ta chaussette et ton soulier, dit-il à Folls. Je pourrais te remettre entre les mains de la police, mais rassure-toi. Si tu la boucles, je la bouclerai. Continue à nous surveiller si ça te chante. On ne fait rien de mal et on n'a pas du tout l'intention de cambrioler Larrimore. C'est une idée complètement farfelue. Mais si tu me cherches, tu me trouves. On est bien d'accord ?

— Comment, tu le laisses filer, cet abruti ? demanda Vin, sidéré.

— Exactement. Qu'il nous surveille donc. Qu'est-ce que ça peut nous faire ?

Se détournant légèrement pour que Folls ne le voie pas, Elliot adressa un clin d'œil à Vin.

L'arcan, déconcerté, se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

— Allez, fous le camp d'ici ! aboya-t-il à Folls.

Terrorisé, le garçon s'engouffra dans le couloir et disparut dans le jardin.

Elliot dévisagea Vin :

— Je crois qu'il a lâché le morceau sans le savoir

Herman Radnitz. Personne d'autre dans cette ville n'offrirait un million pour ces timbres russes. Il est en affaires avec l'U.R.S.S. C'est sûrement lui, mais je veux d'abord découvrir pourquoi il tient tant à mettre la main dessus.

— Qu'est-ce que ça peut fiche du moment qu'il paye ?

— C'est un type important et dangereux. Il serait capable de t'écraser sous son pouce et de te tartiner ensuite sur les murs.

— Ah ouais ? ricana Vin. Ça me fait pas peur, moi, les gros richards.

— Franchement, Vin, il y a des moments où je désespère de toi. (Elliot se dirigea vers la porte.) Je vais me coucher.

— Hé, attends une minute ! Tu vas voir ce gars demain ?

— Non. Je veux d'abord m'assurer que c'est bien lui qui veut les timbres. Pour le moment, je me contente de le supposer. Il faudra ensuite que je voie comment traiter avec lui.

— Qu'est-ce que ça a de tellement sorcier ? demanda Vin avec impatience. Tu vas le voir, tu lui dis que tu as les timbres et que tu veux un million, tu palpes le fric et tu lui donnes les timbres. Qu'est-ce que tu veux faire d'autre ? Si tu veux pas t'en occuper, moi, je m'en charge.

— Comme je le disais, il y a des moments où je désespère de toi, répéta Elliot qui sortit de la pièce.

CHAPITRE VIII

Le lendemain matin, Elliot vint prendre son petit déjeuner en compagnie de Joey et de Cindy. Vin était encore au lit. Le père et la fille, tous deux dévorés de curiosité, voulaient savoir ce qui s'était passé la nuit précédente et Elliot les mit au courant.

— Je suis à peu près sûr que Radnitz est notre homme, conclut-il, mais avant de le contacter, je veux d'abord savoir pourquoi la C.I.A. s'intéresse tellement à ces timbres. Ce serait embêtant de se mettre la C.I.A. à dos. (Il tourna la tête vers Cindy.) Vous rappelez-vous de qui était signée la circulaire que vous avez trouvée avec les timbres ?

— Il s'agit d'un simple tampon de caoutchouc. C'était signé LEE HUMPHREY.

— Bon. On va à Miami tous les deux ce matin. On prendra l'Alfa. Si c'est vous qui conduisez, il y a bien des chances pour que je ne sois pas repéré.

— Pourquoi Miami, Don ?

— Je veux passer un coup de fil à Washington et on pourrait savoir d'où j'appelle. Quand on a affaire à la C.I.A., on n'est jamais trop prudent. Je téléphonerai d'un hôtel.

Tout cela inquiétait Joey, mais il ne dit rien. Au

moins, songea-t-il, Elliot semblait savoir ce qu'il faisait.

Elliot et Cindy quittèrent le pavillon peu après dix heures. L'acteur avait bien recommandé à Joey de ne pas révéler à Vin leur destination. Vin ne fit son apparition qu'à dix heures et demie.

Il avait passé la majeure partie de la nuit à réfléchir. Si Elliot avait raison, lui, Vin, connaissait le nom de l'acheteur et le moyen de le contacter. Il savait également que les timbres étaient dans un coffre à la banque. Il était sûr que Joey, tout comme Cindy, savait dans quelle banque.

Lorsqu'il entra dans le living-room, Joey s'apprêtait à sortir. Il s'immobilisa, et jeta alentour un coup d'œil soupçonneux.

— Où vas-tu ?

— Faire des courses pour le déjeuner. (Le vieux avait un peu peur de Vin. Il était bien fini, le temps où il se sentait bien en sa compagnie.) Je peux te rapporter quelque chose ?

— Où sont les deux autres ?

— Ils sont sortis. Un steak pour le déjeuner, ça te dirait ?

— Sortis ? (Les yeux de Vin se plissèrent.) Où sont-ils allés ?

— Ils vont passer la journée à la plage, répondit Joey qui se dirigea vers la porte.

Vin l'empoigna par le bras et le fit pivoter. Son expression menaçante surprit Joey.

— Me raconte pas de salades ! aboya-t-il. Où sont-ils allés ?

— Ils m'ont dit qu'ils allaient à la plage et qu'ils ne rentreraient pas déjeuner, répondit Joey d'une voix mourante.

Pauvre Joey, il avait si peu de talent pour le

mensonge qu'un mouflet en bambinette s'en serait aperçu.

Vin lui montra une chaise.

— Assieds-toi.

— Pas maintenant, Vin. Il faut que j'aie à faire les commissions, protesta Joey, franchement paniqué. Je suis déjà en retard.

— Assieds-toi ! répéta Vin et dans ses yeux, il y avait une lueur qui fit flageoler les jambes de Joey.

Il s'exécuta.

— Où sont les timbres, Joey ?

Le vieux passa la langue sur ses lèvres.

— Je ne sais pas. C'est Don qui s'en est occupé. Il ne me l'a pas dit.

— Dommage pour toi, déclara Vin d'un ton hargneux. Où sont-ils ?

— Tout ce que je sais, c'est qu'ils sont dans une banque, déclara Joey, affolé par l'expression de Vin.

— Quelle banque ?

— Il ne me l'a pas dit.

— Ecoute, pauvre vieux con, ce n'est pas Elliot qui a porté les timbres à la banque. Il a bien trop la trouille pour se montrer dans la rue. C'est ou toi ou Cindy qui les a portés, lança Vin d'une voix grinçante. Tu me prends pour un imbécile ? Ecoute-moi bien, je veux ces timbres et je les aurai. Je vais te montrer quelque chose. De sa poche, il sortit un petit flacon bleu bouché par une capsule en caoutchouc.) Tu sais ce que c'est, ça ?

Joey observait le flacon comme un serpent regarde une mangouste.

— Non...

Je vais te le dire. C'est de l'acide sulfurique. (Joey ne pouvait pas se douter que le flacon contenait un inoffensif collyre. Il regardait fixement la bouteille,

les yeux agrandis.) Tu vas me remettre ces timbres, ajouta Vin. Tu vas aller à la banque tout de suite et me les ramener ici. J'en ai ma claque de vous trois. Je veux ces timbres, sinon Cindy sera défigurée. Ne te fais pas d'illusions, Joey. Ni toi, ni Elliot n'êtes capables de la protéger. Pendant quelques jours, peut-être, mais vous ne pouvez pas vivre avec elle en permanence et tôt ou tard, je l'aurai. Un petit coup de poignet, et elle reçoit ça en pleine figure. Tu as déjà vu des brûlures causées par un acide ?

Joey, qui était sur le point de vomir, regarda Vin fixement, le cœur cognant si fort qu'il en suffoquait.

— Je ne bluffe pas, Joey. Va chercher les timbres. Je ne te le dirai pas une deuxième fois.

— Tu... tu ne ferais pas ça à Cindy, dit Joey d'une voix étranglée.

— Va chercher les timbres. Je t'attends ici. Je t'accorde deux heures. Si dans deux heures, tu n'es pas revenu, je m'en vais, mais je resterai dans les parages. Et je te promets que si tu ramènes pas les timbres, Cindy y aura droit d'ici une semaine au plus. Pour ça, fais-moi confiance ! Maintenant file !

Brusquement, Joey sentit une vague de soulagement déferler sur lui. Dès que Vin aurait les timbres, il quitterait le pavillon et ils seraient débarrassés de lui. Ils n'en entendraient plus parler et, du même coup, l'opération échouerait. Il n'en voulait pas, de tout cet argent. Il n'avait jamais eu envie de prendre un tel risque. Il expliquerait à Cindy pourquoi il avait donné les timbres et elle comprendrait. Avec un peu de chance, ils seraient peut-être également débarrassés d'Elliot et ils pourraient alors reprendre leur petite vie tranquille d'autrefois. C'était une existence agréable, pensa-t-il. D'ici quelques années, Cindy trouverait peut-être un homme cor-

rect, et ils se marieraient. D'accord... elle avait dit qu'elle était amoureuse d'Elliot, mais une fois l'acteur parti, elle l'oublierait.

— J'y vais, dit Joey. Je vais chercher les timbres. Attends-moi ici.

D'une démarche presque élastique, il sortit du pavillon.

Vin le regarda s'éloigner par la fenêtre. Le brusque changement d'attitude de Joey le déconcertait.

— Il est dingue, ce vieux con, marmonna-t-il. Ma parole, il a presque l'air heureux !

Après un haussement d'épaules, il traversa la pièce et prit l'annuaire. Ayant trouvé le numéro du Belvedere, il le composa.

— Passez-moi M. Radnitz, dit-il lorsqu'il eut le réceptionniste au bout du fil.

Une courte attente, puis Holtz, qui prenait toutes les communications, déclara :

— Ici le secrétaire de M. Radnitz.

— Passez-moi M. Radnitz.

— De la part de qui ?

— Peu importe. J'ai à lui parler affaire.

— Veuillez indiquer de quelle affaire il s'agit par écrit, dit Holtz qui raccrocha.

Pendant un long moment, Vin, le visage congestionné de fureur, regarda l'appareil. Puis il composa de nouveau le numéro de l'hôtel.

Il eut encore Holtz au bout du fil.

— Je veux parler à Radnitz ! aboya Vin. Dites-lui que c'est à propos des timbres.

A l'autre bout du fil, Holtz se raidit, soudain attentif.

— Votre nom ?

— Allez vous faire voir, espèce d'empaillé ! vociféra Vin. Prévenez-le !

— Un instant.

Se levant, Holtz gagna rapidement la terrasse.

— J'ai au bout du fil un homme qui veut vous parler, monsieur. Il refuse de donner son nom, mais il dit que c'est au sujet des timbres.

Radnitz posa la tasse qu'il tenait.

— Passez-le-moi et retrouvez l'origine de l'appel.

Un instant plus tard, Vin entendit une voix gutturale déclarer :

— Ici Radnitz. Qui êtes-vous ?

— Peu importe. (Vin en transpirait d'excitation. Un gros ponté comme Radnitz ne serait pas venu au bout du fil s'il n'était pas le gars qui voulait à tout prix les timbres. Elliot ne s'était donc pas trompé.) Est-ce que vous vous intéressez à huit timbres russes ?

Un silence, puis Radnitz répondit :

— Oui, ça m'intéresse.

Vin hésita. Il ne savait pas trop comment s'y prendre.

— J'ai dit que ça m'intéressait, reprit sèchement Radnitz. Vous les avez ?

— Je les ai. (Vin essuya son front ruisselant de sueur.) Vous êtes prêt à en offrir combien ?

— Nous ne parlons pas sur une ligne privée, rétorqua Radnitz d'un ton uni. Je vous suggère de venir me voir. Venez immédiatement.

Vin se détendit brusquement. Ce salopard plein aux as et tout-puissant les voulait salement, ces timbres, songea-t-il.

— Je vous rappellerai. Je suis occupé pour le moment. J'aurai peut-être le temps de vous rappeler ce soir, dit-il et il raccrocha.

Appuyé sur la table, les yeux fixés sur le téléphone, il se sentait brusquement au sommet de la puissance. Un million de dollars ! Il arriverait peut-être même à soutirer un million et demi à cette ordure ! Voilà un homme qui appelait le président par son prénom ? Il était l'homme d'affaires le plus florissant du monde ? Eh bien, il va voir un peu, songea Vin. S'il les veut tellement, ces foutus timbres, il faudra qu'il crache !

Holtz revint sur la terrasse auprès de Radnitz qui avait le regard fixé sur la mer.

— Le coup de fil provenait du pavillon de Seagull, monsieur.

— Ce serait donc ce Pinna ?

— Oui.

— Lessing vous a fait son rapport ce matin ?

— Oui, monsieur, Elliot et miss Luck sont partis du pavillon à dix heures. On les a pris en filature. Luck est parti à dix heures quarante-cinq. Il est également filé.

Radnitz hocha la tête.

— Tenez-moi au courant, dit-il et d'un geste, il renvoya Holtz.

*

A l'hôtel Excelsior, Elliot s'enferma dans une cabine téléphonique climatisée et attendit qu'on lui passât le quartier général de la C.I.A., à Washington.

Par la porte vitrée, il voyait Cindy assise au fond du hall et qui le regardait avec anxiété. Il lui adressa un petit signe de la main quand il eut la communication. Il demanda à parler à M. Lee Humphrey. Il dut naturellement passer par un sous-secrétaire, puis un

secrétaire avant d'avoir Humphrey en personne au bout du fil.

— Monsieur Humphrey, je désire garder l'anonymat, déclara Elliot. J'ai cru comprendre que votre organisation s'intéressait à huit timbres russes.

Il n'y avait pas trace d'hésitation dans la voix sonore d'Humphrey lorsqu'il répondit :

— C'est exact. Si vous avez le moindre renseignement au sujet de ces timbres, votre devoir de citoyen est de nous les transmettre immédiatement.

Elliot fit la grimace.

— Mon devoir de citoyen ? Pourriez-vous être un peu plus explicite ?

— L'Etat exige la récupération de ces timbres. Chaque philatéliste du pays a reçu un avertissement à ce sujet. Toute personne détenant ces timbres encourt une peine de trois ans d'emprisonnement et une amende de trente mille dollars si elle ne les met pas immédiatement à ma disposition.

— Pourriez vous me dire, monsieur Humphrey, pourquoi ces timbres ont une telle importance pour le gouvernement ?

— C'est impossible. Avez-vous ces timbres en votre possession ?

— Ça changerait bien des choses si je savais à quoi m'en tenir, insista Elliot. Si vous voulez jouer franc jeu avec moi et me dire pourquoi ces timbres ont une telle importance, je répondrai à votre question.

— Je ne peux pas vous le dire au téléphone. Si vous avez ces timbres ou bien si vous savez où ils sont, ou encore si vous possédez des renseignements à ce sujet, votre devoir est de vous rendre au bureau de la C.I.A. le plus proche et de remettre les timbres ou de communiquer les renseignements.

— Vous parlez sans arrêt de devoir, monsieur Humphrey. On m'a déjà offert un million de dollars pour ces timbres. L'Etat est-il prêt à me faire une proposition ?

— Nous pouvons en discuter. C'est que vous les avez ?

— Je vous rappellerai plus tard, dit Elliot, conscient d'avoir déjà parlé trop longuement depuis ce poste téléphonique, et il raccrocha.

Il sortit son mouchoir de sa poche pour essuyer soigneusement le récepteur, puis la poignée de la porte de la cabine. Ayant ainsi effacé toute empreinte digitale, il alla rejoindre Cindy.

Elle vit bien à son expression qu'il était inquiet.

— Qu'est-ce qu'il y a, Don ?

Il lui répéta la conversation qu'il venait d'avoir avec Humphrey et elle écouta, stupéfaite.

— Votre devoir de citoyen ? (Elle posa sa main sur celle d'Elliot.) Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il ne s'agit pas de plaisanter, avec la C.I.A., dit Elliot. J'ai bien l'impression qu'on va être obligés de leur donner les timbres. On ne peut pas se payer le luxe d'avoir la C.I.A. à nos trousses.

— Rentrons à la maison. On va prendre les timbres et les leur envoyer, dit Cindy. Qu'est-ce qu'ils veulent dire par là, à votre avis... un devoir de citoyen ?

Elliot la poussa légèrement du coude en voyant deux types costauds, habillés sobrement, entrer d'un pas rapide dans le hall de l'hôtel. L'un d'eux alla trouver directement la standardiste, lui parla un instant, puis se dirigea vers la cabine d'où Elliot avait appelé.

— La C.I.A., dit l'acteur. Du calme. Je veux voir ce qu'ils vont faire.

L'un d'eux était déjà en train de saupoudrer le récepteur à la recherche d'empreintes digitales pendant que l'autre s'approchait du concierge pour l'interroger.

— Bon, allons-y, Cindy, fit Elliot en se levant, l'air décontracté.

Le hall de l'hôtel était encombré de touristes et en se frayant lentement un passage au milieu de la foule, ils parvinrent à la porte sans attirer l'attention sur eux.

— Il faut que je rappelle Humphrey, dit Elliot. On va aller à Dayton Beach.

Ils montèrent dans l'Alfa Romeo et Elliot démarra en direction du nord. Alors qu'il conduisait, Cindy l'observait avec angoisse, terrifiée par la mine sombre qui se lisait sur les traits de l'acteur.

— Don... rentrons, dit-elle. Ça n'a pas d'importance. On arrivera toujours à se débrouiller. Nous pouvons nous passer de cet argent. Si vous restez avec papa et moi...

— Ça suffit, coupa-t-il sèchement. Je vous ai déjà dit comment ça allait finir, Cindy. Je suis marqué par la poisse. Nous nous sommes rencontrés... nous nous sommes plus... nous avons passé ensemble des moments très agréables... mais ça ne va pas plus loin. Allons, calmez-vous... je veux réfléchir.

Cindy sombra dans le silence, tenant serrés entre ses genoux ses poings crispés.

Tout en remontant la grand-route, Elliot ressaisait le problème. Pour une raison qu'il ignorait, ces timbres avaient une importance capitale. La C.I.A. ne l'aurait pas affirmé si ça n'était pas vrai. « Votre devoir de citoyen. » Par ailleurs, il y avait Radnitz qui offrait un million de dollars. Et Radnitz trafiquait avec l'Union soviétique. Autrement dit, les

Russes avaient tout aussi envie que la C.I.A. de mettre la main sur ces timbres. S'il les remettait à Humphrey dans l'espoir qu'il lui verserait une récompense, il était certain qu'Humphrey voudrait savoir comment il s'était procuré les timbres, ce qui impliquerait Larrimore dans l'affaire. Pas question. Pour Elliot, la seule solution, c'était d'envoyer les timbres à Humphrey par la poste et de dire adieu au million convoité.

L'argent n'a pas d'importance, avait affirmé Cindy, et il ne demandait qu'à le croire. Joey et sa fille avaient vécu pendant des années en tirant le diable par la queue ; ils volaient pour subsister, se contentant de peu, et ils pouvaient retourner à ce mode de vie. Quant à Vin, il s'en foutait. Il se débrouillerait bien tout seul.

Elliot déboîta pour doubler en trombe une Cadillac et songea à son propre destin. A présent il arrivait au bout du rouleau. Et alors, qu'est-ce que ça pouvait faire ? Il s'était amusé comme un petit fou pendant une bonne semaine ; ce qui ne lui était pas arrivé depuis bien, bien longtemps. L'intérêt du scénario ne faiblissait pas. Il avait fait la pige à Vin sans l'aide de scénaristes. Il allait rappeler Humphrey pour lui dire que les timbres étaient déjà partis par la poste. Il ramènerait Cindy à Paradise City, dirait à Vin que l'opération avait échoué. Il était sûr de pouvoir tenir tête à Vin si l'arcan devenait mauvais. Il partirait ensuite, monterait dans l'Alfa et mettrait le cap sur Hollywood. Une bonne dose de somnifères réglerait la fin de l'histoire. Son pied fantôme commença à le faire souffrir. Pour lui, il valait mieux disparaître, songea-t-il. Il se rappela les propos qu'il avait tenus à Cindy. *Sans argent, on est comme mort*. Il jeta un coup d'œil à la fille.

Parfaitement immobile, elle regardait droit devant elle à travers le pare-brise, les lèvres légèrement écartées, le visage ravagé de chagrin. Elle allait souffrir pendant un certain temps, se dit-il, mais elle était jeune. D'ici un an, il ne serait plus pour elle qu'un souvenir romanesque. Il lui tapota la main.

— Tout s'arrangera, Cindy, fit-il. Ça s'arrange toujours.

Elle ne tourna même pas la tête vers lui, mais saisit la main de l'acteur et la serra entre les siennes.

Plus tard, il se gara devant l'hôtel de Dayton Beach.

— Attendez-moi, Cindy. Je n'en ai pas pour longtemps.

Pendant tout le trajet, ils n'avaient pratiquement pas échangé un mot, et Cindy était au désespoir. Elle avait l'impression d'avoir perdu cet homme qui représentait tant pour elle. Une barrière avait surgi entre eux et elle redoutait les décisions qu'il avait prises.

Elliot appela de nouveau Humphrey, depuis une autre cabine téléphonique climatisée.

— Monsieur Humphrey, déclara Elliot dès qu'il eut son interlocuteur au bout du fil, vous pouvez rappeler vos hommes. N'essayez pas de me trouver. Je vous envoie les timbres sous pli recommandé. Vous les recevrez après-demain. La seule condition que je pose, c'est que vous n'essayiez pas de me retrouver. Si vous vous obstinez et me faites ramasser, je vous affirme que vous n'aurez jamais les timbres. D'accord ?

— Si les timbres ne sont pas arrivés sur mon bureau d'ici après-demain, répondit Humphrey d'une voix brève, on se lance à vos trousses. J'ai un enregistrement sur bande de votre voix. Vous vous

retrouverez au milieu de la plus grande chasse à l'homme qu'on ait jamais déclenchée dans le pays. Je vous donne jusqu'à après-demain et si vous me faites faux bond, vous aurez de sérieux ennuis.

On se serait cru dans un film de James Bond, pensa Elliot. Mais enfin, les timbres allaient arriver à bon port et ce ne serait pas des ennuis de cet ordre auxquels il s'exposerait.

— Espérons qu'il n'y aura pas une grève du courrier, dit-il et il raccrocha.

*

Après sa conversation téléphonique avec Radnitz, Vin gagna sa chambre et commença à faire ses bagages. Il nageait dans une telle euphorie à l'idée qu'il allait bientôt se trouver à la tête d'un million de dollars qu'il fut tenté d'abandonner tous ses vieux vêtements, en se disant qu'il allait renouveler complètement sa garde-robe. Une fois sa valise faite, il jeta sur la pièce un regard circulaire pour s'assurer qu'il n'avait rien oublié, puis, glissant son 38 dans sa poche revolver, il porta sa valise dans le living-room.

Il alluma une cigarette et se dirigea vers la fenêtre. Il fallait bien une bonne heure à Joey pour aller en ville, prendre les timbres et revenir. Mais peu importait à Vin. Il pouvait attendre... l'essentiel, c'était que Joey se ramène. Joey était tellement trouillard, pensa Vin, qu'il reviendrait sûrement avec les timbres. Il sourit en songeant à la façon dont il avait réussi à flanquer les chocottes à Joey avec un simple flacon de collyre.

Tout en guettant à la fenêtre, il pensait à Radnitz. Il pouvait très bien ne pas jouer franc jeu. Et s'il

essayait de le doubler? Un million, c'était quand même un sacré paquet de fric. Radnitz n'allait sûrement pas lui remettre cette somme en liquide.

Vin se frottait la mâchoire tout en réfléchissant. Comment devait-il s'y prendre?

Au bout d'un moment, à force de se torturer les méninges, il arriva à une décision : Radnitz et lui se retrouveraient à la banque de Radnitz. Devant un employé de la banque qui servirait de témoin, Vin remettrait les timbres à Radnitz en échange d'un chèque certifié. C'était probablement la seule solution efficace pour éviter de se laisser avoir. Radnitz devrait ensuite rester dans la banque jusqu'à ce que l'argent ait été transmis par télex à la banque de Vin à New York. Le problème ainsi résolu, il reprit son attente, évoquant cette fois son avenir. Bon Dieu! qu'est-ce qu'il allait faire, avec toute cette oseille! Il avait toujours eu envie d'un yacht. Eh bien, voilà, il pourrait se le payer, son yacht. Il achèterait aux Bermudes une de ces immenses propriétés dont il avait souvent vu des photos dans les magazines en couleurs. Il remplirait la maison de nanas à sa dévotion. Bon Dieu! Il allait s'en payer! Et quand il aurait envie de changer un peu, il monterait à bord de son yacht avec une nénéte particulièrement bien choisie et partirait vers le soleil. Ça au moins, c'était une vie! Vin eut un large sourire. Deux jours... et il aurait alors en main la clef qui ouvrait la porte sur une nouvelle vie de luxe et d'aventures.

Perdu dans ses rêves, il continuait à attendre, et les minutes passaient. Mais ça lui était égal. Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire, de patienter, alors que tout son avenir, où tous ses désirs se trouvaient comblés, défilait comme un film en couleurs dans sa tête?

Il aperçut soudain Joey qui remontait l'allée du jardin. Vin l'observa. La démarche décidée, élastique du vieux, et son expression détendue, presque heureuse, sidérèrent Vin. On aurait cru que Joey était en train de recevoir un million de dollars et non pas de le perdre.

L'arcan se dirigea vers la porte d'entrée et l'ouvrit à la volée au moment où Joey escaladait le perron.

— Tu les as? demanda Vin, se rendant compte que sa voix était mal assurée.

— Oui, répondit Joey et, passant à hauteur de Vin, il pénétra dans le living-room.

L'autre le suivit.

— Donne!

Il empoigna Joey par le bras, le visage marqué par la cupidité, au comble de l'excitation.

Le vieux lui tendit l'enveloppe. Vin la lui arracha des doigts et la déchira pour l'ouvrir. Il en sortit la pochette en plastique contenant les huit timbres. Il les examina d'un regard étincelant.

— Ils payent pas de mine, hein?

Joey, qui l'observait, s'éloigna de lui.

— Il y a des tas de choses qui payent pas de mine, fit-il tranquillement remarquer. Toi et moi, par exemple.

Vin n'écoutait même pas. Il se repaissait de la vue des timbres. Finalement, il les glissa dans sa poche.

— Eh bien, je m'en vais, Joey. Tu te rends compte... je vais être riche! Bon Dieu, ce que je vais m'en payer! Dis de ma part à ce connard d'acteur de cinéma d'aller se faire voir! Il se croyait malin. Dis-lui que j'ai été plus malin que lui.

Il alla prendre sa valise. Le vieux l'observait, silencieux.

Vin s'arrêta pour le regarder.

— Tu as pas grand-chose à dire, pas vrai, Joey ?

— Qu'est-ce que je pourrais bien dire, sinon que je suis content de te voir partir ? répondit Joey d'une voix contenue. J'espère que tu profiteras bien de cet argent. File maintenant. Don pourrait revenir.

— Ouais. (Vin fit quelques pas en direction de la porte, puis s'immobilisa de nouveau.) Salut, Joey. La prochaine fois qu'on se rencontrera, si jamais ça se fait, je t'offrirai un cigare.

Il descendit rapidement l'allée et prit place dans la Jaguar.

Joey respira à fond. Ainsi donc, pensait-il, tous ces dangers, tous ces risques, la crainte permanente des flics, tout cela était terminé. Il lui faudrait expliquer avec ménagement à Cindy ce qui s'était passé. Mais s'il s'y prenait bien, elle finirait peut-être par entendre raison et comprendre que leur façon de vivre était la meilleure. Il se laissa tomber sur une chaise, soudain déprimé, fatigué, mais il savait, il avait la conviction qu'il avait fait ce qu'il fallait. Que faire de tant d'argent pour être heureux. Il ferma les yeux et se mit à réfléchir à ce qu'il allait dire à Cindy.

*

— Vu que vous êtes écrivain, monsieur Campbell, déclara Barney après avoir liquidé ce qui devait bien être son seizième demi de bière, je n'ai pas besoin de vous dire que dans n'importe quelle histoire, il y a toujours des trous. Eh bien, ça peut vous surprendre peut-être, mais quand je raconte une histoire, j'aime qu'elle soit bien ronde. J'aime boucher autant de trous que possible.

Je déclarai que c'était là la marque d'un bon écrivain et tout à son honneur.

— Raconter une histoire, c'est comme de peindre un tableau, dit-il. Quand on a enfin fini, on se recule pour l'examiner et on s'aperçoit qu'il manque encore quelques petites touches par-ci par-là... pour le rendre parfait. D'accord ?

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Eh bien, je vais revenir sur un coin de mon tableau que vous jugez peut-être un peu négligé.

Les sourcils froncés, il tourna la tête en direction du bar, puis agita impérieusement la main.

Sam, se frayant un chemin dans la salle bondée et enfumée, apporta le dix-septième demi et un hamburger d'un aspect peu engageant.

— Vous avez encore faim ? demandai-je. (Non que je répugnasse à payer cet horrible magma, mais je n'arrivais pas à croire qu'un homme puisse, à un seul repas, venir à bout de trois de ces immondes sandwiches, sans parler des deux douzaines de saucisses propres à vous arracher la gueule.)

— Mon petit casse-croûte du soir, déclara gravement Barney. Si je ne mange pas bien, j'ai du mal à dormir. S'il y a une chose que j'aime, en dehors de parler et boire de la bière, c'est bien le sommeil.

Je lui dis que je comprenais.

— Bon, reprit-il en attaquant son hamburger. Je vais maintenant changer de scène pour passer aux deux hippies dont je vous ai parlé au commencement de cette histoire : Larry et Robo. (Il mâcha une bouchée, puis me gratifia d'un regard interrogateur.) Vous vous souvenez ?

Je répondis que je me souvenais. Il s'agissait des deux gars sur qui était tombé Vin lors de sa première rencontre avec Judy Larrimore ; ceux avec qui il s'était battu et qu'il avait sérieusement malmenés, puisque Larry avait eu le nez cassé.

Barney acquiesça d'un air approbateur.

— C'est ça que j'aime chez un homme de métier, dit-il. Vous perdez pas le fil. Vous savez quoi ? Souvent je raconte une histoire à des abrutis et quand j'essaie de leur rappeler un détail, je m'aperçois qu'ils roupillent.

Je lui dis que c'était toujours là un danger quand on racontait une histoire à quelqu'un.

— Ouais. (Il rumina un moment cette remarque, l'air sombre, avant de poursuivre :) Larry et Robo : deux petits voyous stupides qui couraient les filles, fumaient du hasch, prenaient des airs bravaches et se contentaient, de façon générale, d'emmerder le monde. Non pas que ce soit très original. Ils ne faisaient que suivre la tendance générale. (Barney fit tourner la bière dans son verre et secoua la tête.) L'ennui de nos jours, monsieur Campbell, c'est qu'il est trop facile, pour tous ces petits voyous, de gagner de l'argent. Dès qu'ils en ont, ils font des conneries. Ces deux-là travaillaient dans une conserverie de serpents à sonnettes. Leur boulot consistait à écorcher les serpents pendant que d'autres mecs les mettaient dans des boîtes. Pas bien sorcier, hein ? Eh bien, croyez-moi ou pas, grâce à leur syndicat et tout le reste, ils se faisaient environ cent vingt dollars par semaine. C'est un assez beau salaire, non ?

Je déclarai que rien ne pourrait m'inciter à toucher un serpent à sonnettes, mort ou vivant.

Barney fit la moue.

— C'est parce que vous avez un tempérament d'artiste, monsieur Campbell. Ces jeunes voyous sont pas comme vous.

Je déclarai que c'était une chance pour la conserverie.

— Et comment ! (Barney avala encore une bou-

chée de son hamburger imbibé de graisse.) Enfin bref... ces deux gars sortaient de l'hôpital au moment même où Vin montait dans sa Jaguar pour aller trouver Radnitz. Le nez de Larry avait été soigné mais lui faisait encore mal, et Robo avait cessé de pisser le sang. Le coup donné par Vin lui avait provoqué des troubles rénaux. Ils n'avaient qu'une idée en tête : se venger. Non seulement ils en avaient bavé à l'hôpital — l'infirmière-chef les avait forcés à se laver — mais en plus, ils avaient perdu de l'argent puisqu'il n'avaient pas pu travailler à la conserverie. Ils étaient donc d'une humeur de chien. Pendant leur hospitalisation, ils avaient discuté d'un projet de vengeance, et ils étaient arrivés à la conclusion que Vin était trop coriace pour qu'ils puissent lui foutre une volée. Ils ne tenaient pas à se retrouver à l'hôpital. Ils décidèrent de découvrir où il habitait, d'attendre qu'il soit absent pour entrer ensuite chez lui et tout fiche en l'air ; démolir la baraque et verser de l'acide sur ses vêtements. Cette idée leur plaisait, car elle ne présentait pas de risques pour eux et qu'elle rendrait Vin fou furieux. La première chose à faire était donc de savoir où il créchait.

Il se trouve que l'hôpital est situé à un jet de pierre de l'hôtel Belvedere. Alors que les deux gars descendaient le perron de l'hôpital, ils aperçurent Vin, au volant de sa Jaguar, qui se garait dans le parking à proximité de l'hôtel, puis il ferma sa voiture à clef et se dirigea vers l'imposante entrée de l'hôtel. Ils échangèrent un regard. La même idée leur était venue et sans l'ombre d'une hésitation, ils traversèrent la route et s'approchèrent de l'hôtel.

En arrivant devant l'établissement, Vin s'aperçut qu'il n'était pas aussi sûr de lui qu'il voulait bien le

prétendre. Il se rappela la mise en garde d'Elliot. L'acteur lui avait dit, au sujet de Radnitz : *C'est un homme important et dangereux. Il pourrait t'écraser sous son pouce et te tartiner ensuite sur les murs.* Bien que Vin eût accueilli cette remarque avec mépris, elle avait fait une forte impression sur lui et maintenant qu'il s'apprêtait à se trouver face à face avec Radnitz, il se sentait mal dans sa peau. Ce serait de la folie, s'était-il dit en roulant le long de Paradise Boulevard, d'avoir les timbres sur lui pour aller à l'hôtel. Radnitz pouvait très bien avoir chez lui un tueur qui lui piquerait les timbres et le ficherait dehors ensuite. C'est ainsi qu'aurait opéré Vin s'il s'était trouvé à la place de Radnitz. Il s'était arrêté un instant le long du trottoir et sortant de sa poche l'enveloppe en plastique contenant les timbres, il avait soulevé le tapis de sol de la voiture et glissé la pochette dessous. (Barney observa une pause pour prendre l'air méprisant.) Je suis sûr, monsieur Campbell, qu'un homme de votre intelligence n'aurait jamais l'idée de laisser dans sa voiture des timbres qui valent un million. Vous envisageriez la possibilité que la bagnole soit volée, mais Vin, comme je l'ai déjà expliqué, n'était pas très malin et sa cervelle fonctionnait au ralenti. C'est donc ce qu'il fit.

— Et maintenant, déclarai-je, vous allez m'annoncer que la voiture a été volée, non ?

Barney me gratifia d'un regard impénétrable, se pencha en avant et, sans prêter attention à mon interruption, poursuivit :

— Vin demanda M. Radnitz et donna son nom. On ne le fit pas attendre, ce qui lui redonna un peu confiance. Radnitz le reçut dans son vaste living-room.

Dès que Holtz eut fermé la porte, laissant seuls les deux hommes, Radnitz demanda d'un ton brusque :

— Vous avez les timbres ?

— Oui. Vous en offrez un million de dollars... c'est bien ça ?

Radnitz acquiesça.

— Avant de vous les remettre, reprit Vin, toujours aussi mal à l'aise, j'aimerais que l'argent soit viré à ma banque de New York.

— C'est faisable, dit Radnitz qui tendit la main. Montrez-les moi.

— Vous ne pensez quand même pas que je les ai sur moi, répliqua Vin en se forçant à sourire. Je ne fais confiance à personne. Nous nous retrouverons à votre banque cet après-midi. Ça me donnera le temps d'aller chercher les timbres là où je les ai mis. Devant témoin, je vous montrerai les timbres et vous donnerez alors des instructions à votre banque pour qu'elle envoie un télex à la mienne à New York, créditant mon compte d'un million de dollars. Alors seulement vous aurez les timbres, mais pas avant.

Radnitz le dévisagea et l'expression de ses yeux de batracien fit courir un frisson dans le dos de Vin.

— Très bien, dit-il. Venez à la California and Mutual Bank à trois heures. Demandez M. Sanderson. (Il observa une pause.) Décrivez-moi ces timbres.

Vin s'exécuta.

— Il y en a bien huit ? demanda Radnitz.

— Ouais.

Vin n'arrivait pas à comprendre comment cet homme pouvait accepter sans sourciller de payer une somme aussi fabuleuse. Il se demanda s'il n'allait pas augmenter son prix, mais il y avait quelque chose

chez Radnitz qui le terrifiait. Après tout, se dit-il, en rage et au comble de l'excitation, un million, nom de Dieu, c'était un million !

— Je dois vous avertir que si vous ne me remettez pas les timbres et me faites perdre mon temps, reprit Radnitz de sa voix calme et gutturale, je vous ferai regretter d'avoir jamais vu le jour.

Cette menace ébranla Vin.

— Donnez-moi l'argent et je vous remets les timbres, dit-il.

— Alors à trois heures cet après-midi, conclut Radnitz qui renvoya son visiteur d'un geste.

Vin descendit par l'ascenseur direct. Quel connard, cet Elliot ! songeait-il. Toutes ces salades ! Le gros richard n'avait pas hésité une seconde, n'avait pas même discuté le prix des timbres ! Fou de joie, il avait envie de danser une gigue. Quand la porte de l'ascenseur coulissa, il jeta un coup d'œil à sa montre : une heure moins cinq. Il avait donc deux heures à tuer. Comment tuait-on le temps quand on était à la tête d'un million de dollars ? se demanda Vin, et il connaissait la réponse : on se paye un verre et un repas fin ; c'était précisément ce qu'il allait faire. Il sortit son portefeuille et vérifia l'argent qu'il avait sur lui. Vingt-cinq dollars, toute sa fortune. Il allait les claquer pour se taper un gueuleton. Pourquoi se priver ? Dans deux heures, il palperait un million.

Sans se rendre compte que Larry, à demi dissimulé derrière un journal, l'observait, Vin entra dans le bar et demanda un double whisky on the rocks. En attendant qu'on le servît, il appela un garçon d'un signe et lui dit qu'il voulait une table au restaurant. Le garçon répondit qu'il allait s'en occuper.

Larry, qui s'était approché de l'entrée du bar, avait entendu cette brève conversation. Traversant le hall d'un pas vif, il sortit et alla rejoindre Robo qui l'attendait au soleil.

— Il va aller bâfrer, dit Larry. On a tout notre temps. Il y a un drugstore un peu plus haut sur la route. Va acheter une bande de gaze. Allez, grouille.

Robo lui adressa un large sourire et partit en courant.

Après avoir bu son verre, Vin, l'air avantageux, passa dans la salle de restaurant et on le conduisit à une table pour un couvert. Les riches clients, qui étaient en train de s'en mettre plein la lampe, l'observèrent et haussèrent les sourcils. Cet homme vulgaire, vêtu de façon voyante, n'était pas de leur milieu, mais Vin se fichait éperdument de leur opinion. Il s'assit et, le sourire aux lèvres, promena sur la salle bondée un regard méprisant. Il valait autant que n'importe lequel de ces cons, se dit-il. D'ici deux heures, il vaudrait un million de dollars ! Dans un mois environ, il aurait sa maison et son yacht. C'était la dernière fois qu'il prenait un repas seul. Toutes les minettes à dix kilomètres à la ronde se battraient pour obtenir ses faveurs une fois qu'on connaîtrait l'étendue de sa richesse.

Il fut un peu désarçonné de constater que le menu était rédigé en français, mais le maître d'hôtel stylé était à son côté pour l'aider. Il le laissa finalement choisir à sa place : anguille fumée et blanc de poulet en sauce à l'armoricaine.

Pendant qu'il mangeait, Robo revint du drugstore et retrouva Larry, qui l'attendait au parking de l'hôtel.

Depuis que ces deux-là, durant leur séjour à

l'hôpital, avaient été forcés de se décrasser et de laver par la même occasion leurs longs cheveux et leur barbe, ils avaient l'air tout aussi convenables que tous les jeunes gens qui venaient en vacances à Paradise City. Personne ne leur prêta la moindre attention quand ils se dirigèrent vers la Jaguar de Vin. Avec Robo qui l'abritait des regards des passants, Larry enleva le bouchon du réservoir d'essence, et déroula rapidement une petite longueur de gaze qu'il plongeait dedans. Il déroula ensuite le reste de la bande qu'il glissa sous la voiture. Ce travail ne leur prit en tout que quelques secondes. Craquant une allumette, Larry mit le feu à la bande de gaze qui commença à grésiller, les flammes remontant en direction du réservoir d'essence.

Ils avaient environ deux minutes pour se mettre à l'abri, ce qui était largement suffisant. Ils avaient déjà atteint un petit bouquet de palmiers lorsque le réservoir de la Jaguar, et un million de dollars en timbres par la même occasion, explosa comme une bombe. La déflagration brisa quelques vitres de l'hôtel.

*

— Eh bien voilà, monsieur Campbell, dit Barney, l'histoire est à peu près terminée. (Il regarda son verre vide, puis la pendule murale en face de lui. Elle indiquait deux heures cinq.) Je devrais être couché, à cette heure-ci.

— Il y a encore quelques petits points obscurs, dis-je. On prend le dernier verre ? Je boirais bien un whisky. Et vous ?

La petite mâchoire de poisson de Barney s'étira en un large sourire.

— J'ai jamais refusé un doigt de Scotch, dit-il, et il claqua de ses énormes battoirs en direction de Sam.

— D'abord, qu'est-il arrivé à Judy Larrimore ? demandai-je.

Une expression désapprobatrice se peignit sur le visage adipeux de Barney.

— Vous la trouverez au club Adam & Eve chaque fois que vous y jetterez un coup d'œil. Elle est toujours la même... à la recherche de gars à pognon... un peu empâtée peut-être, un peu moins séduisante, mais à part ça, elle n'a pas changé...

Sam s'approcha et je lui commandai deux whiskies.

— Et Vin ?

— Inutile de vous dire que Vin est devenu comme fou quand le portier est entré dans le restaurant pour demander si quelqu'un possédait une Jaguar bleue immatriculée à New York. Il a battu tous les records du cent mètres pour sortir de la salle. Le spectacle qui l'attendait l'a pétrifié sur place. La voiture n'était plus qu'une carcasse fumante et il se rendit compte que le million de dollars n'était plus qu'un rêve. Le visage blême, respirant à peine, il restait immobile, observé à distance respectueuse par Larry et Robo qui se tordaient de rire. Puis une main sur son bras l'incita à se retourner. Holtz, à côté de lui, lui demanda d'un ton calme :

— Les timbres étaient dans la voiture ?

Vin, hébété, opina du bonnet.

— Alors je vous plains, dit Holtz qui regagna l'hôtel pour faire son rapport à Radnitz.

Plus tard, les flics ramassèrent Vin qui essayait de

gagner Jacksonville en stop. Sans argent, sans même le peu d'affaires qu'il possédait, sa situation était des plus précaires. Les flics avaient reçu un coup de fil à son sujet, et inutile de vous dire qui les avait prévenus. Le privé de l'hôtel de Miami reconnut Vin lors d'une séance de retapissage et Vin fut condamné à cinq ans pour cambriolage et voies de fait.

Sam arriva, apportant les whiskies. Avec une dignité d'ivrogne, Barney se pencha en avant et trinqua en choquant son verre contre le mien.

— A votre santé, monsieur Campbell. A votre très bonne santé.

— Et Elliot ?

Je me demandais si le whisky n'allait pas achever Barney et l'empêcher de me raconter la fin de l'histoire, mais j'avais tort de m'inquiéter : la capacité de Barney semblait sans limites.

— Elliot ? (Barney haussa ses épaules massives.) Vous n'avez pas lu les journaux ? Quand Joey leur a raconté, à Cindy et à lui, ce qu'il avait fait et pourquoi, et quand Elliot s'est rendu compte que tous ses espoirs de toucher de l'argent étaient terminés, il a eu un petit sourire amer et, avec un haussement d'épaules, il a dit à Joey qu'il avait pris une sage décision.

L'opinion d'Elliot n'intéressait guère Joey. Il voulait voir surtout comment Cindy réagirait. Elle restait immobile, les yeux fixés sur Elliot, et l'expression de son regard serrait le cœur de Joey, mais il n'arrêtait pas de se répéter qu'elle était jeune et que d'ici un an, moins peut-être, elle aurait oublié Elliot.

Elliot déclara qu'il allait se rendre à Hollywood. Son imprésario pouvait peut-être encore trouver du travail pour lui. Personne n'y croyait, pas plus lui

que Cindy ou Joey, mais ils firent tous semblant. Elliot serra la main du vieux et lui souhaita bonne chance. Il lui déclara ensuite qu'il n'avait jamais apprécié la compagnie de quelqu'un autant que la sienne. Ce qui fit plaisir à Joey car Elliot semblait sincère. L'acteur se tourna ensuite vers Cindy.

— Je vous l'ai déjà dit, Cindy, nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. Oubliez-moi. (Il lui sourit.) Au revoir.

Il sortit du pavillon sans l'avoir touchée et Cindy, dans son désespoir, enfouit son visage dans ses mains et pleura toutes les larmes de son corps.

Joey n'essaya pas de la consoler. Il se dirigea vers la fenêtre et regarda Elliot monter dans l'Alfa et démarrer. Il se rappela ce que sa fille lui avait dit. Elliot avait déclaré un jour à Cindy : « Sans argent, on est comme mort. » Quand l'Alfa disparut au coin de la rue, Joey dit adieu à jamais à Elliot.

Barney liquida son whisky et poussa un soupir de satisfaction.

— Sur la route d'Hollywood, l'Alfa d'Elliot fut heurtée de plein fouet par une voiture conduite par un ivrogne. Tué sur le coup. (Barney renifla et s'essuya le bout du nez d'un revers de poignet.) Le poivrot a juré aux flics qu'Elliot avait toute la place possible pour l'éviter, mais qui ira croire un poivrot ? En tout cas, cet accident a évité à Elliot de se suicider et à en croire les bruits qui circulent dans le coin, c'était pourtant bien son intention. (Barney se tut un instant et secoua la tête.) C'est quand même marrant, le destin, non ?

— Si on veut, oui... répondis-je. Et Cindy et Joey, ils opèrent toujours par ici ?

— Oh non. (Barney secoua la tête.) Le père et la fille sont à Carmel. Ils sont propriétaires d'un joli

petit bungalow et ils ne volent plus. Ce sont maintenant ce qu'on appelle des gens respectables. Joey s'occupe de la maison, tond la pelouse deux fois par semaine, fait les courses. Cindy travaille dans un très bon hôtel : elle est réceptionniste, comme on dit, je crois. D'après ce que j'ai entendu dire — et comme vous le savez, monsieur Campbell, j'ai toujours une oreille à la traîne — elle est aussi heureuse qu'une jolie fille peut l'être quand elle n'a pas de mari.

Il y avait là un détail qui m'échappait.

— Comment sont-ils devenus propriétaires d'un bungalow à Carmel ? demandai-je.

Barney étouffa un renvoi. Il examina son verre vide et poussa un soupir.

— Buvez donc un dernier coup, Barney, lui proposai-je. Bouchons tous les trous avant de tirer un trait.

— Très bonne idée, monsieur Campbell, dit Barney en claquant dans ses mains.

Sam apporta de nouveau deux whiskies.

— Ça ferait presque le sujet d'une autre histoire. (Barney fit tourner son verre au creux de ses mains et secoua la tête.) Une heure après le départ d'Elliot, alors que Cindy était toujours en larmes et que Joey essayait maintenant de la consoler, une voiture conduite par un chauffeur s'est arrêtée devant le bungalow. Un vieux monsieur en est descendu et a sonné à la porte.

Surpris, Joey alla ouvrir.

— Je m'appelle Paul Larrimore, déclara l'homme. Il y a, je crois, une jeune dame qui habite ici... Je voudrais la voir.

Le pauvre Joey sentit son sang se glacer. Il se voyait déjà, lui et Cindy, embarqués et traînés en prison par des flics brutaux.

Cindy les rejoignit à la porte. L'air pitoyable, elle essaya de sourire à Larrimore.

— Je suis désolée, dit-elle. J'ai pris vos timbres. Je sais que je n'aurais pas dû.

Joey en était malade de voir Cindy se conduire d'une façon aussi stupide, mais Larrimore se contenta de sourire et demanda s'il pouvait entrer. Ils le firent donc entrer et Joey constata que Larrimore portait sous le bras le vieil album de timbres que lui avait laissé Cindy.

— Ne vous excusez pas, déclara Larrimore dès qu'il fut assis. Vous m'avez épargné bien des soucis. Je n'aurais jamais eu le courage moral de me séparer de ces timbres qui m'auraient, tôt ou tard, attiré de graves ennuis. En les prenant comme vous l'avez fait, vous m'avez sans doute évité la prison. J'espère que vous ne les avez plus ?

— Non, monsieur Larrimore. Quelqu'un les a vendus, répondit Cindy.

— Je n'envie pas le sort de l'acheteur. (Larrimore haussa les épaules.) Mais peu importe, l'essentiel c'est que vous-même n'ayez pas d'ennuis. (Il se tut un instant, puis posa le vieil album sur la table.) Je vous ramène votre collection. En l'examinant avec plus de soin, j'y ai trouvé un timbre rare : une faute d'impression. Je le veux et je vous offre douze mille dollars pour le timbre et l'album.

Barney vida son verre.

— Et voilà comment ils ont acheté le bungalow à Carmel, monsieur Campbell. C'est drôle, la façon dont les choses s'arrangent, non ? (Il bâilla et s'étira.) Bon, je crois que je vais aller me coucher. (Abaissant ses bras gigantesques, il m'observa, les yeux plissés.) Laissez-moi vous rappeler une chose : tout ce qui se passe dans cette ville ou à peu près, je

suis au courant. Si vous voulez entendre une autre histoire, vous savez où me trouver.

Je restai encore un instant assis à réfléchir, puis je le remerciai.

— C'est triste, pour Elliot, dis-je.

Barney plissa son gros nez charnu.

— Il vaut mieux qu'il soit mort, monsieur Campbell. Les gens qui savent pas gérer leur fortune ne m'inspirent aucune sympathie. (Il me dévisagea.) Vous m'avez bien dit vingt dollars de mieux, monsieur Campbell? C'est ce que vous m'avez donné la dernière fois.

— Ah oui? (Je lui tendis un billet de vingt dollars.) Eh bien, vous, au moins, on ne peut pas dire que vous ne sachiez pas gérer votre fortune, Barney.

— C'est bien vrai. (Il glissa le billet dans sa poche revolver et se hissa péniblement sur ses pieds.) Bonne nuit, mon vieux. Faites de beaux rêves.

Je le regardai traverser à pas pesants le bar et émerger dans la nuit brûlante et scintillante d'étoiles, puis j'allai régler l'addition à Sam.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection James Hadley Chase

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1

EVA, n° 2

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3

VIPÈRE AU SEIN, n° 4

LA PETITE VERTU, n° 5

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6

AU SON DES FIFRELINS, n° 7

LE CORBILLARD DE MADAME, n° 8

IL FAIT CE QU'IL PEUT (NE TIREZ PAS SUR LE
PIANISTE), n° 9

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10

POCHETTE SURPRISE, n° 11

OFFICIEL !, n° 12

LE DÉMONIAQUE (À TENIR AU FRAIS), n° 13

DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15

DANS LE CIRAGE !, n° 16

MÉFIEZ-VOUS, FILLETES !, n° 17

GARCES DE FEMMES !, n° 18

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19

ET TOC !..., n° 20

EN GALÈRE, n° 21

PAS DE VIE SANS FRIC, *n° 22*

LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET,
n° 23

*Impression Bussière Camedan Imprimeries
à Saint-Amand (Cher),
le 17 février 1997.*

Dépôt légal : février 1997.

Numéro d'imprimeur : 1/99.

ISBN 2-07-049679-1. / Imprimé en France.